
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1864



LES

RÉPUBLICAINES.

Paris, — Typographie SCHNEIDER rue d'Erfurth, 1.

LES

RÉPUBLICAINES

CHANSONS POPULAIRES

DES RÉVOLUTIONS

DE 1789, 1792 ET 1830

TROISIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

PARIS

PAGNERRE, ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 14 BIS

1848


LIBRARY OF THE
-7 NOV. 1942

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

(Année 1835).

Si nous voulions prouver l'influence politique que la chanson a depuis longtemps conquise en France, nous n'aurions besoin que de la montrer faisant, à elle seule, une émeute sous la Fronde, puis accompagnant une grande révolution en 89 et 92 et une insurrection en 1830; je dis *insurrection*, car la révolution de 1830 est loin d'être encore accomplie.

Nous montrerions *la Marseillaise*, ce chant national par excellence, dominant, à quarante ans de distance, deux crises révolutionnaires, et préludant encore aux nouveaux triomphes populaires que nous réserve l'avenir. Hymne admirable, qui n'est pas usé encore, après avoir usé tant de trônes et tant de régimes!...

Mais la meilleure preuve que nous puissions citer à l'appui de cette thèse, c'est l'empressement que le gouvernement, qu'on appelle si improprement *gouvernement de juillet*, met à poursuivre la chanson.

Il ne la traduit pas devant les tribunaux, parce qu'il n'y trouverait plus un jury assez complaisant pour

condamner des couplets ; mais, à défaut de la justice, c'est à la police qu'il a récours pour la comprimer.

L'année dernière, il faisait traquer par ses assommeurs les patriotes qui chantaient *la Marseillaise*, que Louis-Philippe écorchait lui-même si agréablement en 1830, sur le balcon du Palais-Royal.

Cette année, il n'est pas un théâtre de Paris qui osât permettre à son orchestre de jouer *le Chant du Départ*, cette ode historique qui conduisit assez souvent nos armées à la victoire pour mériter la réprobation de ceux qui ne veulent d'armée que contre l'intérieur, et de victoires que sur les citoyens.

C'est que le gouvernement sait bien qu'il n'est pas de trahison que la chanson ne flétrisse, pas d'abus qu'elle ne signale, pas d'oppression qu'elle ne stigmatise, pas d'infamies qu'elle ne marque au front ; et il a dû proscrire la chanson en même temps que la presse, ce gouvernement si fécond en trahisons, en abus, en oppressions et en infamies de toute espèce !

La chanson, la seule chanson possible aujourd'hui, c'est-à-dire la chanson populaire, aura donc le sort de la presse dite des *rues*. Elle arrivait au peuple, une à une, feuillet par feuillet. Grâce au nouveau projet de loi contre les crieurs publics, ce mode de publication ne sera plus possible. Un recueil de chansons, et non plus une chanson isolée, pourra seul parvenir au peuple. Encore faudra-t-il que le peuple vienne

chercher la chanson, car la chanson ne pourra plus aller chercher le peuple.

C'est à la presse populaire périodique qu'il appartiendra de combler cette lacune. Pendant que *le Populaire* insérera souvent dans ses numéros une chanson politique, nous ferons paraître de temps en temps un recueil qui contiendra les meilleures poésies lyriques publiées dans l'intervalle.

Dans le premier de ces recueils, que nous publions aujourd'hui, nous avons cru devoir donner une place aux chansons de nos premières révolutions. Les révolutions de 1789 et de 1792 ont, avec celles de 1830, une connexité si intime, que la plupart des hymnes patriotiques qu'elles nous ont légués sont encore aujourd'hui nos hymnes patriotiques. Nous continuerons de leur consacrer, autant que possible, le même espace proportionnel dans les recueils subséquents.

Nous avons fait un choix, sinon sévère, du moins scrupuleux. Toutes les chansons que contiennent ces pages ne sont pas également bonnes; mais toutes renferment une pensée utile, et expriment de bons et nobles sentiments. D'ailleurs, à côté de vers plus faibles et trahissant une plume moins exercée, on y trouvera des fragments de Béranger, dont le nom seul est le plus bel éloge; d'un sous-officier dont nous dirions le nom, si nous n'avions à craindre que son talent et son patriotisme le désignassent doublement

aux vengeances du pouvoir ; d'Altaroche, chantre du prolétaire, qui tour à tour a pleuré sur la tombe de nos martyrs républicains, ri d'un rire caustique devant les jongleries de nos gouvernants et traduit en vers énergiques nos iniquités sociales (1).

(1) Depuis le jour où nous écrivions ces lignes, cette appréciation d'un de nos jeunes talents a été confirmée par le succès qu'ont obtenu les Chansons politiques, publiées tout récemment par nous, et auxquelles la presse patriotique a unanimement décerné les plus grands éloges.

LES

RÉPUBLICAINES

CHANSONS POPULAIRES.

RÉVOLUTION DE 1789.

LA MARSEILLAISE.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !
Contre nous de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé. (*bis*.)
Entendez-vous, dans ces campagnes,
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes !

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?

Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (*bis.*)
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !

Aux armes, citoyens, etc.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ! (*bis.*)
Grand Dieu ! par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploiraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !

Aux armes, citoyens, etc.

Tremblez, tyrans, et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix ! (*bis.*)
Tout est soldat pour vous combattre ;
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre.

Aux armes, citoyens, etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous : (*bis.*)

Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitié
Déchirent le sein de leurs mères !...

Aux armes, citoyens, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs :
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs : (*bis*.)
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !

Aux armes, citoyens, etc.

COUPLET DES ENFANTS.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus ! (*bis*.)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchez, marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Rouget Delisle.

LE CHANT DU DÉPART.

UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La Liberté guide nos pas;
Et du Nord au Midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance;
Tyrans, descendez au cercueil.
La république nous appelle;
Sachons vaincre, ou sachons périr:
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle, un Français doit mourir.

CHŒUR DES GUERRIERS.

La république, etc.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes;
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher, quand vous prenez les armes:
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous:
Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous.

CHŒUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république vous appelle, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous au champ de Mars :
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.

CHŒUR DES VIEILLARDS.

La république vous appelle, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu;
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie :
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes;
Guidez-nous contre les tyrans!
Les républicains sont des hommes;
Les esclaves sont des enfants.

CHŒUR DES ENFANTS.

La république nous appelle, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillants époux; les combats sont nos fêtes;
Partez, modèles des guerriers;

Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes;
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

CHŒUR DES ÉPOUSES.

La république vous appelle, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

La république vous appelle, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur ce fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir nos oppresseurs!
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté,

Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHŒUR GÉNÉRAL.

La république nous appelle,
Sachons vaincre, ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle ;
Pour elle, un Français doit mourir.

M.-J. Chénier.

CHANT DU RETOUR.

Contemplez nos lauriers civiques ;
L'Italie a produit ces fertiles moissons.
Ceux-là croissaient pour nous au milieu des glaçons ;
Voici ceux de Fleurus, ceux des plaines belgiques.
Tous les fleuves surpris nous ont vus triomphants ;
Tous les jours nous furent prospères ;
Que le front blanchi de nos pères
Soit couvert des lauriers cueillis par nos enfants.

LE CHŒUR.

Tu fus longtemps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français !
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre :
La Victoire a conquis la Paix.

LES VIEILLARDS.

Chers enfants, la tombe des braves
Réclame ces lauriers moissonnés par nos mains ;
Vos frères, comme vous, ont vaincu les Germains,
Délivré les Toscans, les Belges, les Bataves.
Au séjour des héros, parvenus avant vous,
Ils y tiennent vos palmes prêtes :
Leurs mânes célèbrent nos fêtes ;
Unis à nos concerts, ils chantent avec nous :

LE CHŒUR.

Tu fus longtemps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français!
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre:
La Victoire à conquis la Paix.

LES BARDES.

Les Germains vaincus applaudissent.
Les bardes de la France ont élevé leur voix;
Leur lyre prophétique a chanté vos exploits,
Et de vos noms sacrés les siècles retentissent.
La Victoire a plané sur vos fiers étendards;
Chargés de ces palmes altières,
Venez, loin des tentes guerrières,
Goûter un doux repos sous les palmes des arts.

LE CHŒUR.

Tu fus longtemps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français!
Le chant des doux plaisirs succède aux cris de guerre:
La Victoire a conquis la Paix.

LES JEUNES FILLES.

Guerriers, votre dot est la gloire.

LES GUERRIERS.

Unissons par l'hymen et nos mains et nos cœurs.

LES JEUNES FILLES.

Et l'hymen et l'amour sont le prix des vainqueurs.

LES GUERRIERS.

Formons d'autres guerriers; léguons-leur la victoire.

LES GUERRIERS ET LES JEUNES FILLES.

Qu'un jour à leurs accents, à leurs yeux enflammés,
On dise : Ils sont enfants des braves.
Que sourds aux tyrans, aux esclaves,
Ils accueillent toujours la voix des opprimés.

LE CHŒUR.

Tu fus longtemps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français!
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre :
La Victoire a conquis la Paix.

UN GUERRIER, UN BARDE, UN VIEILLARD,
UNE JEUNE FILLE.

Grand Dieu, c'est ta main qui dispense
La gloire et la vertu, bienfaits dignes du ciel;
La Victoire descend de ton trône éternel;
Par toi la Liberté vient luire sur la France.
N'éteins pas, Dieu puissant, ses rayons précieux;
Que d'âge en âge la patrie
Soit libre, puissante et chérie,
Et que nos descendants bénissent leurs aïeux.

LE CHŒUR.

Tu fus longtemps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français!
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre;
La Victoire a conquis la Paix.

M.-J. CHÉNIER.

LA CARMAGNOLE.

Madam' Véto avait promis (*bis*)
De faire égorger tout Paris, (*bis*)
Mais son coup a manqué,
Grâce à nos canonniers.
Dansons la carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon.

Monsieur Véto avait promis
D'être fidèle à son pays,
Mais il y a manqué,
Ne faisons plus d' quartier.
Dansons la carmagnole, etc.

Antoinette avait résolu
De nous fair' tomber sur le cu,
Mais son coup est manqué,
Elle a le nez cassé.
Dansons la carmagnole, etc.

Son mari se croyant vainqueur,
Connaissait peu notre valeur.
Va, Louis gros paour,
Du Temple dans la tour,
Danser la carmagnole, etc.

Les Suisses avaient tous promis
Qu'ils feraient feu sur nos amis.
Mais comme ils ont sauté,
Comme ils ont tous dansé !
Chantons notre victoire, etc.

Quand Antoinette vit la tour,
Elle voulut fair' demi-tour ;
Elle avait mal au cœur,
De se voir sans honneur.
Dansons la carmagnole, etc.

Lorsque Louis vit fossoyer
A ceux qu'il voyait travailler,
Il disait que pour peu,
Il était dans ce lieu...
Dansons la carmagnole, etc.

Le patriote a pour amis
Tous les bonnes gens du pays,
Mais ils se soutiendront
Tous au son des canons.
Dansons la carmagnole, etc.

L'aristocrate a pour amis
Les royalistes de Paris.
Ils vous les soutiendront
Comme des vrais poltrons.
Dansons la carmagnole, etc.

Les gendarmes avaient promis

Qu'ils soutiendraient tous leur pays ;
Mais ils n'ont pas manqué
Au son du canonnier.
Chantons la carmagnole, etc.

Amis, restons toujours unis,
Ne craignons pas nos ennemis.
S'ils viennent attaquer,
Nous les ferons sauter.
Dansons la carmagnole, etc.

Oui, je suis sans culotte, moi,
En dépit des amis du roi.
Vivent les Marseillais,
Les Bretons et nos lois !
Dansons la carmagnole, etc.

Oui, nous nous souviendrons toujours
Des sans-culottes des faubourgs ;
A leur santé buvons,
Vivent ces bons lurons !
Dansons la carmagnole,
Vive le son, vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon.

CHANT CIVIQUE.

Veillons au salut de l'empire,
Veillons au maintien de nos droits;
Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois.
Liberté, liberté, que tout mortel te rende hommage!
Tyrans, tremblez! vous allez expier vos forfaits!
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

Du destin de notre patrie
Dépend celui de l'univers;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté, liberté, que tout mortel te rende hommage!
Tyrans, tremblez! vous allez expier vos forfaits!
Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

Ennemis de la tyrannie,
Paraissez tous, armez vos bras;
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats.
Liberté, liberté, que ce nom sacré vous rallie;
Poursuivons les tyrans, punissons, punissons leurs forfaits.
Nous servons la même patrie,
Les hommes libres sont Français.

LA VERSAILLAISE.

Quels accents! quels transports! partout la gaîté
La France est-elle donc une seule famille? [brille:
Aux lieux même où les rois étalaient leur fierté
On célèbre là liberté. (*bis.*)
Est-ce une illusion? suis-je au siècle de Rhée?
J'entends chanter partout d'une voix assurée:
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Quel spectacle enchanteur! Au nom de la patrie,
Tout s'anime, tout prend une nouvelle vie;
Le vieillard semble encor, par sa vivacité,
Renaître pour la liberté. (*bis.*)
Et l'enfant, accusant la faiblesse de l'âge,
S'irrite d'être jeune et chante avec courage:
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Enfants, guerriers, vieillards, épouses, filles, mères,
Le riche citoyen, l'habitant des chaumières,
Tous jurent, réunis par la fraternité,
De mourir pour la liberté. (*bis.*)
En chassant les Tarquins, Brutus ne vit que Rome:
Pour réformer le monde, instruits par ce grand hom-
Ne reconnaissons plus, en détestant les rois, [me,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Jadis d'un oppresseur l'injuste tyrannie
Assouvissait sur nous sa fureur impunie;
Et l'homme vertueux, dans la captivité,
Soupirait pour la liberté. (*bis.*)
Maintenant l'homme juste a brisé ses entraves;
Les Français, indignés de s'être vus esclaves,
Ne reconnaissent plus, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Peuples, qui gémissez sous un joug tyrannique,
Venez voir le Français à sa fête civique:
Comparez vos terreurs à la sérénité
Des enfants de la liberté. (*bis.*)
Comparez à vos fers ces guirlandes légères
Que porte en s'embrassant tout un peuple de frères;
Vous ne reconnaîtrez, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

SUITE

A LA VERSAILLAISE.

1793.

Voyez ces monuments d'un luxe asiatique;
Ils attestent l'abus du pouvoir despotique.
Voyez briller partout ce métal détesté,
Si funeste à la liberté.
Comparez tout ce faste à l'affreuse misère
Que le pauvre opprimé souffre dans sa chaumière;
Vous ne reconnaîtrez, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

De l'orgueil des tyrans le peuple était victime:
La vertu travaillait pour enrichir le crime.
Superbes ornements, que vous avez coûté
Aux amis de la liberté!
Sur l'or de ces tapis, sur chaque broderie,
Je crois voir ruisseler le sang de ma patrie!
Oui, je ne reconnais, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Parfois, fuyant leur cour, dans un riche ermitage,
Les rois cherchent la paix que l'on trouve au village.

Esclaves des grandeurs, ils n'ont jamais goûté
Les douceurs de la liberté.
Rêveurs dans les plaisirs, et de remords victimes,
Ils cherchent en secret le bonheur dans les crimes.
Oui, je ne reconnais, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

Périssent les tyrans, périsse leur mémoire !
Attachons à leur nom la flamme expiatoire ;
Brûlons ces titres vains de féodalité
En l'honneur de la liberté.
Prompt à nous imiter, que l'univers apprenne
Qu'enfin libres, heureux, sur les bords de la Seine,
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

AUX MANES DES DÉFENSEURS DE LA PATRIE.

Héros, qui conserves sur le sombre rivage
La haine pour les rois, l'horreur pour l'esclavage,
Votre cœur est encor de plaisir transporté
Aux accents de la liberté.
Brutus, et Scévola, et le sage d'Utique,
S'unissent avec vous pour chanter ce cantique :
Nous ne reconnaissons, en détestant les rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des lois.

LA PHILOSOPHIE

DES RÉPUBLICAINS FRANÇAIS.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

La fière Autriche nous brave,
Amis, volons aux combats!
Au vainqueur d'un peuple esclave,
Opposons d'autres soldats.
Le serment des patriotes
Est d'affranchir l'univers;
Sur la tête des despotes,
Peuples, nous rompons vos fers.

C'est ici la juste guerre
Des peuples contre les rois;
Aux oppresseurs de la terre
Volons arracher nos droits!
De leurs trônes sanguinaires
Renversons-les à jamais:
Nous bâtirons des chaumières
Des débris de leurs palais.

Qu'a-t-il donc de si terrible,
Le trépas pour un guerrier ?
C'est un asile paisible,
A l'ombrage d'un laurier.
Son ombre à jamais chérie
Triomphe avec les vainqueurs ;
On n'a pas perdu la vie
Quand on vit dans tous les cœurs.

Une invisible puissance
D'avance a compté nos jours :
Nul effort de la prudence
N'en peut prolonger le cours.
L'heure fatale est écrite,
Le lâche l'évite en vain ;
La mort l'attend dans la fuite,
Et le frappe avec dédain.

HYMNE

A LA LIBERTÉ ET A L'ÉGALITÉ.

Présent des cieux, auguste liberté,
Viens épancher tes bienfaits sur la France,
Et qu'avec toi la douce égalité
Fasse de nous une famille immense.

Peuples, craignez d'abuser de vos droits :
Que la loi seule en dirige l'usage ;
Car l'insensé qui viole les lois
Est un tyran qui court à l'esclavage.

La liberté n'est donc que dans la loi ;
La loi, de tous la volonté suprême,
C'est mon ouvrage, elle est faite par moi ;
Soumis aux lois, j'obéis à moi-même.

L'égalité, la balance à la main,
Pèse nos droits civils et politiques ;
Elle répand sur chaque citoyen
Et les bienfaits et les charges publiques.

Mais viendra-t-elle ôter à l'ouvrier
Les fruits heureux d'une longue industrie?
Et le fuyard aura-t-il le laurier
Du citoyen qui sauva la patrie?

Non, elle est juste : aux vertus, aux talents,
Pour nous servir, elle ouvre la carrière;
Elle préfère, aux vices opulents,
L'humble vertu que couvre la chaumière.

Qu'un magistrat me juge au tribunal,
Des lois en lui j'honore l'interprète;
Mais hors de là je marche son égal,
Et de la loi le glaive est sur sa tête.

Si vous voulez garder la liberté,
Français, prenez des mœurs républicaines :
Respect aux lois, droiture, probité,
Faites un choix... des vertus ou des chaînes.

DESMAREST.

LA DÉCADE.

AIR : *Au diable soit le vicaire.*

C'est aujourd'hui la décade,
Prenons tous le verre en main :
Je te porte ma rasade,
A toi, *peuple souverain.*
La décade est par sa gaîté
L'âme de la liberté. (*bis.*)

Je n'ai richesse ni grade,
Sans-culotte est mon vrai nom,
Plus je bois dans ma décade,
Mieux j'ajuste mon canon.
La décade est par sa gaîté
L'âme de la liberté. (*bis.*)

Belles, fêtez la décade,
Venez au bruit du tambour :
Une pique, une cocarde
Ne font point peur aux amours.
La décade est par sa gaîté
L'âme de la liberté. (*bis.*)

Citoyennes, la décade
Sans vous n'aurait point d'appas.
Recevez notre accolade,
Et laissez-nous mettre au pas.
La décade est par sa gaîté
L'âme de la liberté. (*bis.*)

DÉSIS.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME.

Père de l'univers, suprême intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton être à la reconnaissance,
Qui seule éleva tes autels.

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les [ondes ;
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir,
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi, grande et première cause ;
Tout s'épure aux rayons de ta divinité ;
Sur ton culte immortel la morale repose,
Et sur les mœurs la liberté.

Pour venger leur outrage et la gloire offensée,
L'auguste Liberté, ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée,
Avec le plan de l'univers.

Dieu puissant ! elle seule a vengé ton injure ;
De ton culte elle-même instruisant les mortels,
Leva le voile épais qui couvrait la nature,
Et vint absoudre les autels.

O toi ! qui du néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour,
Fais plus... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle,
Embrase-nous de ton amour.

De la haine des rois anime la patrie !
Chasse les vains désirs, le sot orgueil des rangs,
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes.
Règne, règne au delà du tout illimité ;
Enchaîne la nature à tes décrets augustes,
Laisse à l'homme la liberté.

LEBRUN.

LES ROIS DE FRANCE.

Jadis on voyait sur la France
Régner des monstres sans pudeur,
Dont l'ambitieuse ignorance
Du peuple faisait le malheur. (*bis.*)
Dans leurs palais, ces sots despotes,
Revêtus d'un brillant pourpoint,
Entretenaient leur embonpoint
Du plus pur sang des sans-culottes.
Français républicains, conquérants de vos droits,
Frappez (*bis*) tous ces tyrans, profanateurs des lois.

Ces tigres sans cesse à l'école
De plus d'un fourbe accrédité;
Tous se jouaient de leur parole
Sous les traits de la probité;
Ne ménageant point les ressources
Que leur procuraient nos bienfaits,
Aux vils agents de leurs forfaits
Ils prodiguaient l'or de nos bourses.
Français, etc.

Quand, riches de notre indigence,
Ils voyaient notre sort affreux,
Ils vendaient le pain de la France
Pour servir leurs goûts odieux.

La plainte n'était point admise;
L'infortune avait beau crier;
Monstres!... prendre et ne rien payer
Était votre chère devise.

Français, etc.

En pillant de toutes manières,
L'un, sous des traits religieux,
Par la pompe de ses prières,
S'efforçait d'attirer nos vœux;
L'autre, sans mœurs et plein d'audace,
Coupable avec impunité,
Flattait le vice déhonté,
Et frappait les vertus en face.

Français, etc.

A l'instant où de leur vengeance
Nous devions ressentir les traits,
Oh! cruelle et perfide engeance!
Ils se montraient doux, satisfaits.
S'appuyant d'un saint privilége,
Usurpé sur le souverain
Ils trahissaient le genre humain,
En punissant un sacrilége.

Français, etc.

Ils sont rentrés dans les ténèbres,
Ces grands rois, lâches, libertins,
Buveurs fameux, chasseurs célèbres,
Jouets des plus viles catins.
O vous, que rien ne décourage!
Vrais amants de la Liberté!

Etablissez l'égalité
Sur les débris de l'esclavage.
Français républicains, conquérants de vos droits,
Frappez (*bis*) tous ces tyrans, profanateurs des lois.

RÉVOLUTION DE 1830.

LA TRICOLORE.

Voilà ce drapeau tricolore,
Glorieux enfants de Paris !
Vos bras l'ont reconquis encore,
Nous le saluons de nos cris.
L'Europe tremble quand il brille
Sur le front de nos jeunes rangs.
C'est la Méduse des tyrans,
C'est le drapeau de la Bastille !
Plane sur nos soldats, astre de liberté ;
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité !

De nos gloires longtemps flétries
Déchirons le hideux tableau ;
La France a pris aux Tuileries
Sa revanche de Waterloo.
Saluez le noble étendard ;
Il est jeune encor, mais plus tard
Il se ternira de fumée.
Plane sur nos soldats, astre de liberté ;
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité !

Son triomphe, nouvelle Sparte,
Sur ton sol restera gravé;
Chaque lettre de notre Charte
Est écrite sur un pavé :
Si, troublant cette grande fête,
L'Europe nous jetait un roi,
Avec les tables de la loi
Que le peuple écrase sa tête.
Plane sur nos soldats, astre de liberté;
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité.

De notre gloire vieil emblème,
Sur la colonne il s'est placé;
Et des Bourbons le drapeau blême
Comme un spectre s'est effacé.
Les héros ciselés d'Arcole,
La garde gravée au burin,
Suivent la spirale d'airain,
Pour le revoir sur la coupole.
Plane sur nos soldats, astre de liberté;
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité.

Il part de la place Vendôme
De ce vol qui glaçait les rois;
Sur chaque tour, sur chaque dôme,
Ses larges plis cachent la croix.
Déployons dans l'air notre histoire
Aux yeux de nos frères lointains;
Ils liront leurs nouveaux destins
Sur ce télégraphe de gloire.
Plane sur nos soldats, astre de liberté;
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité !

Que notre flotte ramenée,
Voyant le signe des trois fleurs,
Sur la mer Méditerranée
Se pavoise des trois couleurs;
Que les peuples semés sur l'onde,
Nos frères de tous les climats
En les saluant sur nos mâts,
Chantent la liberté du monde.
Plane sur nos soldats, astre de liberté;
Honneur au grand Paris qui t'a ressuscité!

. . . .
. . . .
. . . .

Barthélemy et Méry.

LES TROIS COULEURS,

CHANT PATRIOTIQUE

DÉDIÉ A LA VILLE DE PARIS.

Air nouveau de M. A. Vogel.

Liberté sainte, après trente ans d'absence,
Reviens, reviens, le trône est renversé;
Ils ont voulu trop asservir la France,
Et dans leur main le sceptre s'est brisé;
Tu reverras cette noble bannière,
Qu'en cent climats portaient tes fils vainqueurs,
Ils ont enfin secoué la poussière
Qui ternissait tes brillantes couleurs.

Au bon plaisir, à la grâce divine,
Va succéder, pour la leçon des rois,
Un droit plus saint, tirant son origine
Des droits du peuple et restreint par les lois.
La Charte en main, la France libre et fière,
Pour l'avenir peut essuyer ses pleurs;
Le drapeau blanc roule dans la poussière
Qui ternissait nos brillantes couleurs.

Soldats, enfants de la même patrie,
Qu'un vain serment, un devoir mal compris,

Vous fit défendre une race flétrie
Qui mendia son sceptre aux ennemis,
Venez à nous, plus de sanglantes guerres ;
Nous pardonnons malgré tous nos malheurs.
Oui, désormais tous les Français sont frères,
Car la colonne a repris ses couleurs.

Et vous, Français, dignes fils de la gloire,
Qui maintenant dormez dans le cercueil,
Si nous chantons après votre victoire,
Ah ! dans nos cœurs nous portons votre deuil.
De ce trépas que votre âme soit fière,
Car dans le temple ouvert en votre honneur,
La liberté déploîra la bannière
Dont votre sang retrempa la couleur.

A. Blanc.

L'INSURRECTION PARISIENNE,

CHANT PATRIOTIQUE.

Air de la Marseillaise.

O démence, ô combie d'audace !
D'où naît partout ce sombre effroi ?
Le crime a suivi la menace,
Punissons l'attentat d'un roi. (*bis.*)
Voici des fers... voilà des armes !
Paris, quel choix pour ta fierté !
Jette un long cri de liberté,
Venge en trois jours quinze ans d'alarmes !
Aux armes, Parisiens ! hâtez-vous d'accourir !
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir !

Vois-tu ces infâmes sicaires
Par le despotisme abrutis ?
Ils se font bourreaux mercenaires
Contre nous, soldats apprentis ! (*bis.*)
Eh quoi ! nous les nommions nos frères ?...
Ah ! c'est trop suspendre nos coups !
De tous côtés entendez-vous
Siffler leurs balles meurtrières ?
Aux armes, Parisiens ! hâtez-vous d'accourir !
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir !

Le salpêtre soudain s'embrase,
O Paris, pleure tes enfants !
La mitraille en vain nous écrase ;
Contre elle ils marchent triomphants ! (*bis*.)
Ils disent : « Gloire à qui succombe !
« Marchons, la Mort nous armera,
« Et chacun de nous attendra
« Qu'un frère ou qu'un ennemi tombe. »
Aux armes, Parisiens ! hâtez-vous d'accourir !
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir !

Mais quels prodiges vont éclore ?
Partout des milliers de remparts !
Partout le drapeau tricolore !
Salut à nos vieux étendards ! (*bis*.)
La Liberté vient nous les rendre ;
Nos yeux sont humides de pleurs...
Au seul aspect des trois couleurs,
La Victoire est lasse d'attendre.
Aux armes, Parisiens ! hâtez-vous d'accourir !
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir.

De la nuit employons les heures,
Arrachons ces pavés sanglants,
Et du faîte de nos demeures
Frappons nos assassins tremblants. (*bis*.)
Elle fuit, notre troupe homicide ;
Nos murs sont libres d'ennemis ;
Voyons-les tous morts ou soumis,
Ces soldats d'un roi parricide !
Aux armes, Parisiens ! hâtez-vous d'accourir !
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir !

Paris, encor des rois qui tremblent ;
Encor des peuples ébranlés !
Chez nous les proscrits se rassemblent,
Ton réveil les a consolés ! (*bis.*)
L'Europe entière à ton veuvage
S'unit par un deuil fraternel,
Entends !... quel écho solennel
Des chants qui brisent l'esclavage !
Aux armes, Parisiens ! hâtez-vous d'accourir !
Mourir (*bis*), Liberté sainte, ou te reconquérir !

LES

SIX COMMANDEMENTS DE LA LIBERTÉ.

1. A ton poste tu te rendras
   Tous les jours strictement.
2. Connaissance de tout tu prendras
   Pour ne pêcher comme ignorant.
3. Lorsque ton vœu tu émettras,
   Que ce soit toujours franchement.
4. Tes intérêts discuteras,
   Ceux des autres pareillement.
5. Jamais tu ne cabaleras,
   Songe que la loi le défend.
6. Toujours tes gardes monteras
   Par toi-même exactement.

LA VARSOVIENNE.

Il s'est levé, voici le jour sanglant!
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance.
Dans son essor, voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France.
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie,
Liberté, ton soleil ou la nuit du tombeau!

Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté ;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette!
Vive la liberté!

« Guerre! à cheval, Cosaques des déserts,
Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle.
Point de Balkans! ses champs nous sont ouverts,
C'est au galop qu'il faut passer sur elle. »
Halte! n'avancez pas : ces Balkans sont nos corps;
La terre où nous marchons ne porte que des braves,
Rejette les esclaves,
Et de ses ennemis ne garde que les morts.
Polonais, etc.

Pour toi, Pologne, ils combattront tes fils,
Plus fortunés qu'au temps où la Victoire

Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Ebre au Pont-Euxin,
Ils sont tombés vingt ans sur la rive étrangère :
Cette fois, ô ma mère,
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton sein.
Polonais, etc.

Viens, Kosciuzko, que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi qui parle de clémence:
En avait-il quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua :
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée;
Faisons sous sa rosée
Reverdir le laurier des martyrs de Praga.
Polonais, etc.

Allons, guerriers, un généreux effort!
Nous les vaincrons, nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du Nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient.
Que par notre victoire il soit ensanglanté.
Marche, et fais triompher au milieu des batailles
L'anneau de fiançailles
Qui t'unit pour toujours avec la Liberté.
Polonais, etc.

A nous, Français; les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services;
A Marengo le fer la sillonna;
De Champaubert comptez les cicatrices.

Vaincre ou mourir ensemble autrefois fut si doux...
Nous étions sous Paris. Pour de vieux frères d'armes
N'aurez-vous que des larmes ?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous.
Polonais, etc.

O vous du moins dont le sang glorieux
S'est dans l'exil répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde.
Qu'il soit vainqueur, ce peuple, ou martyr comme [vous.
Sous le bras du géant qu'en mourant il retarde,
Qu'il tombe à l'avant-garde,
Pour couvrir de son corps la liberté de tous !
Polonais, etc.

Sonnez, clairons ! Polonais à ton rang !
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.
La Liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée.
Pologne bien-aimée,
Qui vivra sera libre et qui meurt l'est déjà.

Polonais, à la baïonnette !
C'est le cri par nous adopté ;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la baïonnette !
Vive la liberté !

CASIMIR DELAVIGNE.

POURQUOI

JE SUIS RÉPUBLICAIN.

AIR : *Des Scythes et des Amazones.*

A mon aspect, amis, on s'effarouche;
Avec terreur on fuit devant mes pas :
J'entends mon nom passer de bouche en bouche,
Suivi d'un mot qu'on murmure tout bas.
Eh bien, ce mot, ce titre si barbare
Qui met l'effroi dans un esprit mesquin,
Avec orgueil tout haut je le déclare,
Oui, mes amis, je suis républicain,
Mes amis, je suis républicain.

La monarchie a trop lassé la France!
Il est bien temps que le peuple ait son tour.
Le ciel bientôt de notre délivrance
Sur l'horizon fera briller le jour.
Il faut aux rois des valets et des prêtres,
Des courtisans, des ministres enfin.
L'argent du peuple engraisse trop de maîtres!
Voilà pourquoi je suis républicain,
C'est pourquoi je suis républicain.

Des nations quand les mains enchaînées
Avec espoir s'élevaient devant nous,
J'avais rêvé de grandes destinées ;
Mais aujourd'hui je m'éveille à genoux.
Au trébuchet ils pèsent la victoire,
Ces financiers, nobles sans parchemin ;
Sous les écus ils étouffent la gloire !
Voilà pourquoi je suis républicain ;
C'est pourquoi je suis républicain.

Si par hasard un député fidèle
D'économie offre un sage projet,
Un financier, apprenti de Villèle,
Habilement embrouille le budget.
Son beau discours rend les choses moins claires.
La chambre vote et nous crions en vain.
J'aime à savoir comment vont mes affaires ;
Voilà pourquoi je suis républicain,
C'est pourquoi je suis républicain.

La soif de l'or ne trouble point mon âme,
De mon destin je suis peu soucieux.
Pour mon pays un saint amour m'enflamme,
Et pour lui seul je suis ambitieux.
S'il le fallait, pour sauver la patrie,
Sur son autel j'apporterais soudain
Avec transport ma fortune et ma vie !
Voilà comment je suis républicain,
C'est comment je suis républicain.

6 JUIN

DEUIL.

> Nous avons le sublime orgueil
> De les venger ou de les suivre.
>
> — MARSEILLAISE. —

I

Morts ! morts !... Ils ne sont plus ! ils ne sont plus, nos
Le trépas a fermé leurs sanglantes paupières : [frères !
Ils sont morts côte à côte, et tous frappés au cœur !
Voyez, voyez passer les grandes funérailles...
Entendez retentir sur les champs de batailles
Le cri féroce du vainqueur !
Ils ne sont plus !... Malheur ! pleurons ces morts su-
Juillet les avait vus si beaux, si magnanimes ! [blimes !
Ils avaient incrusté tant de gloire à leur nom !
Leurs âmes à nos cœurs savaient si bien répondre !...
Bras et têtes de fer, ils sont venus se fondre
Devant la bouche d'un canon !

II

Goutte à goutte ils sentaient s'écouler l'espérance :
Ils ont osé, brusquant une dernière chance,
A la voix populaire unir leur forte voix.

Ravivant de leurs cœurs l'élan patriotique,
Ils se sont tous levés au cri de RÉPUBLIQUE,
Levés pour la dernière fois ! ! !

Ils ont cru des trois jours évoquer les merveilles :
Les chants républicains sonnaient à leurs oreilles,
Et le saint oriflamme à leurs regards brillait ;
Mais en serrant vingt fois leurs colonnes trouées,
Au ciel ils ont levé leurs têtes dévouées
Et n'ont pas reconnu le soleil de juillet !

III

Simples, et neufs encore aux mondaines affaires,
Ils ont, d'après leur cœur jugeant les cœurs vulgaires,
Commis le grand péché que la victoire absout :
Mais loin d'eux infidèle a volé la Victoire,
Et dans leurs rangs pressés la balle expiatoire
Sur vingt n'en laissa qu'un debout !

IV

Saint-Merry ! Saint-Merry !... nom à jamais célèbre !
Tombeau de nos amis, de ta voûte funèbre
Leur voix désespérée a fatigué l'écho !
Imprudents ! ils voulaient que la liberté sainte,
Entre les murs noircis de ton antique enceinte,
Trouvât son Champ-d'Asile ou bien son Waterloo !

V

Ils sont morts !... Le canon qui rongeait les murailles
Sonnait alors pour eux le glas des funérailles ;
Les décombres fumants engloutissaient leurs corps ;
Et ces cris dont tremblait la ville échevelée,

S'unissant au bruit sourd de la grande mêlée,
Etaient, sur leur tombeau, la prière des morts !

VI

Heureux ! cent fois heureux ceux qu'a choisis la balle !
Ils ne subiront point la torture infernale
Qu'on souffre au mont Michel, sous l'ignoble barreau ;
Et ce n'est point pour eux que le Séjan commue
En poison morne et lent le plomb qui frappe et tue,
La mort en agonie, en geôlier le bourreau !

VII

Vainqueurs, ne troublez pas nos hymnes funéraires !
Laissez-nous les pleurer, car ils étaient nos frères.
Pleurer fait tant de bien quand le cœur est serré !
Que craignez-vous, d'ailleurs ? Une larme stérile
Ne ranimera pas un corps froid, immobile,
Et sous la chaux vive enterré !

En tous temps, le vaincu, d'après un saint usage,
Put relever ses morts sur le champ du carnage :
Malheur à qui viole un funèbre drapeau !
On nous laissait entrer dans la geôle secrète
Où nos amis souffraient... aujourd'hui qu'on nous jette
Un sauf-conduit pour leur tombeau !

Laissez-nous les pleurer !... Notre douleur amère
S'épanche sans accents de haine et de colère...
Quand du signe de deuil il faut nous entourer,
Nos crêpes ne sont point un équivoque emblème,
Nous ne proférons point de secret anathème...
Nous pleurons ! Est-ce donc un crime de pleurer !

A. Altaroche.

LA BATAILLE DES PLACES,

OU

LE PATRIOTISME DE 1815,

AIR : *Encore du charlatanisme.*

Pour chanter le *Magnificat*,
Nous qui gardions notre courage,
Signons un beau certificat
Au peuple qui fit tout l'ouvrage.
Mais qu'il n'élève plus la voix.
A nous le profit du civisme,
A nous seuls le champ des exploits;
Et battons-nous pour les emplois.
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

On prétend que sous un Bourbon
J'ai tenu les ciseaux sinistres,
Je ne m'en parais pas moins bon
A briller au banc des ministres.
Qu'on cite comme peu chrétiens
Des extraits de mon doctrinisme;
Mon portefeuille je le tiens,
Et je vais placer tous les miens!
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

Dupin n'était plus député
Quand vint le moment de combattre;
Le péril enfin surmonté,
Il est rodomont comme quatre;
Il se cramponne à son mandat,
Il s'admire avec fanatisme,
Et ce grand sauveur de l'Etat
Se fait ministre et magistrat!
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

Honneur du moins au vrai guerrier
Qui guida la force publique!
On disait qu'un simple laurier
Serait sa couronne civique;
Mais envers ses nobles travaux
Il use de libéralisme!
Et sans songer à ses rivaux,
Se met au rang des maréchaux!
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

Combien de hauts faits sont prouvés
Pour obtenir de moindres titres!
L'un a vu lever des pavés,
Et l'autre a vu briser des vitres;
Tel montra de beaux sentiments,
Et tel nous fit du journalisme;
Armé de tous ces arguments,
Chacun vise aux gros traitements!
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

Au peuple on permet de payer,

Mais cependant qu'il se rassure :
Touchant les places à rayer
On va pérorer sans mesure ;
Et personne ne défendra,
Tant va loin notre rigorisme,
Que le paîment qu'il recevra
Et le cumul qu'il remplira :
Voilà le bon patriotisme. (*bis.*)

LA FRANCE

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

AIR *du Tombeau de Manuel*, ou *du Tribunal.*

Dans le forum apparaît une femme ;
Là, brandissant les couleurs d'Austerlitz:
Secourez-moi, dit-elle, on me diffame ;
Je suis la France et j'adjure mes fils.
Tribuns du peuple, au sort de Bélisaire,
Trop d'ennemis ont réduit ma fierté ;
N'aurai-je pas, pour voiler ma misère,
Un peu de gloire et plus de liberté ?

Quoi ! reprend-elle, aux rives de la Loire
Je sais qu'un jour ma honte a retenti ;
L'Europe alors osait nier ma gloire,
Et je n'ai pas vengé ce démenti !
Il en est temps, me voilà, je suis prête ;
Je viens chercher un bill d'indemnité.
Et puis le peuple en suppliant répète :
Un peu de gloire et plus de liberté !

Sous les lambris où la foule caresse
Le fier vizir qui joue avec mes pleurs,
Si quelquefois le tocsin de la presse
Pour l'effrayer a tinté mes douleurs,

J'ai vu soudain mon fidèle interprète,
A des geôliers, de par vos lois, jeté!
Et puis le peuple en suppliant répète :
Un peu de gloire et plus de liberté!

Guerre à la France, a pu dire un barbare,
Honteux d'un nom, vierge encor de succès
Le tribunal de l'honneur à sa barre,
Ah! laissez-moi plaider ce vieux procès.
Dans le Kremlin j'irai ceindre ma tête
Du beau laurier qu'autrefois j'ai planté.
Et puis le peuple en suppliant répète :
Un peu de gloire et plus de liberté!

Je vous maudis! si mes larmes sont vaines;
Tenez-en compte, et je vous bénirai;
N'ai-je donc pas toujours autant de veines?
Faut-il du sang? je vous en donnerai.
Mais dans vos doigts vous roulez ma requête!
Elle fait peur à la majorité!...
Et puis le peuple en suppliant répète :
Un peu de gloire et plus de liberté!

De ce palais, gardez bien les issues;
Quelques géants, Spartacus ignorés,
Viendraient un jour frapper de leurs massues
Ceux que mes cris n'auront point inspirés.
Mais songez-y! pour braver la tempête,
Dans les palais l'on est mal abrité!
Et puis le peuple en menaçant répète :
Un peu de gloire et plus de liberté!

Ch. Lepage.

LE MOUCHARD.

AIR : *Le pape est gris.*

Veux-tu savoir, l'ami Jean-Pierre,
Quel est ce grand godelureau,
Qui tout' les nuits, sous la gouttière
Vient gober des rhum's de cerveau ?
Mon fiston, je vas t'en instruire :
C'cadet-là, qui marche à l'écart...
Mais tout bas, je dois te le dire...
C'est un mouchard. (*bis.*)

A l'école il eut plus d'une danse
Quand il n'était pas plus haut qu' ça ;
Car pour une heure de vacance
Il aurait vendu son papa.
Maintenant qu'il s' croit diplomate,
Il fait comme s'il était moutard ;
A Gisquet il donne la patte...
C'est un mouchard.

A lui voir une si bell' mine,
Plus d'un malin s'est trouvé pris ;
Une croix pend à sa poitrine,
On ne voit plus qu' ça dans Paris.
Mais, sous c'te croix, prends-y bien garde,

Souvent l' Judas cache un poignard...
En poche il a plus d'une cocarde...
C'est un mouchard.

Mais, dam', faut l' voir quand il entre
Dans queuque grand' société,
Il se dit riche, il fait gros ventre,
Et s' fait banquier ou député.
Si l'on y parle politique,
Tu l'entendras, en escobard,
Crier : Vive la République !
C'est un mouchard.

Faut pas s' fier sur sa tournure,
Car il n'était pas si pimpant,
Le jour que d'vant la préfecture
Il prit un p'tit air de carcan.
A Toulon il fut à l'école ;
Pour preuv' que je n' suis pas bavard,
Dis-lui qu'il t' montre son épaule...
C'est un mouchard.

Mais, mon vieux, ils auront beau faire,
La République les mettra d'ssous,
Car nous savons que de l'eau claire
Ne vaut pas du vin à quinz' sous.
Quant à c't autr', qui nous examine,
Du fricot il aura sa part ;
Chauffons seulement la cuisine...
C'est un mouchard.

Un sous-officier.

LE PEUPLE A FAIM.

AIR : *Eugène est mort.*

Heureux du jour, sur vos tables splendides
Quand l'art conduit de cent climats divers,
Pour assouvir vos estomacs avides,
Les meilleurs vins et les mets les plus chers,
Sur les coussins où votre corps digère,
Sentez-vous pas, comme un remords soudain,
Poindre en vos cœurs cette pensée amère ?
Le peuple a faim !

Sur vos tréteaux où se vautre l'orgie,
Le luxe dresse un autel fastueux.
Pour vous l'argent, le vermeil, la bougie,
Et le cristal reflétant mille feux !
Mais pour le pauvre, au lieu de porcelaine,
L'écuelle en terre et la cuiller d'étain !
Heureux encor, quand cette écuelle est pleine !
Le peuple a faim !

Pour vous la vie avec ses jouissances,
En été l'ombre, en hiver le soleil !
Pour vous la mode, et la scène et les danses,
Les nuits aux jeux et les jours au sommeil !
Mais pour le pauvre, abstinence, détresse,
Et l'eau du ciel pour détremper son pain ;
Puis l'hôpital quand blanchit la vieillesse !...
Le peuple a faim !

D'un faux éclat que la trompeuse amorce,
Riche insolent, ne t'éblouisse pas !
Le peuple sait aujourd'hui que la force
N'est plus dans l'or, mais qu'elle est dans les bras.
Cet or impur dont se gonfle ta bourse,
S'est goutte à goutte échappé de sa main,
Prends garde ! il peut remonter vers sa source...
Le peuple a faim !

Assez longtemps, gorgés de priviléges,
De notre force on vous a rendus forts :
Les députés sortis de vos colléges
Ont disposé de nos biens, de nos corps.
A cette lice où l'on vole sa place,
Le pauvre encor frappera-t-il en vain ?
Il veut entrer par droit et non par grâce !
Le peuple a faim !

L'instruction, cette manne féconde,
Pour le puissant monopole nouveau,
Le pauvre aussi doit l'avoir, en ce monde,
Où riche et pauvre ont le même cerveau.
Attendra-t-il qu'une pitié tardive
Jette à ses pieds un os avec dédain ?
Non ! du banquet il veut être convive,
Le peuple a faim !

Lorsque le peuple a, de sa main puissante
Brisé d'un roi le sceptre et les faisceaux,
Il voit sortir de sa cave prudente
L'heureux qui vient butiner les morceaux.
Mais sonne encor l'heure trop différée,
Sa grande voix vibrera dans son sein :
« Faquins, arrière ! et place à la curée !
« Le peuple a faim ! » A. ALTAROCHE.

L'IMPOT DU PROLÉTAIRE.

Prolétaire, parlons d'impôts :
C'est le ver qui, vivant, te ronge ;
Sans le budget et ses suppôts,
Ta misère serait un songe.
Parle, apprends-nous, homme de rien,
Si tes maîtres, que rien n'éclaire,
A tes maux mesurent leur bien :
Quel est l'impôt du prolétaire ?

D'un doigt de vin va-t-il noyer
Maux d'atelier, maux de caserne,
Mille maux qu'il faut oublier ?
L'impôt le guette à la taverne :
Le rat de cave, à chaque instant,
Jauge tonneau, bouteille, verre ;
Tant pour le vin, pour le droit tant :
Voilà l'impôt du prolétaire.

Puis sur ses pas le gabelou
Chaque jour au sein du ménage
Sur le sel lui réclame un sou,
Sur la pipe encor davantage.
Le percepteur, autre fléau,
Taxe les trous de la chaumière

Comme les balcons du château !
Voilà l'impôt du prolétaire !

Mais il est un impôt plus lourd,
Un impôt levé sur la peine
Par le riche, devenu sourd
A des maux dont il tient la chaîne.
« Pauvre, debout ! voici ta loi :
« Travaille ; mais sur le salaire
« Je me réserve un lucre, moi. »
Voilà l'impôt du prolétaire.

Le jour viendra, jour d'équité,
Où doit luire enfin sur la France
Ce soleil de la liberté
Qui calmera tant de souffrance.
Mais jusque-là, faiseurs de lois,
Songez au peuple, à sa misère...
De votre joug il sent le poids :
Craignez le bras du prolétaire !

O. de N.

LE FÉLICITEUR (1).

AIR : *La Catacoua.*

En vain je reste à ma boutique,
Zélé, pur et national ;
Jamais la voix patriotique
N'a dit mon nom dans un journal ;
J'ai beau suer, me bien conduire,
Mon habit reste sans galons.
Hé donc, allons,
Félicitons,
Complimentons, gémissons, bénissons ;
Il faut avoir, pour se produire,
Un pied dans toutes les maisons.

Vite il complimente le maire
Sur sa croix d'honneur et ses biens ;
Aussi monsieur le commissaire
Sur ses boulettes... pour les chiens.
Il tousse auprès du capitaine
Atteint d'un rhume de cerveau.
Sur son tonneau,
Du gros Lobau,

(1) FÉLICITEUR n'est pas dans l'Académie, mais il faut l'y faire entrer. Ce mot devient un besoin de notre époque.

Il félicite encor le porteur d'eau ;
Et leste, sans reprendre haleine,
Il s'élance vers le château.

D'abord la garde le refoule ;
Mais l'enragé féliciteur
Se fait jour à travers la foule
Qui du roi masque la grandeur.
Aux pieds du héros de Jemmape,
Il se prosterne, humble sujet.
Son maintien plaît ;
Lors d'un seul jet
Il dit : Boùry, Thiers, coup de pistolet...
Mais pris de frayeur, il s'échappe,
Car tout le monde applaudissait.

Il avait grand besoin d'un somme
Et le fit ; mais, de cet instant
Il demeura fou, le pauvre homme,
Et mourut en félicitant
Son médecin et son notaire.
D'autres ont pris ses éperons,
Hé donc, allons,
Félicitons,
Complimentons, gémissons, bénissons ;
Qu'ont les valets de mieux à faire
Que de brosser tous les salons ?

J. Cahaigne.

ILS NE SONT PLUS.

POLONAISE.

AIR : *T'en souviens-tu.*

Ils ne sont plus, les fils de la Victoire !
Et l'aigle blanche a reçu leurs adieux.
Tombant aussi sous le poids de sa gloire,
Elle a perdu son vol audacieux.
La terre, hélas ! leur ouvre ses entrailles;
Mais sur son sein les lauriers vont fleurir,
La Liberté pleurait ses funérailles;
Comme eux, Français, il est beau de mourir.

« Pour la patrie il faut que l'on s'immole ;
« Il faut punir nos cruels oppresseurs. »
— Ils l'ont promis... ils ont tenu parole ;
Mais ils croyaient trouver des défenseurs.
Aussi, trompés du haut de leurs murailles,
Ils ont crié : Frappez ! l'on sait périr.
La Liberté pleurait aux funérailles ;
Comme eux, Français ! il est beau de mourir.

Pauvre Pologne, au milieu des alarmes,
Il faut passer dans le champ du repos ;

Mais la Victoire avait usé tes armes
Et déchiré tes glorieux drapeaux.
Va, reviendra le jour des représailles,
Et de la tombe on te verra sortir.
La Liberté pleurait aux funérailles;
Comme eux, Français, il est beau de mourir.

Les rois ont dit : *Il faut qu'elle périsse :*
De nation elle perdra le rang.
— Pendant dix mois a duré son supplice,
Et ses bourreaux veulent encor du sang.
Nous en avons, et le sort des batailles
Sous leurs efforts ne pourra le tarir !...
La Liberté pleurait aux funérailles;
Comme eux, Français, il est beau de mourir.

Pour les venger franchissons la frontière ;
Le coq gaulois doit sillonner les airs ;
Et que du Nord l'aigle insolente et fière,
Porte son vol au fond de ses déserts.
De la Pologne entr'ouvrons les entrailles,
Crions : Victoire ! et ses preux vont sortir !...
La Liberté pleurait aux funérailles,
Comme eux, Français, il est beau de mourir.

F. Becker.

GROS, GRAS ET BÊTE.

Air de la Baronne.

Gros, gras et bête,
En quatre mots, c'est son portrait :
Toisez-le des pieds à la tête,
Aux yeux de tous, il apparaît
Gros, gras et bête !

Gros, gras et bête,
Bien qu'il ait peine à se mouvoir,
Sa main s'avance, toujours prête,
Dès qu'il s'agit de recevoir...
Gros, gras et bête.

Gros, gras et bête,
La peur cramponne ses talons ;
S'il fait un pas vite, il s'arrête,
Et puis il roule à reculons,
Gros, gras et bête !

Gros, gras et bête,
Un laurier couvre son sourcil ;
Mais sa couronne est, dit-on, faite,
De laurier-sauce et de persil...
Gros, gras et bête !

Gros, gras et bête,
En pelle s'élargit sa main,
En poire s'allonge sa tête,
En tonneau croît son abdomen,
Gros, gras et bête !

Gros, gras et bête,
La clef d'or à son frac suspend,
En guise de double épaulette,
Sur chaque épaule un sac d'argent,
Gros, gras et bête !

Gros, gras et bête,
Son sabre est là prêt à frapper :
Mais cet instrument de conquête
Lui sert de lame à découper.....
Gros, gras et bête !

Gros, gras et bête,
En commençant il est venu ;
Mais, depuis que dure la fête,
De plus en plus on l'a connu
Gros, gras et bête !

Gros, gras et bête.....
Je dois expliquer mon sujet :
A l'équivoque on dit qu'il prête,
J'ai voulu peindre le budget
Gros, gras et bête !

A. Altaroche.

A CHAQUE CRIME

ÉLEVONS UN POTEAU.

Un chansonnier a dit, plein d'optimisme :
« A chaque gloire élevons un autel, »
Puis il a cru trouver dans son civisme
De vrais motifs pour louer tel ou tel :
Mais vainement il transforme en idole
Chaque faux dieu qu'il peint dans son tableau ;
Pour les chasser de notre Capitole,
A chaque crime élevons un poteau.

Faudra-t-il donc toujours entendre dire
Que Louis seize est monté dans les cieux ?
Que, bon pasteur, il subit le martyre
Qu'ont décrété quelques loups furieux.
Non ! ! ! pour garder le trône de ses pères,
Et pour venir égorger son troupeau,
Il appela les armes étrangères.....
A chaque crime élevons un poteau.

La république allait être envahie ;
Soudain ses fils lui prodiguent leur sang.
Napoléon, plein d'ardeur, de génie,
Se distingua surtout au premier rang :

Mais à Saint-Cloud, vers la fin de brumaire,
Des libertés il creusa le tombeau,
Et, fils ingrat, il détrôna sa mère.....
A chaque crime élevons un poteau.

De Waterloo la fatale journée
Rouvre aux Bourbons les portes de Paris;
A les revoir la France est condamnée,
Et par Louis les braves sont proscrits;
Sur l'un d'entre eux, poursuivant sa vengeance,
Le sang de Ney tacha le blanc drapeau;
Et Wellington est maréchal de France.....
A chaque crime élevons un poteau.

Un roi bigot succède à l'hypocrite;
Dans Reims à peine il vient d'être sacré,
Des citoyens la milice est détruite,
Et dans Paris le peuple massacré.
Pour gorger d'or une cour ennemie,
De nos impôts il double le fardeau;
Juillet enfin comble son infamie.....
A chaque crime élevons un poteau.

Contre Philippe une ardente jeunesse
Vient protester les armes à la main;
Elle est vaincue, et Thémis vengeresse
Pour la juger prend ses plateaux d'airain;
Mais redoutant sa lenteur protectrice,
De la balance on brise le fléau :
On substitue à la loi le caprice.....
A chaque crime élevons un poteau.

Nous le savons, les discordes civiles
Ont bien souvent tué la liberté.
Vrais citoyens, dans le sein de nos villes
Vivons en paix, avec fraternité;
Prenons l'honneur et les lois pour nos maîtres,
Des vérités propageons le flambeau;
Mais, sans pitié stigmatisant les traîtres,
A chaque crime élevons un poteau.

RÉFLEXIONS

DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

SUR LA LOI DE L'ÉTAT DE SIÉGE.

Si l'on a vu mes confrères
Mettre Paris au secret,
Sous leurs griffes arbitraires
Qu'a fait rouvrir un arrêt,
J'ai blâmé cette méthode ;
Pour vaincre la liberté,
Nous devons combattre à cheval sur le code.
Vive la légalité !

Loin de grossir le cortége
De ces vizirs maladroits,
Je veux que l'état de siége
Soit l'un de mes premiers droits.
Aussi je préviens la foule
Que demain j'en suis doté.
Ah ! de par la loi que du moins le sang coule.
Vive la légalité !

Tous les moyens ordinaires
Trahissent notre devoir,
C'est le cri des doctrinaires.
Mais avec un tel pouvoir,
Dans les civiles tempêtes
Suivant la nécessité,
Nous écraserons mille fois plus de têtes.
Vive la légalité !

En des clameurs éternelles
Jusqu'à son moindre détail,
Des lois exceptionnelles
On prône l'épouvantail,
Quand pour le bien je m'écarte
De son texte trop vanté,
Peu m'importe à moi que l'on aime la Charte !
Vive la légalité !

Si dans un coin l'on s'ameute,
Loin de mettre tout en jeu,
On dispersera l'émeute
A bien petits coups de feu.
Mais que son audace altière
Résiste à l'autorité,
Nous bombarderons la capitale entière.
Vive la légalité !

La nuit, des plus indociles
Quelques nouveaux assommeurs
Forceront les domiciles ;
Et saisiront les dormeurs.
Aux yeux des chefs de familles

Ou d'un frère garrotté,
Nos agents pourront même insulter les filles.
Vive la légalité !

J'userai de l'avantage
Que la loi m'aura donné ;
L'exil sera le partage
De tout homme soupçonné.
Parmi ceux dont j'ai pris note
Il est plus d'un député.
Je m'en souviendrai si je n'ai pas leur vote.
Vive la légalité !

CH. LEPAGE.

LE ROI

FLAIRE LA SAINTE AMPOULE.

Air du Charlatanisme.

Hier saint Remy se fâchait
De voir le beau pays de France,
Que le peuple impie arrachait
A son saint Chrême, à sa puissance.
Du paradis un fin matois
Lui cria du sein de la foule :
« Prends patience quelques mois ;
Ça reviendra, car, je le vois,
Le roi flaire la Sainte Ampoule. (*bis.*)

« L'Eglise en cour n'est pas trop mal ;
Certain prêtre pourrait nous dire,
Sans le secret du tribunal,
Des vœux qui te feraient sourire.
Tout va bien ; des petits collets
Je n'ai pas vu briser le moule ;
Hier, encore du Palais
Saint-Roch a béni les valets ;
Le roi flaire la Sainte Ampoule.

« Sur l'aile de ses libertés,
En vain le peuple nous ballotte,
A la chambre des députés
Nous verrons rentrer la calotte.
De la fiole du droit divin
Il faut que l'huile antique coule.
On rit d'un peuple souverain
Dégoûtant de boue et de vin.....
Le roi flaire la Sainte Ampoule.

« Nous avons fait taire CHATEL,
Que le pouvoir nous sacrifie ;
De SAINT-SIMON tombe l'autel
Sous le marteau qu'on nous confie ;
Les Français se font nos geôliers,
Leur coq gaulois n'est qu'une poule ;
L'Italie a vu leurs guerriers
Du pape embrasser les souliers...
Le roi flaire la Sainte Ampoule.

« Aux regards du peuple surpris,
Se renoue une chaîne usée ;
La sainte alliance a repris
La maille qui s'était brisée.
Comme jadis, son lourd réseau
Sur le monde entier se déroule,
De juillet, le glaive nouveau
Se cramponne dans le fourreau.....
Le roi flaire la Sainte Ampoule. (*bis.*) »

MAYEUX

A LA SOCIÉTÉ DES DROITS DE L'HOMME.

AIR : *Vous qui des bois de Cythère.*

Les citoyens des *Droits de l'Homme*
Voudraient-ils admettre en leur sein,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Mayeux que partout on renomme
Parce qu'il est brave et malin?
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Vous savez quelle fut sa gloire,
Nom de Dieu! lorsqu'un beau matin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Son bras guidé par la victoire
Vainquit trente enfants du Tésin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Depuis nos trois grandes journées,
Que propagea l'écho lointain,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Croyant à d'autres destinées,
Mayeux fut un mois incertain,
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Mais, nom de Dieu! quand il vit comme
On se moquait du plébéien,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Aussitôt il redevint homme,
Et se fit franc républicain,
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Républicain est ma devise,
Républicain est mon destin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
C'est pour cela que mon poil frise
Et que j'ai l'esprit très-mutin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

On ne peut plus m'en faire accroire;
Peyronnet valait un Dupin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Un oison vaut bien une poire,
Et Caroline une At......
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Quand la cour aux belles dorures,
A ses amis donne un festin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Vit-on jamais laides figures
Former un groupe aussi vilain?
Tin, tin, tintaine, tin, tin!

Montalivet ressemble au Gille,
Lobau paraît un marcassin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,

Soult a la dent du crocodile,
Et Gisquet a l'œil du requin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin !

Tandis que la triste piquette
Vient nous rafraîchir l'intestin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Ils boivent, eux, le paraxette,
Le pomar et le chambertin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin !

On dit que l'enfant du miracle
Doit revenir avec Catin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin.
Si l'on voit s'accomplir l'oracle,
Mayeux l'ira dire à Pékin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin !

Si le czar, en grande colère,
Visite les rives du Rhin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Oh ! tâchons que ce pauvre hère
N'aille plus revoir son Kremlin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin !

Tonnerre de Dieu ! la tempête
Qui gronde autour de l'Apennin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Tomberait moins fort sur sa tête
Que le bras d'un républicain,
Tin, tin, tintaine, tin, tin !

Sous le grand aigle aux larges serres,
Que guidait l'homme du destin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Naguère on a vu nos vieux pères
Courir de Memphis à Berlin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin !

Comme eux, nous que l'honneur rallie
Sous le drapeau républicain,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Soyons braves toute la vie :
Qui fut brave eut un beau destin,
Tin, tin, tintaine, tin, tin !

Serrons-nous, serrons-nous, mes frères,
Serrons-nous bien jusqu'à la fin,
Tin, tin, tin, tin, tintaine, tin, tin,
Et la chaîne de nos misères,
Un jour se rompra, c'est certain,
Tin, tin, tintaine, tin, tin !

CONSEILS AUX BELGES.

MAI 1831.

Air de la république.

Finissez-en, nos frères de Belgique,
Faites un roi, morbleu, finissez-en.
Depuis huit mois, vos airs de république
Donnent la fièvre à tout bon courtisan.
D'un roi toujours la matière se trouve :
C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi.
Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve.
Faites un roi, morbleu, faites un roi,
Faites un roi, faites un roi.

Quels biens sur vous un prince va répandre!
D'abord viendra l'étiquette aux grands airs;
Puis des cordons et des croix à revendre;
Puis ducs, marquis, comtes, barons et pairs;
Puis un beau trône, en or, en soie, en nacre;
Dont le coussin prête à plus d'un émoi.
S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, morbleu, faites un roi,
Faites un roi, faites un roi.

Puis vous aurez baisemains et parades;
Discours en vers, feu d'artifice et fleurs;
Puis force gens qui se disent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs;
Bonnet de pauvre et royal diadème
Ont leur vermine : un Dieu fit cette loi.
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, morbleu, faites un roi,
  Faites un roi, faites un roi.

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte,
Juges, préfets, gendarmes, espions;
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte,
Joie à brûler un cent de lampions.
Vient le budget! nourrir Athène et Sparte
Eût, en vingt ans, moins coûté sur ma foi.
L'ogre a dîné; peuples, payez la carte.
Faites un roi, morbleu, faites un roi,
  Faites un roi, faites un roi.

Mais, quoi! je raille; on le sait bien en France:
J'y suis du trône un des chauds partisans.
D'ailleurs l'histoire a répondu d'avance
Nous n'y voyons que princes bienfaisants.
Pères du peuple, ils le font pâmer d'aise;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi;
Au bon Henri succède Louis treize.
Faites un roi, morbleu, faites un roi,
  Faites un roi, faites un roi.

BÉRANGER.

PAUVRE JACQUES.

Jacque, il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est l'impôt, las ! mon pauvre homme.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclore ;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Rémi,
On saisissait avant l'aurore.
Lève-toi, etc.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.
Ah ! si le roi pouvait attendre !
Lève-toi, etc.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.
Lève-toi, etc.

On compte, avec cette masure,
Un quart d'arpent, cher affermé.

Par la misère il est fumé ;
Il est moissonné par l'usure.
Lève-toi, etc.

Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair ?
Tout ce qui nourrit est si cher !
Et le sel aussi, notre sucre !
Lève-toi, etc.

Du vin soutiendrait ton courage ;
Mais les droits l'ont bien renchéri !
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.
Lève-toi, etc.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos ?
Que sont aux riches les impôts ?
Quelques rats de plus dans leur grange.
Lève-toi, etc.

Il entre : ô ciel ! que dois-je craindre ?
Tu ne dis mot ! quelle pâleur !
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.
Lève-toi, etc.

Elle appelle en vain ; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller ;
Bonnes gens, priez pour sa femme,
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

BÉRANGER.

LES MACHINES.

AIR : *Paillasse, paillasse* (de Béranger).

Machines,
Doctrines,
A quoi servirait le canon,
Pour faire
La guerre
A la chanson?...

En juillet le bronze qui tonne,
D'un tyran brise la couronne ;
Mais derrière les trois couleurs
Se cachaient d'autres oppresseurs,
Adroits escamoteurs...
Machines, etc.

En combattant, notre espérance
Etait de voir encor la France
Triompher du moindre danger.
La doctrine, pour tout changer,
Nous vend à l'étranger...
Machines, etc.

Le sol glacé de Sibérie
Des Polonais est la patrie ;

On en voit d'autres maltraités,
D'Etats en Etats ballottés,
Libres sans libertés !...
Machines, etc.

Des nobliaux de sales races,
Avec art font la guerre aux places,
Et, parvenus, à les saisir,
Ramènent, selon leur désir,
Droit divin, bon plaisir.
Machines, etc.

On reforme le ministère,
Tout le monde croit à la guerre ;
Il ne reste de ce paquet,
Que des abus, un gros budget,
Et les fusils-Gisquet.
Machines, etc.

On croyait à la république,
Et non au trône monarchique ;
Mais l'absolutisme chéri
Pense que ce goût a péri
Au cloître Saint-Méry !...
Machines, etc.

Vogue, ô toi, rebelle princesse,
Gorgée et d'or et de bassesse...
Victimes d'un arrêt cruel,
Allez aspirer l'air mortel
Qui souffle à Saint-Michel !!!
Machines, etc.

Tout cet appareil militaire,
Loin d'effrayer le prolétaire,
Calme au contraire son courroux,
Car les soldats payés par vous
Seront bientôt à nous.
Machines,
Doctrines,
Un jour luira, vous le verrez,
Machines,
Doctrines,
Vous passerez.

MON MESSAGER.

Air *des Trois Couleurs.*

Charmant oiseau, tu plains mon esclavage,
Ta voix plaintive attendrit mes barreaux.
Libre et joyeux, dois-tu craindre l'orage,
Quand, dans les fers, je vois des jours plus beaux?
A mon esprit l'avenir se révèle,
D'un jour serein j'entrevois la clarté...
Reprends ton vol, ô messager fidèle,
De mon pays (*bis*) chante la liberté !

Non loin d'ici, que ton aile rapide
S'aille poser sur le palais des rois;
Là, que tes chants redisent au perfide
Qu'il a trahi ses serments et nos droits.
Rappelle-lui qu'un roi toujours chancelle
Sur le velours d'un trône ensanglanté...
Reprends ton vol, ô messager fidèle,
De mon pays chante la liberté.

Puis, en bravant une vaine furie,
Avec horreur abandonne ces lieux;
Va visiter, au nom de la patrie,

De nos martyrs les mânes glorieux ;
Ah ! dis-leur bien qu'une palme nouvelle
Croît pour leur fils dans la grande cité...
Reprends ton vol, ô messager fidèle,
De mon pays chante la liberté.

Pour présager notre grande victoire,
Prends de plus loin ton essor généreux :
A Saint-Michel, où languit tant de gloire,
Va consoler nos frères malheureux ;
Dis-leur surtout qu'une prison cruelle
Est le berceau de l'immortalité...
Reprends ton vol, ô messager fidèle,
De mon pays chante la liberté.

Pars, mais bientôt que ta voix consolante
Sur d'autres bords apaise d'autres maux.
Loin de ces lieux, la Vistule sanglante
Roule plaintive au sein de ses roseaux.
Aux longs échos d'une rive aussi belle,
Prédis la gloire et la postérité...
Reprends ton vol, ô messager fidèle,
De mon pays chante la liberté.

UN SOUS-OFFICIER DE L'ARMÉE.

NOSTRADAMUS.

Nostradamus, qui vit naître Henri quatre,
Grand astrologue, a prédit, dans ses vers,
Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers.
Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
« Heureux Français, soulagez ma détresse ;
Faites l'aumône (*bis*) au dernier de vos rois.

Or, cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur crira : « L'homme à besace !
Les mendiants sont bannis par nos lois. »
— « Hélas, monsieur, je suis seul de ma race,
Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

— « Es-tu vraiment de la race royale? »
— « Oui, répondra cet homme, fier encor.
J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
A mon aïeul couronne et sceptre d'or.
Il les vendit pour nourrir le courage
De faux agents, d'écrivains maladroits.
Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage.
Faites l'aumône au dernier de vos rois.

Mon père âgé, mort en prison pour dettes,
D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
Je tends la main ; riches, partout vous êtes
Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
Je foule enfin cette plage féconde
Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
Ah ! par pitié pour les grandeurs du monde,
Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

Le sénateur dira : « Viens, je t'emmène
Dans mon palais ; vis heureux parmi nous.
Contre les rois nous n'avons plus de haine :
Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
En attendant que le sénat décide
A ses bienfaits si ton tort a des droits,
Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide,
Je fais l'aumône au dernier de nos rois. »

Nostradamus ajoute en son vieux style :
La République au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire un jour Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

BÉRANGER.

LE PROLÉTAIRE.

AIR : *Verse, verse le vin de France, etc.*

Prolétaire ! voici le jour !
C'est assez dormir : le temps presse.
Le travail doit avoir son tour.
Pour toi le repos c'est paresse,
C'est paresse !
Quand le riche sommeillera
Pendant la matinée entière,
Ton bras endurci gagnera
Tout juste le pain nécessaire
Pour alimenter ta misère !...
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera !

Au milieu de rudes travaux,
Le vin serait d'utile usage ;
Il procure l'oubli des maux ;
Il rend la force et le courage,
Force et courage.
Quand le riche à sa table aura
Le bordeaux, l'aï, le madère,
Ta lèvre ne s'humectera
Que d'aigre piquette ou de bière
Qui paye autant à la barrière !..
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera !

Lorsque la loi te fait majeur,
Surgit une dette nouvelle ;
Le capitaine recruteur
Sous les drapeaux déjà t'appelle,
Il t'appelle.
Quand le riche s'affranchira
A prix d'or, de ce joug sévère,
C'est ton corps qui le subira,
Et tu quitteras ton vieux père
Pour marcher le pas militaire !
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera !

Epoux et père, un jour tu veux,
Dans ta sage sollicitude,
Voir tes enfants laborieux
Vouer leur jeunesse à l'étude,
A l'étude.
Du riche quand le fils sera
D'un collége pensionnaire,
Bienheureux le tien se croira,
Si, dans une école primaire,
Il trouve alphabet et grammaire !...
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera !

Quand le premier du mois paraît,
Survient un précepteur avide ;
Et le recors est là tout prêt,
Si par malheur ta bourse est vide,
Ta bourse est vide.
Cet impôt, que ta main paira

Aux dépens de ton nécessaire,
Le riche seul le votera;
Car tu n'as qualité pour faire
Ni ton député, ni ton maire...
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera!

Quand la mort, unique pouvoir
Devant qui l'égalité règne,
A vos portes viendra le soir
Apposer sa lugubre enseigne,
Sa noire enseigne,
Un cortége nombreux suivra
Du riche le char funéraire;
Mais ton chien seul te conduira,
Sur ton humble et triste civière,
Jusqu'à ta demeure dernière!...
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera!

Au nom du plus saint des devoirs,
Tonne un jour le canon d'alarme!
Les bras velus et les doigts noirs
Sauront seuls soulever une arme,
Brandir une arme.
Puis quand bientôt s'amortira
L'éclat du foudre populaire,
Alors le riche sortira
De sa retraite salutaire,
Gueusant un effronté salaire!...
Allons, sème, bon prolétaire,
C'est l'oisif qui récoltera!

A. Altaroche.

LE TUTEUR.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Sans respect pour la loi salique,
Pour nos messieurs, pour le budget,
Tu nous vantes la république,
Jeune étourdi, mauvais sujet ;
Aujourd'hui ta voix nous ramène
Les maximes d'un songe creux :
Va ! jeune tigre à face humaine,
Ton nom fait dresser mes cheveux.

Avec les rois point d'armistice :
Un nouveau dogme est révélé.
Eh ! tu rêves donc la justice,
Enthousiaste écervelé ?
De l'humanité le domaine
Doit s'ouvrir pour les malheureux...
Va ! jeune tigre à face humaine,
Ton nom fait dresser mes cheveux.

Oh ! tu comprends mal notre époque,
Toi qui parles tant de vertu ;
Ce mot d'égalité nous choque
Avec un homme mal vêtu.
Je le sais, la grande semaine

Est toujours là devant tes yeux :
Va ! jeune tigre à face humaine,
Ton nom fait dresser mes cheveux.

Crois-moi, laisse la politique,
Tu n'es juge ni financier.
Place-toi dans une boutique
De haute banque ou d'épicier.
Mais non ; le comité te mène,
Tu ne vois plus que par ses yeux :
Va ! jeune tigre à face humaine,
Ton nom fait dresser mes cheveux.

Un jour, dans un accès de bile,
Ainsi me parla mon tuteur,
Vieux routier, diplomate habile,
Pédant surtout, et fin rhéteur.
Qu'en hypocrite il se démène,
Je ris de ces mots du quinteux ;
Va ! jeune tigre à face humaine,
Ton nom fait dresser mes cheveux.

J. Cahaigne.

LES ROIS S'EN VONT.

Pitié, mépris à la faiblesse
De ces apôtres de l'erreur
Qui vont nous répétant sans cesse :
« Français, la liberté, ce n'est que la terreur. »
Ils veulent en vain sous leur chaîne
De la France courber le front.
Oui, la France est républicaine,
Les rois s'en vont, les rois s'en vont.

Ce peuple endormi dans sa force
N'a jamais abdiqué ses droits ;
Et sous son âpre et rude écorce
Vit une pure séve et le mépris des rois.
L'orgueil, l'avarice et la haine
Veulent en vain courber son front.
Oui, la France est républicaine,
Les rois s'en vont, les rois s'en vont.

Malgré ses racines profondes
Le vieux tronc royal est pourri.
La liberte court les deux mondes ;
Aux peuples grandissants la déesse a souri.
Jusqu'à la rive américaine

Bientôt ces mots retentiront :
De la France républicaine
Et d'Europe les rois s'en vont. (*bis.*)

Ch. Romey.

LE FILS DU COURTISAN.

AIR : *To, to Carabo.*

Je viens de ma province
Remplacer en ce jour
A la cour
Mon père auprès du prince.
Il m'a fait la leçon,
C'est très-bon :
Mon fils, par état
Sois toujours très-plat ;
Pour te mettre en crédit,
Courbe-toi bien (*bis*), mon petit,
M'a-t-il dit.

Sur la route commune,
Promets et ne tiens rien.
C'est très-bien.
Pour faire ta fortune,
Ah ! ne sois pas plus qu'eux,
Scrupuleux ;
Et surtout, mon cher,
Fais-toi payer cher ;
Car l'or met en crédit,

Courbe-toi bien (*bis*), mon petit,
M'a-t-il dit.

Si de la populace
Il te faut quelquefois,
Pour tes rois,
Aller punir l'audace,
Ah ! sur tous ces butors,
De nos forts
Vomis le trépas ;
Ne te montre pas ;
Conserve ton crédit ;
Courbe-toi bien (*bis*), mon petit,
M'a-t-il dit.

Si tu vas à la guerre,
Tâche pour notre honneur
D'avoir peur,
Et fais comme ton père :
Sois après le combat
Bon soldat.
Fais valoir tes droits,
Prends places et croix
Pour te mettre en crédit ;
Trompe-les bien (*bis*), mon petit,
M'a-t-il dit.

Oui, plus je l'examine,
C'est à qui trompera,
Volera.
Exploite bien la mine,

Et de ce gros budget,
Sans regret,
Ah ! sache avec art
Prendre au moins ta part,
Cela met en crédit.
Ah ! vole bien (*bis*), mon petit,
M'a-t-il dit.

LA RÉPUBLICAINE.

France ! bien haut lève la tête,
Pour proclamer l'égalité.
Peuples ! c'est votre jour de fête,
Voici venir la liberté !...
Plus de régime sanguinaire,
Paris a reconquis vos droits...
Meule révolutionnaire,
Il broyera les rois.
Aux armes ! pour la République,
Debout ! c'est l'heure du réveil !...
Liberté ! relève ta pique !...
Le peuple prend place au soleil.

Voyez !... bravant la fusillade,
Des flots de peuple soulevés
Grondent à chaque barricade,
Sur un océan de pavés...
Immense et magnifique arène !...
Où, le gladiateur-géant
Se révolte !... et, rompant sa chaîne,
Met un trône à néant.
Aux armes ! etc.

Liberté !... déesse féconde,
Archimède au levier d'airain,

Tu soulèveras le vieux monde
Au nom du Peuple-Souverain !...
Croulez, bastilles impuissantes...
Courbez vos fronts, rois absolus...
Tombez, royautés insolentes...
  Le peuple n'en veut plus.
Aux armes ! etc.

La Révolution entraîne
L'Europe, en sonnant le tocsin !
Du Tibre jusqu'au Borystène,
De l'Atlantique au Pont-Euxin,
L'ouragan souffle sur les trônes,
L'univers s'éveille... Il s'émeut...
Brisez-vous, sceptres et couronnes !
  Dieu le veut ! Dieu le veut !
Aux armes, etc.

Frères ! point de guerre insensée !
Frappez l'hydre des factions...
Et vous soldats de la pensée,
Illuminez les nations !...
La France est la tête du monde...
Quand son cerveau travaille et bout...
La lumière qui nous inonde,
  Doit rayonner partout.
Aux armes, etc.

Peuple généreux, magnanime,
Que le vaincu te soit sacré...
Vainqueur, ton triomphe est sublime !

Le pardon l'aura consacré...
Et vous, héros morts dans la rue,
Martyrs de la fraternité !...
Paris vous couronne... et salue
  Votre immortalité !

Martyrs de notre République !
Dormez d'un glorieux sommeil ;
Par vous, notre France héroïque
Reprendra sa place au soleil !

***

27 février 1848.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — Imprimerie SCHNEIDER, rue d'Erfurth, 1.

LES
RÉPUBLICAINES.

Paris. — Typographie SCHNEIDER, rue d'Erfurth, 1.

LES

RÉPUBLICAINES

CHANSONS POPULAIRES

DES RÉVOLUTIONS

DE 1789, 1792 ET 1830

TROISIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.

PARIS

PAGNERRE, ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 14 BIS

1848

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LES

RÉPUBLICAINES

CHANSONS POPULAIRES.

RÉVOLUTION DE 1789 A 1792.

LES ROIS.

1790.

Si l'homme dût avoir un maître,
Le seul qui fut digne de l'être,
Le seul qui mérita de seconder les dieux,
C'est un sage, roi de lui-même,
Et qui de tout l'éclat dont il brille à nos yeux
N'emprunte rien au diadème.

Mais ce mortel sublime et juste,
Ce monarque vraiment auguste,
Refusa d'un vain rang le dangereux honneur;
Et sa gloire serait flétrie,
S'il eût pu consentir au funeste bonheur
De commander à sa patrie.

Ainsi la force aux mains sanglantes,
L'orgueil aux brigues insolentes,

Conquérants de la terre en devinrent les rois ;
Ainsi leur race criminelle,
A son trône de fer sut enchaîner des lois
Qui n'auraient tonné que sur elle.

De là ces publiques furies,
Ces prodiges de barbaries,
Néron, Caligula, ces monstres couronnés,
Dont la rage en crimes féconde,
Pour frapper d'un seul coup les peuples consternés,
N'eût voulu qu'une tête au monde.

Possesseur aveugle et bizarre
Du champ public dont il s'empare,
Au lieu de cultiver, le despote détruit ;
C'est le Canadien sauvage ;
Il coupe l'arbre au pied pour en cueillir le fruit :
Sa jouissance est le ravage.

Mais si l'encensoir fanatique
Joint à la hache despotique
Jure de l'univers l'esclavage éternel ;
C'est alors que la race humaine,
Sous le poids écrasant du trône et de l'autel,
Rampe et meurt en baisant sa chaîne.

Tel on voit l'animal utile,
Qui, traçant un sillon fertile
Engraisse à ses dépens son maître et son bourreau,
Sous le joug il use sa vie ;

Et pour prix de sa peine il meurt sous le couteau,
Et de la main qu'il a nourrie.

O toi que la pourpre environne!
Ne vante point l'éclat du trône,
Si tu le dois au sang d'aïeux usurpateurs;
Mais si par un libre suffrage,
Les peuples l'ont donné, ces peuples bienfaiteurs
Devraient-ils craindre leur ouvrage?

Rois, déposez votre tonnerre :
Implorez l'amour de la terre,
Renversez, détruisez ces exécrables tours,
Ces repaires du despotisme.
Et sur leurs noirs débris élevez pour toujours
Un autel au patriotisme.

. . . .
. . . .

Voulez-vous mériter l'empire?
De l'humanité qui soupire,
Calmez, séchez nos pleurs : craignez de perdre un jour!
Condamnés à l'orgueil du trône,
A force de vertus, et de soins et d'amour,
Rois, expiez votre couronne.

Malheur au roi inaccessible
Dont la cime aride et terrible,
De sa hauteur stérile épouvante les yeux!

Gloire à ces montagnes fécondes
Qui semblent n'élever leurs têtes dans les cieux,
Que pour mieux prodiguer leurs ondes!

Loin des oreilles souveraines,
O vous, dangereuses sirènes,
Vous qui les chatouillez de sons adulateurs!
Et toi, vérité noble et sainte,
Perce à travers la foule et l'encens des flatteurs;
Parle sans détours et sans crainte.

Qu'à ta voix frissonne et pâlisse
Ce lâche et perfide Narcisse,
Des passions du maître esclave sans pudeur,
Qui de sa couronne éclipsée
Emprunte effrontément une vile splendeur,
Prix infâme du caducée.

Brise les cachets tyranniques
De ces oppresseurs politiques,
Du pâle citoyen nocturnes ennemis!
Si leur vengeance est légitime,
Qu'à la sainte clarté du flambeau de Thémis
Elle ose frapper sa victime.

. . . .

Eteins les guerres homicides;
Que le souffle des Euménides
Ne fasse plus rugir les bronzes enflammés!

Ferme ces bouches effrayantes
Qui lançaient le courroux des citoyens armés
Et leurs réponses foudroyantes !

Il est de ces vainqueurs sauvages
Dont le char traîne les ravages,
Rois dévorant leur peuple au milieu des combats :
Mais il en est dont la faiblesse
Laisse à pas indolents descendre leurs Etats
Dans le tombeau de la mollesse.

Au sein des nymphes d'Amathonte,
Voyez-les endormis sans honte,
Sacrifier leur gloire aux lâches voluptés,
Et d'Amour esclaves suprêmes,
Sur le front insolent des plus viles beautés
Humilier leurs diadèmes.

Le trône n'a pu les absoudre :
Ils avaient usurpé la foudre,
Et de l'encens des dieux enivré leur orgueil ;
Mais frappés d'une mort impure,
Ils vont au lieu funèbre où le ver du cercueil
Attend sa royale pâture.

. . . .
. . . .

Tyrans ! les nations sommeillent...
Ah ! si jamais ils se réveillent

Ces peuples souverains détrônés par les rois!
Si les abus de la puissance
Rendaient à l'homme enfin le premier de ses droits,
La douce et fière indépendance!

LEBRUN.

HYMNE

POUR LA FÊTE DE LA RÉVOLUTION.

14 juillet 1790.

Il est venu le jour où, depuis une année,
Les destins de la France ont fini ses revers :
Accourez, citoyens ; cette auguste journée
  A rompu nos antiques fers.

Français, offrons à Dieu l'hymne patriotique ;
Mêlons à nos serments des chants pleins de fierté :
Courons sur le lieu même, autrefois despotique,
  Où naquit notre liberté.

Gravons sur les débris de ces tours formidables
Le récit du combat, les exploits des vainqueurs,
Les lois de notre empire et les noms respectables
  De nos premiers législateurs.

. . . .

. . . .

Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,

De Luther, de Calvin, des enfants d'Israël,
Toi que le Guèbre adore au pied de ses montagnes
En invoquant l'astre du ciel!

Ici sont rassemblés sous ton regard immense
De l'empire français les fils et les soutiens,
Célébrant devant toi leur bonheur qui commence;
Egaux à leurs yeux comme aux tiens.

D'un mortel isolé, connaissant la faiblesse,
D'un mortel citoyen sentant la dignité,
Forts de leur union, sans maître, sans noblesse,
Agrandis par l'égalité.

. . . .
. . . .

Rappelons-nous ces temps où des tyrans sinistres
Du peuple assujetti foulaient aux pieds les droits:
Ces temps si près de nous, où d'infâmes ministres
Trompaient les peuples et les rois.

Des brigands féodaux les rejetons gothiques
Alors à nos vertus opposaient leurs aïeux;
Et le glaive à la main, des prêtres fanatiques
Versaient le sang au nom des cieux.

Princes, nobles, prélats, nageaient dans l'opulence;
Le peuple gémissait de leurs prospérités;
Du sang de l'opprimé, des pleurs de l'indigence
Leurs palais étaient cimentés.

En de pieux cachots, l'oisiveté stupide,
Afin de plaire à Dieu reléguait les mortels :
Des martyrs, périssant par un long suicide,
 Blasphémaient au pied des autels.

L'injustice des rois, toujours si bien servie,
Peuplait d'infortunés un repaire odieux ;
Au fond de ce tombeau, condamnés à la vie,
 Ils expiraient sans voir les cieux.

Ils n'existeront plus ces abus innombrables !
La sainte Liberté les a tous effacés ;
Ils n'existeront plus ces monuments coupables !
 Son bras les a tous renversés.

Dix ans sont écoulés, nos vaisseaux, rois de l'onde,
Pour fonder sa puissance ont traversé les mers ;
Elle vient maintenant des bords du nouveau monde
 Régner sur l'antique univers.

De nos champs renommés elle aborde la rive ;
Ses pas sont entourés de citoyens guerriers ;
Elle tient dans ses mains et le glaive et l'olive ;
 Son front est couvert de lauriers.

Au milieu des périls, Lafayette est son guide :
Depuis qu'en Amérique il devint son appui,
Elle a suivi partout sa prudence intrépide ;
 Elle est toujours auprès de lui.

La mère des vertus, des talents, du génie,

La Liberté réside au sein de nos remparts ;
Nous verrons la sagesse à l'éloquence unie,
Les mœurs, le courage et les arts.

Nous verrons désormais, ainsi que dans Athènes,
Chez un peuple sensible et de la gloire épris,
Socrate et Périclès, Sophocle et Démosthènes,
Orner le superbe Paris.

Soleil qui, parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour, et règles les saisons ;
Qui, versant des torrents de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons ;

Feu pur, œil éternel, âme et ressort du monde,
Puisse-tu des Français admirer la splendeur !
Puisse-tu ne rien voir dans ta course féconde,
Qui soit égal à leur grandeur !

Malheur au despotisme ! et que l'Europe entière,
Du sang des oppresseurs engraissant ses sillons,
Soit pour notre déesse un vaste sanctuaire
Qui dure autant que les rayons !

Que des siècles trompés le long crime s'expie !
Le ciel, pour être libre, a fait l'humanité ;
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie
Rebelle à la Divinité.

CHÉNIER.

LA GAMELLE.

AIR : *Dansons la carmagnole.*

Savez-vous pourquoi, mes amis,
Nous sommes tous si réjouis?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon :
Mangeons à la gamelle,
Vive le son (*bis*),
Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Point de froideur, point de hauteur,
L'aménité fait le bonheur ;
Non, sans fraternité,
Il n'est point de gaîté.
Mangeons à la gamelle,
Vive le son, etc.

Nous faisons fi des bons repas,
On y veut rire, on ne peut pas.
Le mets le plus friand,
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle.
Vive le son, etc.

Vous qui bâillez dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci,
Il faut venir ici,
Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

On s'affaiblit dans le repos,
Quand on travaille on est dispos.
Que nous sert un grand cœur,
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle?
Vive le son, etc.

Une fille à tempérament
Qui veut se choisir un amant,
Aux faquins du bon ton,
Préfère un bon luron
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive le son, etc.

Les Carthaginois si lurons
A Capoue ont fait les capons.
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus

Manger à la gamelle.
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés
Mourant de faim, proscrits, bernés,
Vont envier l'état
Du plus pauvre soldat
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ah! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un :
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons Français :
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis,
Vive la république!
Vive le son (*bis*),
Vive la république!
Vive le son du canon.

LE BONNET DE LA RÉPUBLIQUE.

AIR du *Vaudeville des Visitandines.*

Citoyens, malgré les intrigues
Des fanatiques et des rois,
Pour prix de nos longues fatigues,
Nous jouirons de tous nos droits;
Que notre seule politique
Soit d'être toujours bien unis;
Et nous recueillerons les fruits
Que nous promet la république.

Donnons un autre nom, mes frères,
A nos balles, à nos boulets;
Envoyés par nos volontaires
Aux auteurs de tant de forfaits,
Ce fut pour eux un émétique,
Ils ont rendu Longwy, Verdun;
Et ce remède peu commun
C'est l'anis de la république.

Combattons, et que nos conquêtes
Détruisent les tyrans du Nord:
A leurs peuples donnons des fêtes;

C'est de nous que dépend leur sort.
Volons secourir la Belgique,
Allons seconder ses efforts;
Nous serons toujours les plus forts
En propageant la république.

De notre saint-père de Rome,
Nous ne craignons pas les fureurs;
Il voit que près des droits de l'homme,
Ses bulles ne sont que vapeurs.
Portons dans cette ville antique
Le catéchisme de nos lois,
Pour la voir encor une fois
Devenir une république.

Si nous voulons que la victoire
Fasse le bonheur des humains,
De l'Espagne, que notre gloire
Fasse trembler les paladins.
Que ce peuple mette en pratique
Notre sainte insurrection :
Que la grande inquisition
Rende hommage à la république.

Nous irons voir dans la Turquie
Le disciple de Mahomet :
Il faut qu'il soit de la partie,
Nous lui dirons notre secret.
S'il prête son serment civique,
Et s'il abjure l'Alcoran,
Je lui donne, au lieu d'un turban,
Le bonnet de la république.

Que la raison soit notre égide
Pour conserver la liberté;
Et la nature, notre guide
Pour établir l'égalité.
C'est un système sans réplique.
Tout patriote l'avoûra ;
L'univers alors deviendra
Par la suite une république.

Amis, redoublons de courage !
Le ciel protége nos travaux :
Nous avons partout l'avantage,
En dépit de tous les rivaux.
Pour la prospérité publique,
Formons les vœux les plus ardents,
Et nous serons indépendants
Sous les lois de la république.

LA BATAILLE DE FLEURUS,

HYMNE A LA VICTOIRE.

CHANT.

C'est en vain que le Nord enfante
Et vomit d'affreux bataillons ;
Leur corps est promis aux sillons
De notre France triomphante.
Fleurus, tes champs couverts de morts
Attestent les heureux efforts
De la valeur républicaine :
Tes champs, fameux par nos exploits,
Ont trahi l'espoir et la haine
De cent mille esclaves des rois.

CHŒUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible
A qui prétend vaincre ou périr.
Ce cri : *Vivre libre ou mourir !*
Est le serment d'être invincible.

CHANT.

Pareils aux flots de ces ravines
Dont le bruit sème la terreur,

Ils s'avançaient, et leur fureur
Méditait de vastes ruines.
Leurs vœux se disputaient nos biens;
Du meurtre de nos citoyens
Ils ensanglantaient leurs pensées.
Ils ont paru! mais ils ont fui
Comme ces feuilles dispersées
Qu'Eole chasse devant lui.

CHŒUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible, etc.

CHANT.

Le Dieu que célèbrent nos fêtes,
L'Eternel combattait pour nous;
L'Eternel dirigeait nos coups
Et frappait leurs coupables têtes.
O Fleurus! ô vaste cercueil,
Où des rois expire l'orgueil,
Où périt l'insulaire avare;
C'est là qu'au fer de nos soldats
L'Anglais fourbe, lâche et barbare,
A payé ses assassinats.

CHŒUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible, etc.

CHANT.

Soleil, témoin de la victoire,
Applaudis nos brillants succès!

Sois fier d'éclairer des Français;
Répands tes feux et notre gloire!
Que, sur leurs trônes chancelants,
Tous les rois pâles et tremblants
Craignent la même destinée!
Enfin les peuples ont leur tour;
Et leur justice mutinée
Les venge d'un aveugle amour.

CHŒUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible, etc.

CHANT.

Il n'est plus de lâches obstacles.
Vainqueurs sur la terre et les flots,
Tous les Français sont des héros.
Liberté! voilà tes miracles!
L'ombre de nos seuls étendards
Fait tomber les tours, les remparts.
Le Brabant nous ouvre ses portes;
Et le souffle de nos guerriers
Précipite au loin ces cohortes
Qui menacèrent nos foyers.

CHŒUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible, etc.

CHANT.

O Renommée! à ces nouvelles,
A ces prodiges que tu vois,
Prête l'éclat de tes cent voix,

Ranime tes rapides ailes !
Va, par un fidèle rapport,
Glacer les despotes du Nord !
Conte au Danube, au Borystène,
Que, vengeur de sa liberté,
Le Français, de Sparte et d'Athènes,
Surpasse l'antique fierté !

CHŒUR.

Non, non, il n'est rien d'impossible
A qui prétend vaincre ou périr.
Ce cri : *Vivre libre ou mourir!*
Est le serment d'être invincible.

LEBRUN.

LA REPRISE DE TOULON.

Toulon redevenu français
N'étend plus ses regards sur une onde captive ;
Son roc purifié par nos justes succès
Menace Albion fugitive.
Les feux qu'ont allumés des ennemis pervers,
Dirigés contre eux-mêmes, ont foudroyé leurs têtes ;
Et les vaisseaux, tyrans des mers,
Sont poursuivis par les tempêtes.

Il sera partout abattu
Le rival insolent d'un peuple magnanime ;
Le Français au combat marche avec la vertu,
Et l'Anglais marche avec le crime.
Le pouvoir éternel qui siége au haut des cieux,
Du peuple souverain protége le génie ;
Et les éléments furieux
S'arment contre la tyrannie.

Les esclaves cherchent les rois ;
Toulon vomit au loin ses habitants coupables ;
D'autres mortels plus purs invoqueront nos lois
Sur ces rivages mémorables.
Abandonnant des cours l'asile corrupteur,
D'autres traverseront la liquide campagne,

Où viendront chercher le bonheur
Au port sacré de la montagne.

Anglais! vos serviles vaisseaux,
Teints du sang qui coula sous les remparts de Gênes,
D'une cité française osant souiller les eaux,
Venaient nous apporter des chaînes.
Les nôtres, à Plimouth portant l'égalité,
Consoleront la Manche à des brigands soumise,
Et le jour de la liberté
Luira sur la sombre Tamise.

En vain vous prétendez encor
Appesantir sur l'onde un trident tyrannique:
Rois, ministres, guerriers, vainqueurs avec de l'or,
Triomphants par la foi punique!
L'univers se soulève; il remet en nos mains
Le soin de recouvrer le public héritage,
Et les bras des nouveaux Romains
Renverseront l'autre Carthage.

Lève-toi, reprends tes lauriers;
Ceins d'olive et de fleurs ta tête enorgueillie,
Fille de l'Océan! dont les flots nourriciers
Baignent la France et l'Italie.
Sur ton sein généreux porte-nous les trésors
De l'onde Adriatique et des mers de Byzance;
Appelle et conduis dans nos ports
Les doux tributs de l'abondance!

Peuple libre et triomphateur,
Français! notre destin fera le tour du monde:

C'est un soleil nouveau dont l'éclat bienfaiteur
Réjouit, anime et féconde.
Tout ressent, tout bénit ses regards pénétrants :
Tout suit en l'invoquant cet astre tutélaire.
Son feu qui brûle les tyrans
Nourrit les peuples qu'il éclaire.

CHÉNIER.

LES MONTAGNARDS (1).

Heureux habitants des montagnes !
Chez vous siége la liberté ;
En tout temps elle eut pour compagnes
L'innocence et la vérité.
Ici le soleil sans nuages
Chaque jour frappe vos regards ;
A vos pieds voyez les orages,
Et soyez toujours *Montagnards!*

Ce fut sur la montagne antique
Que naquit l'homme libre et fier ;
C'est sur la montagne helvétique
Que Tell pulvérisa Gessler.
Que dans la plaine, les esclaves
Rampent aux genoux des Césars ;
Pour nous, sans maîtres, sans entraves,
Nous serons toujours *Montagnards.*

Londres, Berlin, Vienne et l'Espagne,
Prétendaient nous remettre aux fers :
Mais, du sommet de la montagne,
Un dieu planait sur l'univers,
Par sa fermeté, sa puissance ;

(1) Allusion au côté gauche de la convention nationale, surnommé la *Montagne.*

Malgré leurs bataillons épars,
La montagne a sauvé la France:
Gloire immortelle aux *Montagnards*.

De la montagne inébranlable,
Le plus terrible des volcans
A frappé la foule coupable
Des satellites des tyrans.
La foudre a terrassé le crime;
Il ne souille plus nos regards,
Et depuis ce moment sublime
Tous les Français sont *Montagnards*.

LES PAYSANS.

Y en a qu'la crainte accompagne,
Qui n'sont pas ferm' sur leurs jarrets,
Y voulont gravir la montagne,
Et r'tombont toujours dans l'marais.
C'n'est pas là leux route ordinaire,
Ils sont sujets à trop d'écarts...
Ils ont beau dire, ils ont beau faire,
Y n'seront jamais *Montagnards*.

LES ENFANTS.

Sur la montagne dès l'enfance,
Nous en conservons la fierté;
Nous brûlons, avec tout' la France,
De l'amour de la liberté!
Puiss' notre première campagne
Etre agréable à vos regards!...
Vous êtes tous de la montagne,
Accueillez les p'tits *Montagnards*.

AUX REBELLES DE LA VENDÉE.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Liberté qui nous enflammes,
Divinité des Français !....
Ton saint temple est dans nos âmes,
Et ne croûlera jamais ;
Effrayés par le courage
Que tu sus nous inspirer,
Les tyrans, bouffis de rage,
Y viendront tous expirer.

Toi, brigand de la Vendée,
Qu'un prêtre mène aux combats,
Ta dernière heure est sonnée ;
La France a levé son bras.
Le feu vengeur étincelle
Sur la trace de tes pas ;
Ton sang à grands flots ruisselle,
L'airain venait ton trépas.

AUX CITOYENS SÉDUITS.

Vous, innocentes victimes
Qu'égarent des imposteurs,

Qui, sans partager leurs crimes,
Prenez part à leurs fureurs ;
De vos maux quelle est la source ?
Vos cloches, vos répons ;
Changez-les donc en gargousse,
Pour en charger nos canons.

AUX SOCIÉTÉS POPULAIRES.

Vigilantes sentinelles,
Mères de la liberté,
Vous deviendrez éternelles
En gardant votre unité.
De la Newa jusqu'au Tibre,
Renversez les préjugés ;
C'est lorsque le peuple est libre
Que tous les rois sont jugés.

COURET.

LE CHANT DES VICTOIRES.

CHANT.

Fuyant ses villes consternées,
L'Ibère, orgueilleux et jaloux,
A vu s'abaisser devant nous
Les deux sommets des Pyrénées.
Ses tyrans, ses inquisiteurs,
Dans Madrid vont payer leurs crimes :
D'injustes sacrificateurs
Deviendront de justes victimes.

CHŒUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits;
Vive la république, et périssent les rois !

CHANT.

De Brutus éveillons la cendre ;
O Gracques ! sortez du cercueil :
La liberté dans Rome en deuil,
Du haut des Alpes va descendre.
Disparaissez, prêtres impurs ;
Fuyez, impuissantes cohortes :
Camille n'est plus dans vos murs
Et les Gaulois sont à vos portes.

CHŒUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits;
Vive la république, et périssent les rois !

CHANT.

Avare et perfide Angleterre,
La mer gémit sous tes vaisseaux :
Tes voiles pèsent sur les eaux ;
Tes forfaits pèsent sur la terre.
Tandis que nos vaillants efforts
Brisent ton trident despotique,
Vois l'abondance vers nos ports
Accourir des champs d'Amérique.

CHŒUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits ;
Vive la république, et périssent les rois !

CHANT.

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du *Vengeur* (1) !
Toi qui vis le Français vainqueur
Des Anglais, des feux et des ondes.
D'où partent ces cris déchirants ?

(1) Le vaisseau *le Vengeur*, attaqué par trois vaisseaux anglais, en force deux à la retraite, mais il perd sa mâture, et, percé de toutes parts, il fait eau à fond de cale. Les braves qui le montent ne cherchent point à sauver leur vie, et, par une résolution dont l'antiquité n'offre point d'exemple, ils lâchent leur bordée et s'abîment dans les flots, au son d'une musique guerrière, et aux cris mille fois répétés de : Vive la république ! vive la liberté de la France ! (Combat du 13 prairial an II.)

Quelles sont ces voix magnanimes ?
Les voix des braves expirants,
Qui chantent du fond des abîmes.

CHŒUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits;
Vive la république, et périssent les rois !

CHANT.

Fleurus, champ digne de mémoire,
Monument d'un triple succès,
Fleurus, champs amis des Français,
Semés trois fois par la victoire,
Fleurus, que ton nom soit chanté
Du Tage au Rhin, du Var au Tibre;
Sur ton rivage ensanglanté
Il est écrit : *L'Europe est libre* !

CHŒUR.

Gloire au peuple français ! il sait venger ses droits;
Vive la république, et périssent les rois !

CHANT.

Ostende, reçois nos cohortes ;
Namur, courbe-toi devant nous ;
Oudenarde et Gand, rendez-vous ;
Charleroy, Mons, ouvrez vos portes.
Bruxelles, devant tes regards
La liberté va luire encore :
Plaintive Liége, en tes remparts
Revois le drapeau tricolore !

CHŒUR.

Gloire au peuple français! il sait venger ses droits;
Vive la république, et périssent les rois!

CHANT.

Rois conjurés, lâches esclaves,
Vils ennemis du genre humain,
Vous avez fui le glaive en main,
Vous avez fui devant nos braves :
Et de votre sang détesté,
Abreuvant ses vastes racines,
Le chêne de la liberté
S'élève aux cieux sur vos ruines.

CHŒUR.

Gloire au peuple français! il sait venger ses droits;
Vive la république, et périssent les rois!

CHANT.

Dans nos cités, dans nos campagnes,
Du peuple on entend les concerts :
L'écho des fleuves et des mers
Répond à l'écho des montagnes;
Tout répète ces noms touchants :
Victoire, liberté, patrie!
L'Europe se mêle à nos chants,
Le genre humain se lève et crie :

CHŒUR.

Gloire au peuple français! il sait venger ses droits;
Vive la république, et périssent les rois!

CHÉNIER.

AUX JEUNES GUERRIERS

QUI SE DÉVOUENT A LA DÉFENSE DE LA PATRIE.

AIR : *Si vous aimez la danse.*

Vous que la France appelle
A terrasser des rois
La horde criminelle
S'armant contre nos lois :
Venez, troupe guerrière,
Chanter l'égalité :
Venez avec vos frères (*bis*),
Fêter la liberté (*bis*)!

CADET GASSICOURT.

LE TOMBEAU DE MANUEL.

AIR : *Te souviens-tu.*

Tout est fini, la foule se disperse ;
A son cercueil un peuple a dit adieu ;
Et l'amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confidence qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe ;
Hélas ! Français, vous l'allez oublier.
A vos enfants, pour indiquer sa tombe, *bis.*
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes ;
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est pour nous tous un tribut à payer.
Près de sa tombe un ami s'agenouille,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres,
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,
Sur les débris de la patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux.

Moi je chantais : lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie ;
Et même aux champs rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage :
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare,
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare,
C'était un glaive au main de la Vertu.
De la tribune on l'arrache ; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là ; défendons bien sa tombe.
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oublies, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer.
Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes,
Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté.
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes,
Et sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants doux à votre mémoire :
Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel, pour consacrer la gloire,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

BÉRANGER.

CONSOLEZ-VOUS !

AIR : *Eugène est mort.*

Consolez-vous, le soleil de la France
Luira bientôt dans vos noires prisons ;
Héros vaincus, regardez en silence
L'hydre en courroux distiller ses poisons.
Ils ne sont plus ces jours que l'on déplore,
Mais, citoyens, l'avenir est à nous :
Si l'aigle est mort, sa foudre reste encore (*bis*),
Consolez-vous (*bis*).

Consolez-vous : en vain sa barbarie
Veut contre nous armer des bataillons ;
Entendez-vous cette voix qui nous crie :
« Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! »
Quoi ! nous, l'aimer ! quand il nous déshonore !
Ah ! que plutôt il redoute nos coups !
Si l'aigle est mort, sa foudre reste encore,
Consolez-vous.

Consolez-vous, le peuple est invincible ;
Il a compris notre chant immortel :
La République étend son bras terrible,
Et la victoire est au pied de l'autel.

Il a paru, le puissant météore
Qui doit armer tout un peuple en courroux,
Si l'aigle est mort, sa foudre reste encore,
Consolez-vous.

Consolez-vous, la foudre est suspendue,
Le peuple enfin va ressaisir ses droits :
Déjà l'éclair a sillonné la nue,
Et sa lueur épouvante les rois !
Armons-nous donc, et qu'enfin l'on arbore
Le drapeau saint qui doit nous unir tous :
Si l'aigle est mort, sa foudre reste encore,
Consolez-vous.

Consolez-vous ! leur pouvoir déplorable
Va voir tomber ses ignobles haillons,
Et de juillet le soleil secourable
Nous cache encor de lumineux rayons.
L'heure a sonné !... Peuple, voici l'aurore,
Lâches tyrans, tombez à nos genoux !
Si l'aigle est mort, sa foudre reste encore (*bis*),
Consolez-vous (*bis*).

UN SOUS-OFFICIER.

CHANT COMMÉMORATIF.

Voici venir l'anniversaire
Des martyrs de la liberté.
Un crêpe sombre et funéraire
Flotte sur la grande cité.
Ah ! pleurons, pleurons sur la France,
Veuve de cœurs ardents et forts ;
Pleurons sur notre indépendance :
Heureux les morts !

Au cri plaintif de la patrie,
Ils ont couru sur les canons ;
Et d'une couronne flétrie
Dispersé les sanglants fleurons.
Mourants, au sein de la victoire,
Si la foudre broya leurs corps,
Ils eurent un rêve de gloire :
Heureux les morts !

Mais ils reposent près du Louvre,
Ceux qui surent chasser les rois,
L'humble gazon qui les recouvre
Bien haut nous parle de nos droits.
Là, brille un lambeau tricolore
Témoin de leurs nobles efforts.

Il attend la nouvelle aurore :
Heureux les morts !

Il est encor d'autres victimes
Dont le fer déchire le cœur ;
D'autres qui, du fond des abîmes,
Élèvent un cri de douleur.
Aux lieux où la justice expire,
La haine amasse ses trésors.
La vengeance naît du martyre :
Heureux les morts !

OLIVIER LEGALL.

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE.

Air : *A soixante ans, il ne faut pas remettre.*

Républicains, quel cortége s'avance ?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous.
— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?
— Il a des rois allumé le courroux.
— Est-il puissant ? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait ? — Il a brisé des fers.
Gloire immortelle à l'homme des deux mondes !
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Européen, partout sur ce rivage
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge :
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Mais, que de sang nous coûta ce bien-être ?
Nous succombions : Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,

Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Ce vieil ami, que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Bénit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais, aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et ses hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Autour de lui, vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats, se rappelant ses traits ;
Vois tout un peuple et ses tribus sauvages
A son nom seul sortant de leurs forêts.
L'arbre sacré, sur ce concours immense,
Forme un abri de rameaux toujours verts :
Les vents au loin porteront sa semence.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

L'Européen, que frappent ces paroles,
Servit des rois, suivit des conquérants :
Un peuple esclave encensait ces idoles ;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas ! dit-il, et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers :
Que la vertu rapproche les deux mondes !
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

BÉRANGER.

GARDE A VOUS !

AIR : *Garde à vous* (*de la Fiancée*).

Garde à vous ! (*bis.*)
Pas d'imprudent délire,
Car le pouvoir conspire
Indigné contre nous ;
Garde à vous ! (*ter.*)
Attendez en silence
Le jour de délivrance,
En y travaillant tous...
Citoyens, garde à vous !
Garde à vous !
Ce jour luira pour tous,
Garde à vous !

Garde à vous ! (*bis.*)
Consultez votre force ;
D'une trompeuse amorce
Craignez les traîtres coups :
Garde à vous ! (*ter.*)
Dévorez un outrage,
C'est encor du courage ;
Pour agir comptons-nous,
Citoyens, garde à vous !

Garde à vous !
Pour agir comptons-nous ;
Garde à vous !

Garde à vous ! (*bis.*)
Soldats, nous sommes frères ;
Si de lâches sicaires
Disent : « Tuez les tous... »
Garde à vous ! (*ter.*)
Qui veut briser sa chaîne
Mérite-t-il la haine ?
Soldats, ah ! jugez-nous !
L'arme au bras, garde à vous !
Garde à vous !
Soldats, ah ! jugez-nous,
Garde à vous !

QUATRE ANS DE RÈGNE.

Air : *Vous qui redoutez l'esclavage.*

Dans l'air encor grondait la foudre
Sous laquelle tombent les rois ;
Près d'un trône réduit en poudre
S'élevait un nouveau pavois.
Un homme y monte : on le couronne,
Car il promet des jours plus doux :
Toujours le peuple s'abandonne
Aux rois, qui se ressemblent tous !

« Il suivra la pente commune, »
Me dit tristement un vieillard.
— « Non, car il connaît l'infortune :
« Dans nos malheurs il eut sa part.
« Il fut proscrit !... et près du trône
« Jamais n'ont fléchi ses genoux !... »
Toujours le peuple s'abandonne
Aux rois, qui se ressemblent tous !

Le vieillard sourit en silence
Et s'éloigna. Partout alors,
Belle et radieuse, la France
Cédait à de joyeux transports.

Partout un nom de roi résonne ;
On eût dit la fête des fous !
Toujours le peuple s'abandonne
Aux rois, qui se ressemblent tous !

Après quatre ans, grave et sévère,
Le vieillard m'apparut un jour :
— « Eh bien ! qu'a-t-il fait de sa mère ?
« Qu'avez-vous fait de votre amour ?
« Toute nation qui se donne
« Trouve un maître au lieu d'un époux.
« Toujours le peuple s'abandonne
« Aux rois, qui se ressemblent tous !

« Le vieux drapeau se décolore,
« La liberté fuit l'œil en pleurs ;
« Et le trône ne veut encore
« D'autres appuis que ses flatteurs.
« La main de plomb qui nous rançonne
« Agite encor glaive et verrous.
« Toujours le peuple s'abandonne
« Aux rois, qui se ressemblent tous !

« Il suit vite les destinées
« De tout ce qui fuit et s'en va.
« Il n'a plus rien des trois journées ;
« Rien du peuple qui l'éleva.
« C'est le coursier qu'on éperonne :
« L'écuyer meurt, et lui dessous.
« Toujours le peuple s'abandonne
« Aux rois, qui se ressemblent tous ! »

DE QUOI VOUS PLAIGNEZ-VOUS?

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Chers compagnons des barricades,
Vous qui m'avez un beau jour nommé roi,
Serait-il vrai, mes camarades,
Que maintenant vous parlez contre moi?
Pour mériter ainsi de vous déplaire,
Qu'ai-je donc fait, et d'où vient ce courroux?
Ne suis-je plus à vos yeux populaire,
Et de quoi diable enfin vous plaignez-vous?

Je crois pourtant, excusez ma franchise,
Avoir tout fait pour le bien de l'Etat;
Mon bras nerveux, malgré nos jours de crise,
A gouverné la France avec éclat.
Grâce à Gisquet, mon préfet de police,
Tous les partis sont rentrés dans leurs trous;
Les voleurs seuls vont bravant la justice :
Et de quoi diable enfin vous plaignez-vous?

Parmi les rois cités dans notre histoire,
Il n'en est point qui fut à ma hauteur;
J'ai cumulé tous les genres de gloire;
Valmy, Jemmapes attestent ma valeur.
Nul plus que moi n'est sage en politique;
De votre bien l'on n'est pas plus jaloux;
Je suis gros, gras, d'une humeur pacifique!
Et de quoi diable enfin vous plaignez-vous?

Je suis fort simple en mœurs, en caractère ;
Aussi chez moi fait-on maigre repas.
J'ai des enfants comme il ne s'en voit guère
Et des écus comme il ne s'en voit pas.
Quoique économe, il est incontestable
Que je suis grand et généreux pour tous;
J'offre la main de l'air le plus aimable :
Et de quoi diable enfin vous plaignez-vous?

Depuis trois ans, pour la chose publique,
J'ai chaque jour montré mon dévoûment :
Vous le savez, au trône de Belgique,
J'ai su placer ma fille adroitement ;
De Nicolas, contre un peuple rebelle,
J'ai de mon mieux protégé le courroux.
Le cinq pour cent est au haut de l'échelle :
Et de quoi diable enfin vous plaignez-vous?

Cessez enfin, excellents prolétaires,
De murmurer contre mes douces lois :
Si vous portez le fardeau des misères,
Un jour aussi Jésus porta sa croix,
Pour le moment vous avez de l'ouvrage
Et vous pouvez manger la soupe au choux.
Jamais, je crois, vous n'eûtes davantage :
Et de quoi diable enfin vous plaignez-vous?

A L'ARMÉE.

AIR : *Soldat, t'en souviens-tu?*

Vous souvient-il de notre vieille armée?
Disait tout haut un soldat d'autrefois,
A la phalange imprudemment armée
Pour imposer des abus et des rois.
Vous souvient-il de notre ancienne gloire?
Vous souvient-il de nos nombreux succès?
Imitez-nous : courez à la victoire ;
Mais sur le peuple, ah ! ne tirez jamais.

Vous souvient-il des hordes étrangères
Se repliant sous les murs de Berlin ?
Vous souvient-il du jour où vos vieux frères
Virent crouler les voûtes du Kremlin?
Vous souvient-il de la fière Ibérie
Se prosternant devant le nom français?
Imitez-nous : mourez pour la patrie ;
Mais sur le peuple, ah ! ne tirez jamais.

Vous souvient-il, quand l'ingrate fortune
Par des revers absorbait nos soldats,
Du noble cri que poussa l'infortune :
La garde meurt, elle ne se rend pas!

Dans nos foyers, les yeux baignés de larmes,
La rage au cœur, nous rentrâmes en paix.
Loin des combats suspendez donc vos armes ;
Mais sur le peuple, ah ! ne tirez jamais.

Vous souvient-il de cette belle aurore
Qui se leva pour éclairer trois jours?
Dans l'avenir trois beaux jours sont encore
Pour renverser les abus et les cours.
Vous souvient-il des lâches impostures
Dont on berça les crédules Français ?
Jeunes soldats, tirez sur les parjures;
Mais sur le peuple, ah ! ne tirez jamais.

A nos neveux, sous le chaume paisible,
Vous montrerez votre sabre rouillé,
En leur disant que, toujours invincible,
Du sang français il ne fut pas souillé ;
Vous leur direz, en quittant leur demeure :
« A vos drapeaux, fidèles désormais,
« Courez, enfants ! du combat sonne l'heure ;
« Mais sur le peuple, ah ! ne tirez jamais. »

LE BONNET DE LA RÉPUBLIQUE.

AIR : *Quand secouerai-je la poussière*
Qui ternit ses nobles couleurs?

Français, les rois sont en famille ;
Leurs canons sont braqués sur nous ;
Ils menacent de leur courroux
Le vieux drapeau de la Bastille.
Relevons-nous avec fierté
Pour briser une ligue altière !
Couronnons la sainte bannière
Du bonnet de la liberté !

Entendez résonner l'enclume :
Nos maîtres nous forgent des fers ;
Mais, pour engloutir les pervers,
Voyez l'Etna qui se rallume.
Ils ont cru le lion dompté,
Il va redresser sa crinière...
Couronnons la sainte bannière
Du bonnet de la liberté !

Une lâche diplomatie
A genoux marchande la paix ;
Elle traîne l'honneur français

Dans la fange de l'infamie.
Du système emphilipesté,
Pour clore l'ignoble carrière,
Couronnons la sainte bannière
Du bonnet de la liberté !

Au despotisme qui conspire
Montrons l'oriflamme éclatant !
Montrons-lui le drapeau-géant
Chargé des lauriers de l'empire.
En proclamant l'égalité,
Arborons-le sur la frontière :
Couronnons la sainte bannière
Du bonnet de la liberté !

Ce coq, qui souffre qu'on l'enchaîne,
N'est pas celui de nos aïeux ;
Ce n'est pas l'oiseau glorieux
Qui fit trembler l'aigle romaine !
Il rampe sous la royauté
Couvert de boue et de poussière !...
Couronnons la sainte bannière
Du bonnet de liberté !

Lorsqu'en sa course fugitive,
Le temps emportera les rois,
Nous irons, armés de nos droits,
Crier à l'Europe captive :
« Peuples ! paix et fraternité !
« Nous vous apportons la lumière !... »
Couronnons la sainte bannière
Du bonnet de la liberté !

AU PEUPLE.

Air des *Trois couleurs*.

Réveille-toi, peuple, et lève la tête ;
Regarde en face un indigne pouvoir,
Et que ton bras nerveux, armé, s'apprête
A rappeler les tyrans au devoir !
A toi la gloire, à ton nom la puissance !
Pourquoi toujours t'enchaîner à des rois ?
Peuple, c'est toi que l'on nomme la France ;
Aux oppresseurs (*bis*) fais connaître tes droits.

Ils ont flétri le drapeau tricolore ;
De l'étranger ils ont reçu les fers ;
D'autres malheurs sur toi pèsent encore :
Pour l'avenir il est d'autres revers.
Retrouve donc cette énergique flamme
Qui de leur trône a renversé les rois ;
Réveille-toi, peuple, et retrouve une âme :
Aux oppresseurs (*bis*) fais connaître tes droits.

Lorsque la loi t'arrache à ton village,
Que tu subis ses arrêts sans éclat,
Ton arme au bras, on lit sur ton visage

Que tu fus peuple avant d'être soldat.
Conserve donc ton noble caractère ;
Sers ton pays, et méprisant les rois,
Sorti du peuple, ah ! sois juste et sévère :
Aux oppresseurs (*bis*) fais connaître tes droits.

Tonne sans honte à l'aspect du cynisme ;
A ta fureur, permets un libre cours ;
Car, tu le sais, toujours le despotisme
Naquit du luxe et des vices des cours.
Que ces grands noms couverts de broderie
Soient tous flétris, comme le sont les rois !
Réveille-toi, peuple, au nom de la patrie :
Aux oppresseurs (*bis*) fais connaître tes droits.

ADIEU DES IMPROSTITUÉS.

Sic transit gloria mundi.

Air des *Dettes*.

Nous avons droit, tous les cinq ans,
De chasser nos représentants :
  C'est ce qui les désole (*bis*).
Maintenant, humbles candidats,
Ils vont nous parler chapeau bas ;
  C'est ce qui nous console (*bis*).

Les ambitieux, en ce temps,
Sont forcés d'être complaisants :
  C'est ce qui les désole.
Mais à peine sont-ils élus,
Qu'à nous tous ils ne pensent plus :
  C'est ce qui les console.

Le peuple, bien qu'il soit marchand,
N'aime pas l'homme qui se vend :
  C'est ce qui vous désole.
Or donc, comédiens sans rivaux,
Vous descendrez de vos tréteaux :
  C'est ce qui nous console.

Du Neuf août vorace *héros*,
Vous avez doublé nos impôts :
  C'est ce qui nous désole.
Votre dévoûment, tous les mois,
Se payait en livre tournois :
  C'est ce qui vous console.

Grâce à vous, il faut à l'encan
Mettre notre lit bien souvent :
  C'est ce qui nous désole.
Mais partout un juste mépris
De votre conduite est le prix :
  C'est ce qui nous console.

Des impôts, des fers, des verrous,
Voilà ce qu'on reçut de vous :
  C'est ce qui nous désole.
Mais prochainement, grâce à Dieu,
Tombera le juste-milieu :
  C'est ce qui nous console.

Vos habits brodés, plats ventrus,
Chez le fripier seront vendus :
  C'est ce qui vous désole.
Mais vous avez tous, pour surcroîts,
Des places, de l'or et des croix :
  C'est ce qui vous console.

LA

PROFESSION DE FOI DU PROLÉTAIRE

Air de *Marianne*,
ou *Fanchon, du haut de la banquette*.

Oui, sacrebleu ! dans ma caboche,
Je me dis qu'ça ne peut pas durer :
Quand on voit tant tourner la broche,
C'est qu'le fricot doit s'préparer.
Parlons franch'ment,
L' gouvernement
Doit bien prévoir un fâcheux dénoûment,
Car nos grivois,
Avec leurs lois,
Ont mis enfin l' pauvre peuple aux abois !
Je n' suis pas un fort politique ;
Mais dam', je suis du peuple aussi,
Je m' fais honneur de mon parti,
Et viv' l..........!!!

On nous disait avec finesse :
« Vous s'rez heureux dorénavant. »
Mais l' jour qu'ils ont fait cett' promesse,
On dit qu'il faisait beaucoup d' vent ;
Car aussitôt
V'là que l'impôt

Vient nous contraindre à payer leur écot.
Et puis l'budget,
Qu' personn' n' connaît ;
Puis c't aut' mouchard qu'on appelle préfet !
Bref, c'est un' sacré mécanique
Qu' nous détraquerons tôt ou tard ;
Moi j' dis que ce règne est bâtard,
Et viv' l..........!!!!

Franch'ment, je ne suis pas bien aise
De voir un tas d' pantins dorés
Mendier auprès d'un gros Blaise
Les droits qui nous sont assurés.
Et moi, morbleu !
Voyez un peu,
Pour me chauffer, j' n'ai pas même du feu ;
Et si demain
Je veux du pain,
Faut qu'aujourd'hui j' trime d'puis le matin.
Sur ça, voilà comment j' m'explique :
Un rich' n' doit pas êtr' plus qu'un gueux...
Tout pauvr' que j' suis, j' vaux autant qu'eux...
Et viv' l..........!!!!

L' plus beau d' tout ça, c'est qu' si votr' bouche
Ose se plaindre à ce sujet,
Crac ! aussitôt voilà qu'une mouche
Vient vous accrocher au collet :
« De par le roi,
« Vit', suivez-moi ;
« Je vous arrêt', ne d'mandez pas pourquoi. »

Ça m'est égal,
Car votr' local
Vaut encor mieux qu' ce gueusard d'hôpital !
On n' verra toujours sans réplique
Prendre l' chemin de la prison :
C'est là qu'on grave notr' blason ;
Et viv' L..........!!!!

Ça n' dur'ra pas longtemps, j'espère :
Sous peu, nous verrons finir ça.
Malheur à qui grug' la misère
Du brav' peuple que l'on vexa !
Contr' nos efforts,
Malgré leurs forts,
J'os' nous flatter qu'ils n' s'ront pas les plus forts,
Et qu' sans façon,
Un' bonn' leçon
Les mettra tous bientôt à la raison ;
Car, pour eux, j' trouve trop comique
Qu' nous tirions les marrons du feu.
Enfoncé le juste-milieu !
Et viv' L...........!!!!

LA FRANCE A GENOUX.

Air : *A soixante ans, il ne faut pas remettre.*

J'ai vu la France, éblouissant fantôme,
Épouvanter les peuples et les rois,
Et ses lauriers s'élevant comme un dôme
Servir de phare à l'univers sans lois.
Nouveaux Titans, vos mains lançaient la foudre,
Tout succombait, terrassé sous vos coups :
Français, par qui tout fut réduit en poudre,
Devant des nains vous courbez les genoux !

Votre drapeau, du haut des Pyramides,
A l'ancien monde en montrait un nouveau
Plus grand que lui, devant qui les Numides,
Peuple déchu, fuyaient comme un troupeau.
Quatre mille ans, qu'évoquait la victoire,
Ont fait pencher la balance pour nous.
Quand le passé célèbre votre gloire,
Devant des nains vous courbez les genoux !

Fière Albion, tu tremblais dans ton île
Au seul aspect de fragiles bateaux,
Et quand parfois, sur la mer indocile,
Ton pavillon rencontrait nos drapeaux,

Tu regagnais promptement ta tanière,
Et tu fuyais un trop juste courroux.
Ne crains plus rien, les maîtres de la terre
Devant des nains ont courbé les genoux.

Levez vos fronts chargés d'ignominie !
Prenez l'essor, brisez tous vos liens ;
Entendez-vous la voix de la patrie ?
De votre mère, ah ! soyez les soutiens !
Partez, volez, noble et belle phalange,
Que tous nos droits soient reconquis par vous ;
La liberté vous dépêche son ange,
Et c'est aux nains de courber les genoux.

Écoutez-le, pour vous il prophétise,
Lui, qui préside au banc de l'avenir ;
Sachez qu'il dit : Le joug enfin se brise,
Du peuple enfin tous les maux vont finir.
De son volcan ne craignons plus les laves,
L'honneur, la paix vont nous réunir tous.
Plus de tyrans, mais aussi plus d'esclaves,
Les nains alors courberont les genoux.

F. SUIREAU.

LES DROITS DE L'HOMME.

Air : *Un Polonais, vieux soldat de l'Ester.*

Peuple français, ennemi des tyrans,
Le glaive en main, montre-toi dans la lice ;
Vingt nations viendront grossir tes rangs :
La force enfin doit vaincre l'artifice.
Ton bras puissant affranchit à la fois
Vienne, Berlin, Moscou, Madrid et Rome ;
Sur le tombeau du dernier de leurs rois,
France, debout ; fais entendre ta voix,
Et proclame les droits de l'homme. (*bis*.)

Ces droits sacrés, tracés par l'Eternel,
La tyrannie osa les méconnaître.
L'homme, brisant le lien fraternel,
Opprima l'homme en se disant son maître !
Peuples-géants, courbés devant un nain !
Quoi ! vous tremblez aussitôt qu'on le nomme !
Ce temps n'est plus... Sur le marbre et l'airain
Gravons ces mots : « Le peuple souverain
« A reconquis les droits de l'homme. »

De ce bienfait, jadis le pauvre exclu,
Fuyait craintif l'aspect d'un commissaire ;

Ah ! qu'une part de notre superflu
A l'indigent donne le nécessaire !
Que sans pâlir il songe au lendemain ,
Qu'en s'éveillant il dise : Oh ! le bon somme !
Humanité ; si tu viens de ta main
De quelques fleurs parsemer son chemin ,
Il bénira les droits de l'homme.

Ainsi mes yeux, fixés sur l'avenir ,
Des jours meilleurs ont entrevu l'aurore ,
Règne de fer , bientôt tu vas finir ;
Règne des lois, bientôt tu vas éclore.
Grand Dieu ! j'entends le signal du combat ;
Accourons tous : la liberté nous somme !
Tout citoyen s'arme et devient soldat...
Le clairon sonne , amis , le tambour bat !
C'est le rappel des droits de l'homme ! !

LES IMPRÉCATIONS.

AIR : *Honneur aux enfants de la France.*

D'un crêpe noir, Muses, voilez ma lyre !
Par la douleur mes vers sont inspirés ;
Je vais chanter, mais c'est pour vous maudire,
Du fier Brennus enfants dégénérés. (*bis.*)
Peuple léger, ton astre en décadence
Tombe et s'éteint dans l'ombre du couchant ;
Entends-tu ce sinistre chant ?
Malheur, malheur aux enfants de la France ! (*bis.*)

Ce fut en vain qu'un rival de Pindare
Te rappela tes hauts faits les plus beaux,
Et sur ton sol, foulé par le barbare,
Fit tressaillir les mânes des héros.
Quand il chantait l'hymne de délivrance,
Loin de répondre à ses nobles accents,
Tu formais des vœux impuissants :
Malheur, malheur aux enfants de la France !

Soldats français, cachez vos cicatrices,
Ne parlez plus des vainqueurs d'autrefois,
Vous qui souffrez que l'on traîne aux supplices
Les compagnons de vos anciens exploits !
Vous qui, jadis, pour notre indépendance,
Avez dompté tant de périls divers ;

Aux peuples portez des fers !
Malheur, malheur aux enfants de la France !

De tes beaux-arts la gloire te déprave,
France, un vain luxe aveugle ta raison,
Et tu te plais, ingénieuse esclave,
A décorer les murs de ta prison.
Pour te punir de ta lâche indolence,
Ils périront tes monuments chéris !
Et l'on dira sur leurs débris :
Malheur, malheur aux enfants de la France !

L'or corrupteur a desséché les âmes,
L'or a flétri les vertus, les talents ;
L'or a tissu les plus horribles trames ;
L'or a souillé jusques aux cheveux blancs.
La Liberté, qui n'a plus d'espérance,
Nous retirant ses bienfaits dédaignés,
Dit, les yeux de larmes baignés,
Malheur, malheur aux enfants de la France !

Vous frémissez ! le courroux qui m'anime ;
De mes accents a passé dans vos cœurs !
Courons, mes amis, d'une ardeur unanime ;
Osons mourir, et nous serons vainqueurs !
Des bords du Rhin aux bords de la Durance,
Qu'un cri terrible aille frapper les cieux !
Mais, vous êtes silencieux.....
Malheur, malheur aux enfants de la France !

J. Vaissière.
Aujourd'hui journaliste ministériel.

LE PÈRE LAPOIRE.

L' pèr' Lapoir', ce grand citoyen,
Dit qu'il ne veut que notre bien :
Il l'aura, la chose est notoire,
Par la poudre ou l' réquisitoire.
  Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment,
L' pèr' Lapoire est un bon enfant.

L' pèr' Lapoire est de ces lapins
Qui thésaurisent les pepins;
Au peuple il offre une recette
Pour tirer parti d' la lancette;
  Car, pour saigner, vraiment,
L' pèr' Lapoire est un bon enfant.

Oui, nous avons un fier ami
Dans l' meunier d' Jemmapes ou d' Valmi :
C'est lui qu'a moulu c'tte bell' gloire
Dont parl' toujours le pèr' Lapoire.
  Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment,
L' pèr' Lapoire est un bon enfant.

L' pèr' Lapoir' se dit libéral;
C'est un' farce de carnaval.
A Saint-Méry, pour le fair' croire,
Soult au peuple donna pour boire.

Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment,
L' pèr' Lapoire est un bon enfant

Popold est fièr'ment embêté
De se voir toujours ballotté ;
De sa dot on perd la mémoire.
Chos' la garde dans son armoire.
Ah ! ah ! ah ! oui, vraiment,
L' pèr' Lapoire est un bon enfant.

J' crois qu' faudra qu' Lapoire et consorts
Finissent par entrer dehors :
Au peuple on peut en faire accroire ;
Mais ça s' termine par un déboire.
Pour vivre en Franc' vraiment,
L' pèr' Lapoire est trop bon enfant.

ADIEUX D'UN SOLDAT

EXILÉ A ALGER.

Prison de Périgueux, 11 mai 1851.

Au rocher du désert je suspendrai ma lyre...
Car, adieu mon pays, mes plus chères amours !
Horizon nuageux que le malheur déchire,
Mes yeux désenchantés à ton triste sourire,
France, vont te quitter... peut-être pour toujours !

Et vous, jeunes proscrits de nos grandes armées,
Martyrs des légions qui protégent le Nord,
Mes frères, qu'au mépris de nos lois alarmées,
Les craintes de la cour, en verdict transformées,
Ont frappés de l'exil, en attendant la mort...

Ah ! vous aviez pensé comme pensent les braves...
L'honneur, la liberté, la France étaient vos dieux ;
Du peuple vous vouliez qu'on brisât les entraves,
Que nous fussions soldats et non de vils esclaves !...
Vous l'aviez dit... et moi je vous fis mes adieux !...

Maintenant je vous suis aux rives étrangères...

Car aussi j'ai maudit un massacre inhumain ;
J'ai pleuré les vieillards, les enfants et les mères ;
Et je n'aurais voulu des balles militaires
Que pour les insurgés hurlant la dague en main.

Et d'un jeune soldat l'élan patriotique
A fait craindre au château sa pensée et sa foi !
Du pouvoir cependant j'ai devancé la loi :
Soldat avant vingt ans, mon courage civique
A repoussé toujours l'émeute aux bras sanglants ;
Et si, comme un progrès, j'ai vu la République,
J'attendais qu'elle fût la conquête du temps...

Quoi ! nous laissons pour vous, parents, amis, patrie,
Et pour vous obéir, soldats sans volonté,
Nous donnons l'avenir et le sang et la vie,
Et vous voulez encor la pensée avilie,
Pour nous jeter sans âme hors de l'humanité !...

Et puis vous flétrissez d'une indigne cohorte,
Du collier des forçats, des enfants généreux !
Mais au chemin d'exil en foule on se transporte,
Voyez... la France en pleurs, écartant notre escorte
Nous embrasse en criant ses déchirants adieux !

Au rocher du désert je suspendrai ma lyre...
Car adieu mon pays, mes plus chères amours !...
Horizon nuageux que le malheur déchire,
Mes yeux désenchantés à ton triste sourire,
France, vont te quitter... peut-être pour toujours !

Amé Georges (de Monségur),
soldat au 57e de ligne.

L'AVENIR DES PEUPLES.

A VOYER-D'ARGENSON.

Air : *Et puis la fée avec des gais refrains.*

Opprobre à vous, mandataires perfides,
Faisant du vote un scandaleux métier :
Accomplissez vos vœux liberticides,
Marchez, l'abîme est au bout du sentier.
A nos malheurs osez joindre le rire ;
Elle vous blesse, étouffez la raison :
Couvrez aussi la voix de d'Argenson ;
Des temps meilleurs ont daigné lui sourire.
O d'Argenson, en défendant nos droits,
Réveille encor la colère des rois.

La royauté, pour qui l'avenir cesse,
Est cramponnée à son dernier chaînon ;
Près de crouler, elle atteint sa vieillesse :
Défends nos droits, le peuple sait ton nom.
Combats toujours pour son indépendance,
Ta voix lui plaît dans nos publics débats ;
Guerre aux tyrans, ne te rebute pas ;
De tes vertus, je vois la récompense.
O d'Argenson, etc.

Astre géant, le siècle qui s'écoule
Pour reculer a fait un trop grand pas :
Le fanatisme avec ses prêtres croule ;
D'erreurs, d'abus, quel peuple n'est pas las ?
Sur vos palais, tyrans, la foudre gronde ;
Voici le jour, rentrez dans le tombeau :
Entendez-vous la voix de Mirabeau ?
« La Liberté fera le tour du monde ! »
O d'Argenson, etc.

Oui, l'avenir commence sa carrière,
Adieu les rois, leur race va finir :
Fiers de leurs droits, sous la même bannière,
Pour leur maintien les peuples vont s'unir :
Concours sublime ! heureux, libres et sages,
Serrons nos rangs ! paix et fraternité !
Justice, honneur, amour et liberté !
Des nations méritons les hommages.
O d'Argenson, en défendant nos droits,
Réveille encor la colère des rois.

LESERGENT.

LES CONTREBANDIERS.

AIR : *Cette chaumière-là vaut un palais.*

Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse ;
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis,
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Il est minuit. Çà, qu'on me suive,
Hommes, pacotille et mulets.
Marchons, attentifs au qui vive !
Armons fusils et pistolets.
Les douaniers sont en nombre ;
Mais le plomb n'est pas cher ;
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.

Malheur ! malheur aux commis,
A nous donner bonheur et richesse,
Le peuple à nous s'intéresse ;
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis ;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Camarade, la noble vie !
Que de hauts faits à publier !
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier !
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.
Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.
Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse,
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis,
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons ;
Ah ! qu'on aspire de courage
Dans l'air pur du sommet des monts !
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues,
Et la mort sous les pieds.
Malheur ! malheur aux commis !
A nous bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse,
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis,
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Aux échanges l'homme s'exerce,
Mais l'impôt barre les chemins.

Passons : c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence,
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Eparpiller l'argent.
Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse,
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis,
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Nos gouvernants pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux,
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve ;
Ils en font un étang.
Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse,
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis,
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Quoi ! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis !

Non, grâce à notre peine,
Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.
Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse,
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis,
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : « Suis d'autres lois, »
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus ;
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.
Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse,
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis,
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

On nous chante dans les campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes,
Peut réveiller la liberté.
Quand tombe la patrie
Sous les voisins altiers,

Mourante elle s'écrie :
A moi, contrebandiers !
Malheur ! malheur aux commis !
A nous, bonheur et richesse !
Le peuple à nous s'intéresse,
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis,
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

BÉRANGER.

LE ROI DE NOTRE CHOIX.

AIR : *De la façon de Barbari.*

Chez les Français quel changement,
Depuis les barricades !
Le prince, dans son dévoûment,
Nous traite en camarades.
Comme un simple particulier,
La faridondaine, il est familier,
Je me sacrifirai pour lui,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Ecoutez bien tous ses discours ;
Il parle comme un livre :
Des jésuites à jupons courts
Son règne nous délivre.
Croyons tout ce qu'il nous promet,
La faridondaine, il a du toupet ;
Il en a fait preuve à Valmy,
Biribi, etc.

Oui, c'est le roi qu'il nous fallait,

Pas un qui n'en convienne ;
Et c'est en vain que l'on parlait
Du fils de l'homme à Vienne.
Louis-Philippe tenait bon,
La faridondaine, il était Bourbon,
Et puis républicain aussi,
Biribi, etc.

Il ne veut rien de ses sujets,
Pas de liste civile ;
Point de garde, point de laquais,
Et point de cour servile ;
Vive le roi de notre choix !
La faridondaine, il défend nos droits,
Celui du fisc est aboli,
Biribi, etc.

Quand d'une *charte-vérité*
Sa main nous fait l'aumône,
C'est pour sauver la Liberté
Qu'il monte sur le trône.
Vivons paisibles sous la loi,
La faridondaine, avec ce bon roi ;
De tout son peuple il est l'ami,
Biribi, etc.

Lui seul pouvait notre bonheur :
La chose est très-certaine :
Aimons-le de tout notre cœur,
Il en vaut bien la peine.
Prions Dieu qu'il vive longtemps,
La faridondaine, et puis ses enfants,

Devront lui succéder aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LESERGENT.

IL EST MORT!

La douleur se tiendra debout sur tout le globe!
L'Europe gémira sous les plis de sa robe;
Le nouveau monde en deuil pleurera dans son port,
Lorsque parmi les vents de l'onde et de la terre,
Ces trois mots passeront comme un coup de tonnerre :
Il est mort! il est mort!

L'homme des quarante ans de guerres et d'orages,
Seul débris survivant à tous nos grands naufrages,
Qui signa chaque lutte où le peuple a vaincu,
Et qui pouvait graver un aigle à double tête,
Les astres d'Amérique et nos couleurs de fête,
Unis dans son écu!

Celui qui, le premier, sur le vieil hémisphère,
Entendit le hourrah parti d'une autre terre,
Enjamba l'Océan, brûlant d'un saint transport,
Et revint apportant à sa mère fidèle
La Liberté, seul don qu'il trouva digne d'elle...
Il est mort! il est mort!

La Révolution, dans son ardente histoire,
Sur les flots, au sommet de son haut promontoire,
Ainsi qu'un phare immense avait posé son nom :

Et comme un cri d'alarme, aux nations muettes,
Les nochers le disaient dans les jours de tempêtes
Par la voix du canon !

Quand du bruit de sa mort retentira le monde,
Les peuples s'écrîront dans leur douleur profonde :
Comment donc est tombé ce nom resplendissant
Qui fendit tant de fois, dans la voûte éternelle,
Des nuages sanglants, et replia son aile
Toujours pure de sang !

Allez ! allez donc, ô mes frères,
Appareillez un vaisseau noir !
Hissez des voiles funéraires
En symbole de désespoir !
En quittant la mère-patrie,
De toute votre artillerie,
Saluez le héros qui dort,
Et puis, allez par l'Atlantiq
Dire à nos frères d'Amériqu
Que notre Lafayette est mort . . . !

New-York et Washington, en voyant dans l'espace
Venir le vaisseau noir, se voileront la face !
L'Océan étonné frémira dans ses ports !
Au glas de vos canons, lentement, d'heure en heure,
L'Union répondra, comme une voix qui pleure,
Par tous les canons de ses forts !

Et vous demanderez pour la sainte relique
Quelques urnes de terre au sol de l'Amérique,
Et vous rapporterez ce sublime oreiller,
Afin qu'après la mort sa dépouille chérie
Puisse du moins avoir six pieds dans sa patrie
De terre libre où sommeiller !

Allez ! — Peut-être, hélas ! ceux dont l'âme stoïque
Aime la liberté d'un amour héroïque,
En un jour de malheur, monteront sur les flots ;
En quittant notre Europe aux préjugés barbares,
S'enfuiront vers le Sud, emportant pour dieux lares
Ce qui restera de ses os !

La France a vu tomber, les larmes aux paupières,
Le tronc qui soutenait ses libertés dernières !
N'aurez-vous pas, mon Dieu, pitié de ses douleurs ?
Quarante ans au désert de guerre à l'esclavage,
N'ont-ils donc pas assez aplani le rivage
Des lieux que demandent ses pleurs ?...

Moïse n'entra pas dans la terre divine ;
Mais avant qu'il mourût, du haut de la colline,
Dieu lui fit voir au loin les plaines d'Israël.
— Quand verrons-nous, mon Dieu ! notre terre pro-
Et les champs désirés que le nouveau Moïse [mise,
Montra de son doigt solennel ?

Allez ! allez donc, ô mes frères,

Appareillez un vaisseau noir!
Hissez des voiles funéraires
En symbole de désespoir!
Et quittant la mère-patrie,
De toute votre artillerie,
Saluez le héros qui dort!
Et puis, allez, par l'Atlantique,
Dire à nos frères d'Amérique
Que notre Lafayette est mort!!!

BERTHAUD ET VEYRAT.

LE SOLDAT DU 35e.

AIR *du vieux caporal.*

Elles changent, mes destinées :
Adieu, mon leste régiment ;
Enfin, grâce à mes huit années,
Je dépose le fourniment.
Reprenne qui veut du service,
Moi, la loi brise mes liens ;
Pour leur meurtrier exercice,
Morbleu ! je ne suis pas un Suisse !
Soldat français, non, citoyens ; (*bis.*)
Je ne veux pas frapper les miens !

Plus de passive obéissance,
Je suis libre ! Libre ! O bonheur !
De votre métier de souffrance,
Hélas ! a déserté l'honneur.
Non, plus d'honneur ! puisque nos armes
Ne frappent que des plébéiens ;
Combien de fois, dans nos alarmes,
Soldat français, etc. (*bis.*)

A regret quittant ma chaumine ;
Quand j'allai joindre nos drapeaux ;

Pour calmer mon humeur chagrine
On ne parlait que de héros.
Exaltant mon jeune courage,
Je croyais battre les Prussiens;
Et, sur nos frères, du carnage
On fait l'horrible apprentissage :
Soldat français, etc. (*bis.*)

Vieux troupiers de la république,
Vous, si clair-semés parmi nous;
Même en ce temps dit *anarchique*,
Purs on vous a vus rester tous,
Contre les étrangers farouches,
Vous dirigiez vos biscaïens :
Nous, si nous avons des cartouches,
Si la poudre noircit nos bouches,
Est-ce contre les Autrichiens?
Non, non ; soldats et citoyens, (*bis.*)
Chacun de nous frappe les siens.

Peureux et cruels diplomates,
Abjurez vos projets si fous :
Serions-nous donc des automates,
Ou des tigres armés par vous?
Non... peuple, du soldat qui t'aime,
Les vœux seront toujours les tiens :
Oui, l'armée est peuple elle-même,
N'est pas toute trente-cinquième :
Soldat français, etc. (*bis.*)

A mes yeux tout se décolore :

Amis, parents, quel froid accueil !
Rassurez-vous, je peux encore
Vous regarder avec orgueil.
France, pour venger tes injures,
J'étais, je suis toujours des tiens :
Mais pour soutenir les parjures,
De sang français mes mains sont pures !
Compagnons et citoyens, (*bis.*)
Je n'ai jamais frappé les miens.

L. M. PONTY.

LA TOLÉRANCE

OU LE TRIOMPHE DE LA RAISON.

AIR *du Dieu des bonnes gens.*

Triomphe et gloire à la philosophie !
Aux mains des rois sceptres vont se briser :
Tyrans sacrés que l'erreur déifie,
C'est elle aussi qui doit vous écraser.
N'espérez plus étouffer sa puissance...
Tremblez ! devant l'éclat d'un nouveau jour.
Du genre humain chantons la délivrance,
Enivrons-nous d'amour.

Il est venu le siècle des lumières,
Il est venu, triomphe à la raison :
Disparaissez, doctrines mensongères !
Un nouvel astre a lui sur l'horizon.
Fille des cieux, l'aimable tolérance,
Sur notre globe a fixé son séjour :
Du genre humain chantons la délivrance,
Enivrons-nous d'amour.

N'exilons point du chaume héréditaire

Cette brebis que l'erreur égara :
Avec bonté le ciel veut qu'on l'éclaire :
De l'indulgence, et Dieu nous bénira.
Juif ou chrétien, ou soldat de Byzance,
Fraternisons, aimons-nous tour à tour.
Du genre humain chantons la délivrance,
Enivrons-nous d'amour.

Courbez vos fronts, potentats sanguinaires,
Ou réformez vos codes importuns :
Unis entr'eux, les peuples seront frères ;
Des nations tous les droits sont communs.
La Liberté, suprême intelligence,
Sur les États va régner à son tour.
Du genre humain chantons la délivrance,
Enivrons-nous d'amour.

Plus de ces rois que le ciel nous destine ;
Au vieux pouvoir portons le coup mortel :
Le peuple pense, et la raison chemine ;
Egalité, même au pied de l'autel.
Vils imposteurs, courbez votre insolence.
A tout mortel pardonnez sans retour.
Du genre humain chantons la délivrance,
Enivrons-nous d'amour.

Chacun de nous est fils d'un même père,
Et devant Dieu nous sommes tous égaux :
Dans tout mortel reconnaissons un frère ;
Douce amitié, viens réparer nos maux !
Que de ce monde, un jour, la tolérance

Vienne embrasser tout le vaste contour.
Du genre humain chantons le délivrance,
Enivrons-nous d'amour.

LESERGENT.

J'AI MÉRITÉ LA PRISON.

AIR *du Carnaval.*

A vos arrêts je souscris sans mot dire,
Punissez-moi, messieurs, je me repens ;
Punissez-moi, j'ai pu dans mon délire,
Après l'orage, invoquer le beau temps.
Je prévoyais un terme à la tempête,
J'espérais voir s'éclaircir l'horizon :
Vite, messieurs, ordonnez qu'on m'arrête,
Car j'ai cent fois mérité la prison.

Je me trouvais au Louvre, à Babylone,
Quand la mitraille effrayait tout Paris ;
Quand, sous ses pieds, écrasant la couronne,
La Liberté repoussait Charles dix ;
Je le confesse, et vous demande grâce,
Je me battis en courageux luron ;
Trois cents bras-nus attestent mon audace :
Oh ! j'ai cent fois mérité la prison !

J'ai fait bien plus : car le jour où Bruxelles
Du vieux Guillaume éveilla les soldats,
Je me joignis aux courageux rebelles,
Maint Hollandais se plaignit de mon bras.

Quand la victoire, adoptant la Belgique,
Vint l'élever au rang de nation,
Crois-moi, lui dis-je, et deviens république !
Oh ! j'ai cent fois mérité la prison !

De tes enfants, généreuse Italie,
J'ai salué le généreux élan ;
Et ma fortune, à défaut de ma vie,
A combattu contre un lâche tyran.
Quand l'Autrichien, soldat de l'esclavage,
Au despotisme eut vendu son canon,
Sébastiani, j'ai flétri ton langage :
Oh ! j'ai cent fois mérité la prison !

Les rois ligués pour défendre leurs trônes,
Noble Pologne, avaient juré ta mort ;
Leur or du czar étayait les colonnes,
Depuis ce jour on entrevit ton sort.
Tu succombas, sublime Varsovie !
Pour cette fois un ministre eut raison ;
A ton secours j'appelai ma patrie :
Oh ! j'ai cent fois mérité la prison !

PÉTITION

D'UN VOLEUR A UN ROI VOISIN.

Air : *Ah! daignez m'épargner le reste.*

Sire, de grâce, écoutez-moi,
Je viens de sortir des galères...
Je suis voleur, vous êtes roi,
Agissons ensemble en bons frères.
Les gens de bien me font horreur,
J'ai le cœur dur et l'âme vile ;
Je suis sans pitié, sans honneur :
Ah ! faites-moi sergent de ville.

Bon ! je me vois déjà sergent :
C'est une maigre récompense ;
L'appétit me vient en mangeant :
Allons, sire, un peu d'indulgence.
Je suis hargneux comme un roquet,
D'un vieux singe j'ai la malice ;
En France, je vaudrais Gisquet,
Faites-moi préfet de police.

Je suis, j'espère, un bon préfet !
Toute prison est trop petite,

Ce métier pourtant n'est pas fait,
Je le sens bien, pour mon mérite.
Je sais dévorer un budget,
Je sais embrouiller un registre ;
Je signerai : « *Votre sujet*, »
Ah ! sire, faites-moi ministre.

Sire, oserais-je réclamer ?...
Mais écoutez-moi sans colère.
Le vœu que je vais exprimer
Pourrait bien, ma foi, vous déplaire :
Je suis fourbe, avare, méchant,
Ladre, impitoyable, rapace ;
J'ai fait se pendre mon parent,
Sire, cédez-moi votre place.

ALTAROCHE N***.

PLUS DE BLAGUE QUE D'EFFET.

AIR : *Je vous attends au lendemain.*

Je ne suis vraiment à ma place
Qu'au sein de cette populace
Dont la devise est : liberté !
Bon vin ! jeune fille et gaîté !
Pour nous censurer à la ronde,
Quels moyens a l'homme du monde?
Son costume de freluquet,
Beaucoup de blague et peu d'effet.

Ce député plein de jactance
Prétend avoir sauvé la France,
Et ne demande simplement
Que des honneurs et de l'argent.
Si l'on disait au bon apôtre :
Donne ton bien et fais le nôtre,
Chez mon homme on découvrirait
Beaucoup de blague et peu d'effet.

Que de bruit dans la capitale
Faisait cette garde royale !
Le moindre Suisse pensait bien
Etre au-dessus d'un faubourien ;
Mais lorsqu'il crut que la mitraille

Epouvanterait la canaille,
En trois jours on vit qu'il avait
Beaucoup de blague et peu d'effet.

Déjà prêt à vendre son maître,
Monsieur Bourmont assurait être
Le plus intrépide guerrier
Qu'on eût vu dans le monde entier.
Trop confiante, la patrie
S'aperçoit, quand elle est trahie,
Que le fanfaron lui montrait
Beaucoup de blague et peu d'effet.

Pour nous sauver de l'anarchie,
On propose la monarchie,
Et l'éloquent monsieur Dupin
Proclame un roi républicain.
En commençant il nous amorce.
Hélas! depuis qu'il est en force,
On voit dans ce qu'il promettait
Beaucoup de blague et peu d'effet.

FRAISSE.

J' T'EN...

Air : *Enfant d'la Franch'Comté.*

Quand le peuple irrité
Brisa la tyrannie,
Il crut bien rétablie
La sainte liberté.
Tiendra-t-on la promesse
Qu'on fit à son courroux ?
Le pouvoir dit sans cesse :
J't'en... !

Le curé tout tremblant
Prêchait la tolérance ;
Et pleurait en silence
Le légitime enfant.
Si le czar en furie
Faisait la loi chez nous,
Il dirait : Peuple impie,
J't'en...

De son exil Henri,
Pour rattraper le trône,
Fait annoncer au prône
L'union et l'oubli.

Il promettra sans doute
Plus de lard que de choux.
Mais s'il croit qu'on l'écoute,
J't'en....

Le sang ne ment jamais,
Dit un vieux militaire.
Ce gros Lapoire en guerre
Aura peu de succès.
Pour chasser de Bruxelles
Quelques fromages mous,
Les prouesses sont belles.
J't'en.:..

FRAISSE.

RÊVE D'UN RÉPUBLICAIN.

AIR : *Du Rêve d'un ultrà royaliste.*

Assez, messieurs, assez, votre richesse
Doit m'épargner des regards méprisants.
Grâce à vos soins, la crainte, la faiblesse
Ont énervé mon âme de trente ans.
Quand du despote éclatait la furie,
Trop confiant en de fausses vertus,
J'osai m'armer... défendre ma patrie !
Messieurs, je ne le ferai plus.

J'avais rêvé la gloire de la France,
Je la voyais, reine de l'avenir,
Du monde entier signant la délivrance !
De cet espoir fallait-il me punir ?
La Liberté, poursuivant sa conquête,
Poussait du pied des trônes vermoulus :
J'avais rêvé le beau, le vrai, l'honnête !
Messieurs, je ne le ferai plus.

Dignes enfin de la chaise curule,
Nos députés, répudiant Pasquin,
N'assommaient plus de leur lourde férule
Le talent pauvre et le républicain.
Puissant, malgré la torpeur du vieil âge,

L'amour du peuple à ces membres perclus
Rendrait la vie... ils avaient du courage!
Messieurs, je ne rêverai plus.

Quand le vieux roi de sa vieille couronne
Voyait mourir la pâle majesté;
Quand, sur la place où branle un nouveau trône,
Le sang du peuple écrivait : liberté!
J'avais rêvé que le donquichotisme
Allait se taire, et, du forum exclus,
Céder la place au vrai patriotisme!
Messieurs, je ne rêverai plus.

Rendez-vous donc à mon humble prière,
Sauveurs jurés de mon ingrat pays!
Voyez : je suis toujours dans la poussière,
Je sers de marche à l'homme aux fleurs de lis.
Ah! si ma main, durant un jour d'orage,
Lança la foudre aux trônes absolus,
Je répudie un coupable courage!
Messieurs, je ne le ferai plus.

J. Cahaigne.

HYMNE A LA JEUNE FRANCE.

AOUT 1830.

Air à faire.

Salut, salut, nation souveraine,
Mes grands destins remplissent l'univers !
A ses autels la Liberté m'entraîne,
Triomphe et gloire au bras qui rompt nos fers !
Nous renaissons : honneur à ma patrie !
Le despotisme admire avec effroi !
J'entends la voix du monde qui nous crie :
« Vive la France ! honneur au Peuple-Roi ! »
La Victoire au loin nous appelle,
Le monde entier nous tend les bras ;
La Liberté, vierge immortelle,
Nous aplanit le chemin des combats.

La tyrannie en frémissant s'écroule,
De rameaux verts ceignons nos fronts vainqueurs !
Un nouveau siècle à mes yeux se déroule,
Tout nous appelle au trône des grandeurs.
Oui, l'avenir à mes yeux se révèle,

Trois jours de gloire ont consacré nos droits;
Elle renaît, cette France nouvelle,
Elle renaît sous l'empire des lois.
La Victoire au loin nous appelle, etc.

Ressaisissons le clairon des conquêtes!
Forçons encor les rois à se cacher!
Ils reviendront tous ces beaux jours de fêtes...
La France attend le signal de marcher!
De toutes parts j'entends crier : Aux armes!
D'un long repos le grand peuple est lassé.
C'est aux tyrans à répandre des larmes...
Courons venger le sang qu'ils ont versé!
La Victoire au loin nous appelle, etc.

Soyons Français! Armons-nous pour la gloire!
L'heure a sonné, déployons nos drapeaux.
Soyons toujours les fils de la Victoire,
Sachons combattre et mourir en héros!
Grands dans la paix, soyons grands dans la guerre!
De l'aigle éteint imitons les vertus;
Quand d'un seul geste il ébranlait la terre,
Le Soldat-Roi souriait aux vaincus.
La Victoire au loin nous appelle, etc.

Peuples! criez : *Vive la République!*
Ce cri suffit pour effrayer les rois.
Le sabre en main, plantez l'arbre civique!...
Canons braqués, nous soutiendrons nos droits!
De Marengo réveillons la poussière!
Serrons les rangs! les temps sont accomplis!
Aux bords du Rhin plantons notre bannière;

Nous reverrons les drapeaux d'Austerlitz !
La Victoire au loin nous appelle,
Le monde entier nous tend les bras;
La Liberté, vierge immortelle,
Nous aplanit le chemin des combats.

LESERGENT.

TABLE.

LES

RÉPUBLICAINES.

Paris. — Imprimerie Claye et Taillefer,
rue Saint-Benoît, 7.

LES

RÉPUBLICAINES

CHANSONS POPULAIRES

DES RÉVOLUTIONS

DE 1789, 1792 ET 1830.

TOME TROISIÈME.

PARIS

PAGNERRE, ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 14 BIS

1848

LES

RÉPUBLICAINES.

CHANSONS POPULAIRES.

RÉVOLUTION DE 1792.

CHANSON PATRIOTIQUE.

Chantons, chantons avec courage,
Vive, vive l'égalité!
Chassons, chassons de partout l'esclavage;
Vive, vive la liberté!

La nature, infiniment sage,
Nous anima des mêmes feux;
Justice, amour, plaisir, ouvrage :
Tout devait rendre l'homme heureux.
Mais des méchants, pour enchaîner leurs frères,
Les ont soumis à de perfides lois;
Au nom de Dieu ils ont trompé leurs pères;
Aux pieds ils ont foulé leurs droits.
O jours heureux! ô siècle de lumières!
Le peuple a renversé ses rois.

Chantons, chantons, etc.

C'est en vain qu'on nous fait la guerre,
Nos cœurs sont pris des mêmes feux.
Apprenez, tyrans de la terre,
Qu'un peuple est libre quand il veut.
Lancez, lancez vos bombes meurtrières,
Et contre nous ralliez vos voisins,
Faites marcher vos troupes meurtrières.
Brigands titrés, rois inhumains,
Venez, venez apprendre, téméraires,
Que votre sort est dans nos mains.

Chantons, chantons, etc.

Reste avec nous, chère espérance;
Abandonne nos ennemis.
Jette un doux regard sur la France,
N'y vois que des mortels amis.
Dieu des combats, soutiens notre espérance;
Livre en nos mains jusqu'au dernier tyran;
Législateurs, guidez notre vengeance!
Républicains, voici l'instant!
Vaincre ou mourir pour notre indépendance:
Voilà notre dernier serment.

Chantons, chantons, etc.

Ivre d'orgueil et plein de rage,
Un vil ramas d'hommes pervers
Aux droits du peuple font outrage,
Sachant que nous sommes aux fers.

Mignons dorés, royalistes infâmes,
Osez vanter vos merveilleux efforts :
Ils sont pareils au triomphe d'une femme;
Notre faiblesse vous rend forts.
Mais les revers agrandissent nos âmes :
Tous les Brutus ne sont pas morts.

Chantons, chantons, etc.

MÉMOIRE D'UN CULTIVATEUR DU VALAIS.

LE LEVER DU PEUPLE.

Air : *Des Marseillais.*

Aux armes, citoyens, aux armes !
Volons à l'immortalité !
La gloire prodigue ses charmes
Aux soldats de la liberté. (*Bis.*)
Que de Fréron l'infâme clique,
Avec ses chefs audacieux,
Tombe sous nos coups généreux !
Que notre argument soit la pique !

Levons-nous, citoyens, contre l'oppression !
Marchons, tonnons,
Et saisissons la constitution !

Héros que l'univers admire !
Tandis que vous frappez les rois,
Ici le sceptre a son empire,
Et son joug pèse sur nos lois. (*Bis.*)
On affame la République,
Et la plus lâche faction
Opère unè réaction
Qui tend au pouvoir despotique.

Levons-nous, citoyens, etc.

Les Tarquins ne sont plus dans Rome :
Ils siégent au sénat français !
Déjà les droits sacrés de l'homme
Y sont couverts d'un voile épais. (*Bis.*)
Peuple, tu dors, et la patrie
Plus que jamais est en danger :
La faction de l'étranger
Nous ramène la tyrannie !

Levons-nous, citoyens, etc.

Faction scélérate, impie,
Tes vils projets sont découverts ;
Tu nous mène à l'oligarchie,
Pour nous donner de nouveaux fers. (*Bis.*)
Mais le peuple tient son tonnerre
Qui doit bientôt t'anéantir ;
Le peuple ne veut plus souffrir
Que ses droits soient une chimère.

Levons-nous, citoyens, etc.

Vive à jamais la République !
Vive la constitution !
Vive la loi démocratique !
Mais périsse le faction ! (*Bis.*)
Haine aux rois, à l'oligarchie !
Haine et mort à leurs partisans !
Amour aux courageux enfants,
Aux vrais soldats de la patrie !

Levons-nous, citoyens, etc.

COMPLAINTE.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Arrêtez-vous, patriotes
Des Droits de l'Homme vengeurs ;
Au tombeau des Sans-Culottes
Venez tous verser des pleurs !
Ils sont morts pour la patrie
Et pour votre liberté :
Cette mort, digne d'envie,
Mène à l'immortalité.

Quand vous suivrez nos bannières,
Lorsque vous battrez au champ,
N'oubliez pas que nos frères
L'ont arrosé de leur sang.
Que des tyrans de la terre
L'étendard soit renversé :
Broyez leurs corps en poussière
Dans le sang qu'ils ont versé.

Ce tombeau patriotique,
Témoin de notre douleur,

C'est la piété civique
Qui l'élève à la valeur.
Que le tombeau du despote
D'or partout soit revêtu :
Les pleurs d'un seul patriote
Honorent plus la vertu.

O victimes innocentes
De la trahison des rois !
De vos ombres gémissantes
Nous entendons tous la voix.
Vos enfants à la patrie
Appartiendront désormais :
Une famille chérie,
Voilà *le peuple français !*

DUCRAY-DUMINIL.

SUR LES CONSPIRATEURS.

Vos efforts seront vains, lâches conspirateurs :
Les regards de la surveillance
De vos complots obscurs découvrent les horreurs,
Et vont encor sauver la France.
De nos derniers tyrans ennemis prétendus,
Vous pensiez hériter de leur pouvoir suprême,
Et, jaloux des individus,
Votre esprit orgueilleux adoptait leur système.
Sous les dehors trompeurs de la mendicité
Vous dûtes échapper à notre défiance;
Mais, instruit par l'expérience,
Le peuple reconnaît, à leur masque affecté,
Les vils objets de sa vengeance;
Il en fera justice à la société.

Et vous, écrivains mercenaires,
Dont la plume est vendue au tyran des Anglais,
Vous qui n'avez brigué les faveurs populaires
Que pour faire ajouter au prix de vos forfaits,
D'un trafic odieux la preuve est découverte;
Périssez dans la honte et dans le désespoir;
Que votre sang impur cimente le pouvoir
Des lois, des mêmes lois dont vous tramiez la perte!

Courageux Montagnards, sénateurs vertueux,
Au nom sacré de la patrie,
N'abandonnez jamais le poste glorieux
Que vous a confié cette mère chérie !
Si les monstres hideux abattus sous vos coups,
Avec plus de vigueur renaissent de leur cendre,
Frappez, frappez encore. Eh! que peut leur courroux?
Le peuple est là pour vous défendre.

FABIEN PILLET.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME.

Être suprême, ô toi que la raison du sage,
La piété crédule, ou l'instinct du sauvage,
Adore également par des cultes divers,
C'est toi qui, dans le vide, as suspendu le monde;
Ta main sage et féconde
A pour nous de tes dons enrichi l'univers.

Zéphyr est ton haleine, et le jour ton sourire;
Rien n'existe sans toi; par toi l'homme respire,
Doué de la pensée et né pour t'adorer.
Pour prix de tes faveurs, permets que je te nomme
L'auguste ami de l'homme :
Recevoir tes bienfaits, jouir, c'est t'honorer.

Non, tu n'es point le Dieu dont le prêtre est l'apôtre,
Ce Dieu père d'un peuple et le tyran d'un autre;
Tu n'as point par la Bible enseigné les humains.
A nos yeux, à nos cœurs, tu parles sans figure :
La loi de la nature
Est le livre sacré que nous ouvrent tes mains.

Interprète du ciel, la nature nous crie :
Adore un Dieu, sois juste, et chéris la patrie (1).
Elle prêche aux humains la douce égalité ;
Du civisme en nos cœurs elle alluma la flamme,
Et grava dans notre âme
Les droits sacrés de l'homme et de la liberté.

Mais le prêtre imposteur corrompit ton ouvrage ;
Toujours de la raison il proscrivit l'usage.
Le despotisme affreux se fonda sur l'autel :
Le sceptre et l'encensoir, unis avec adresse,
Ont conspiré sans cesse
Pour usurper la terre et profaner le ciel.

Le prêtre, par la foi consacrant sa puissance,
N'admit qu'une vertu : ce fut l'obéissance.
L'amour du bien public fut un crime à ses yeux.
Les rois ont fait régner, sous le nom de justice,
La force et l'artifice ;
Qui rejeta leurs fers fut un séditieux.

O Dieu ! confonds des rois l'orgueilleux despotisme ;
Qu'armé de ses poignards, le hideux fanatisme,
Sous ses autels détruits, se replonge aux enfers !
Gouverné par les lois, que le genre humain libre
Garde cet équilibre
Qu'observe, sous tes lois, l'ordre de l'univers !

1 Ce vers est emprunté du poëme de la Loi naturelle par *Voltaire*. *Note de l'Auteur.*)

Contre ses ennemis tu protéges la France :
La nature partout nous promet l'abondance ;
La liberté sourit à nos jeunes guerriers ;
La victoire déjà se déclare pour elle,
Et la gloire immortelle,
Au bonnet qui la couvre, attache ses lauriers.

En vain de ses soutiens un ennemi perfide,
D'une ligue coupable instrument parricide,
Environna leurs jours des pèrils les plus grands ;
Ils vivent ! tu couvris, à l'ombre de tes ailes,
Nos défenseurs fidèles ;
Ils vivent ! leur salut est la mort des tyrans.

Ton temple est l'univers, ton prêtre la nature ;
L'hymne de la patrie, offrande libre et pure,
Est le plus digne encens qui monte vers les cieux :
Ton culte est la vertu ; ta fête solennelle,
L'union fraternelle
D'un grand peuple à l'envi rassemblé sous tes yeux.

Tu vois un peuple-roi, qui n'a que toi pour maître.
Éclairé, vertueux, autant qu'il le peut être,
Son culte est dégagé de faiblesse et d'erreur.
Veille sur la patrie, entends notre prière ;
Qu'un siècle de lumière
Amène enfin pour nous un siècle de bonheur !

SAINTANGE.

HYMNE A L'ÉTERNEL.

AIR : *De l'Hymne des Versaillais.*

A ce soleil par qui tout naît, vit et s'épure,
Aux trésors que produit le sein de la nature,
D'un arbitre éternel, immense, illuminé,
Adorons la divinité.
Sous le double bandeau de l'erreur et des prêtres
Vécurent aveuglés nos malheureux ancêtres.
Dieu ! tu n'es plus pour nous un problème inconnu.
Ton temple est l'univers, ton culte la vertu.

Des Dieux ! il n'en est pas, dit l'athée exécrable.
Va ! sur ton lit de mort je t'attends, misérable.
Si tu crois au néant, pourquoi ce repentir ?
Pourquoi ce remords, ce soupir ?
Fuyez, jongleurs sacrés et charlatans pontifes ;
Dieu se découvre à nous, mais sans hiéroglyphes.
Dieu ! tu n'es plus pour nous, etc.

Mortel ! sors de la nuit, écarte l'imposture ;
Tes yeux sont dessillés, que vois-tu ? la nature ;
Que dit-elle ? qu'il n'est qu'une divinité,
Celle qui fit la liberté.

Que vous êtes petits, Dieux de l'idolâtrie !
Qu'il est majestueux, le Dieu de ma patrie !
Dieu ! tu n'es plus pour nous, etc.

Le Dieu de l'homme esclave est vil ou sanguinaire;
Celui de l'homme libre est son ami, son père;
Il lui prodigue tout : la force, l'équité,
    Et la valeur et la bonté;
Anime de son corps la bouillonnante argile,
Des âmes de Caton, de Brutus et d'Émile.
Dieu ! tu n'es plus pour nous, etc.

L'esclave a des Français souillé le territoire :
Tu tiens entre tes mains l'opprobre et la victoire.
Mais à l'homme tu dis : sois libre... et lui donnas,
    Pour l'être, du fer et des bras.
Nous serons toujours forts par toi, force éternelle :
Tu fis la liberté, nous combattons pour elle.
Ame de nos succès, l'hommage t'en est dû,
Et la valeur guerrière est aussi la vertu.

ARMAND-CHARLEMAGNE.

HYMNE CIVIQUE.

Toi dont la lumière éclatante
Dissipe les plus sombres nuits;
Toi dont la chaleur bienfaisante
Fait naître les fleurs et les fruits :
Dans la course périodique
Des points de la ligne écliptique,
Où des peuples tu fais l'espoir,
Soleil ! puisses-tu ne rien voir
D'aussi grand que la République !

Beautés plus fraîches que l'aurore,
Venez vous joindre à nos drapeaux;
Déployez votre voix sonore,
Entonnez des hymnes nouveaux :
De nos guerriers, que la victoire
Conduit au temple de la gloire,
Chantons les exploits immortels ;
Elevons partout des autels
Pour éterniser leur mémoire.

Tendres mères, que votre exemple
Se propage dans l'univers;
Que le nom d'époux, dans ce temple,
Soit consacré par nos concerts :
Qu'un amour constant vous anime,

Et, dans un transport unanime,
Faites voir aux vrais citoyens
Qu'il n'est point de plus beaux liens
Qu'un mariage légitime.

Que le repos soit le partage
Des vieillards courbés par les ans,
Et qu'ils se voient, d'âge en âge,
Renaître dans leurs descendants :
En vrais philosophes stoïques,
De sentiments patriotiques
Que tous nos jeunes cœurs soient pleins,
Pour pouvoir, en républicains,
Célébrer nos fêtes civiques.

Que la paix succède au tumulte;
N'adorons plus le fils d'un Dieu;
Aux vertus rendons un vrai culte,
Qu'il n'en soit point d'autre en ce lieu :
Démolissons ce sanctuaire,
Et retranchons jusqu'au salaire
De ces prêtres, vils imposteurs :
Raison ! dissipe les erreurs,
Et que ton flambeau nous éclaire.

Sans relâche, lançons la foudre
Sur les rois d'orgueil enivrés;
Faisons-les rentrer dans la poudre
D'où le Destin les a tirés :
A ces ennemis implacables

Montrons-nous toujours redoutables
Dans la plus grande adversité ;
Combattons pour la Liberté,
Et nous serons inébranlables.

Liberté ! douce Bienfaisance !
Egalité ! Fraternité !
Formez une étroite alliance
Par l'indivisibilité !
Cimentez notre indépendance,
Bacchus ! Cérès ! en abondance,
Versez-nous vos dons précieux ;
Et que l'on admire en tous lieux
La prospérité de la France.

MORAMBERT père.

HYMNE.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

O toi que mon cœur adore,
Liberté, fille du Ciel !
C'est toi qu'aujourd'hui j'implore,
Don sacré de l'Eternel !
Sois ma Minerve et mon guide,
Viens animer mes essais !
Ma muse faible et timide
Chante le peuple français.

Peuple libre et fait pour l'être !
Peuple, l'effroi des tyrans !
Tu parais !... et du salpêtre
Les effets sont moins puissants.
Trente siècles d'esclavage
Pesaient sur tout l'univers :
Tu voulus ; et ton courage
A l'instant brisa tes fers.

De ces bastilles affreuses
Dont le nom glaçait d'effroi,
Les murailles ténébreuses
S'écroulèrent devant toi.

Tu parus, et l'innocence
Qu'opprimait le crime heureux,
Pour recouvrer l'existence,
Revit la clarté des cieux.

Un monstre souillé de crimes
Gouvernait encor l'Etat,
Et, pour frapper ses victimes,
Méditait l'assassinat :
Capet, de la France entière
Compromettait le salut...
Tu levas ta tête altière,
Et le tyran disparut.

Pour nous rendre au royalisme,
Prenant des chemins plus sûrs,
L'hydre du fédéralisme
Sortit de ses joncs impurs.
Pitt, Rome, Vienne et l'Espagne
Croyaient voir combler leurs vœux :
Mais tu vins ; et la MONTAGNE
Ecrasa ce monstre affreux.

Tu brisas le sceptre antique
Que le despote inventa ;
Tu voulus la République,
La République exista.
La tyrannie attentive
Tenta de nouveaux forfaits :
Mais ta surveillance active
Déjoua ses noirs projets.

D'un côté le fanatisme
Vint ensanglanter nos murs,
Et de l'autre l'athéisme
Broya ses poisons obscurs;
Leur projet était le même :
Mais ta sagesse à la fois
Proclama l'Etre suprême,
Frappa les amis des rois.

Que pourraient contre la France
Les tyrans coalisés!
Un jour!... et ce jour s'avance,
Leurs sceptres seront brisés;
Les rois et le dieu du Tibre
Seront proscrits pour jamais;
Et partout le Peuple libre
En rendra grâce aux Français.

Aristide VALCOURT.

HYMNE A L'ÉGALITÉ.

O fille de l'être suprême,
Aimante et douce égalité!
Des attentats du diadême
Viens consoler l'humanité!
Sœur de la liberté, que tout ce qui respire,
Heureux par tes bienfaits,
Ainsi que le Français,
Reconnaisse, chérisse, adore ton empire!

Par les despotes exilée,
Tu laissais l'univers en pleurs;
Par la France enfin rappelée
Tu mis un terme à ses malheurs.
Sœur de la liberté, etc.

Le vice, sous le despotisme,
Nous tenait courbés, abattus;
Au saint feu du patriotisme
Rallume en nos cœurs les vertus!
Sœur de la liberté, etc.

Aux goûts simples de la nature
Ramène nos affections;

Que notre plus belle parure
Soit nos plus belles actions !
Sœur de la liberté, etc.

Sous l'heureuse démocratie,
Chef-d'œuvre des gouvernements,
N'appelle à servir la patrie
Que les vertus et les talents.
Sœur de la liberté, etc.

Brise les armes meurtrières
Qu'aiguise un courage inhumain ;
Fais vivre comme de bons frères
La famille du genre humain !
Sœur de la liberté, etc.

Poursuis sans pitié, sans relâche,
L'infracteur de tes saintes lois ;
Frappe le Français assez lâche
Pour regretter encor les rois !
Sœur de la liberté, etc.

MALINGRE.

LES SOUVENIRS.

AIR : *Pauvre jeune homme, ah! quel malheur!*

Nous chantions l'immortalité
Que nous garde l'être suprême ;
Il en est une autre à côté
Qu'on peut se procurer soi-même ;
Dans les mœurs et dans les talents
Cherchons le bonheur et la gloire;
Et les enfants de nos enfants
Conserveront notre mémoire. (*Bis.*)

Sous le régime des tyrans,
Nous supposions, par ignorance,
D'épouvantables revenants,
Bien faits pour tourmenter l'enfance :
Sous le régime des vertus,
Il faut, si nous voulons qu'il tienne,
Que le bon père qui n'est plus
A l'esprit du bon fils revienne. (*Bis.*)

De mes parents, de mes amis,
Ombres chères et respectables,
Entre nous le ciel n'a point mis
Des barrières insurmontables.

La nuit, vous n'êtes qu'à deux pas
De mon âme sensible et tendre ;
Vous ne parlez jamais si bas
Que je ne puisse vous entendre. (*Bis.*)

Sans doute un premier forgeron
Changea le fer en soc utile,
Et sans doute un premier charron
Sut composer la roue agile.
Au-dessus des blés jaunissants
Qui ne voit pas leurs deux images ?
Des laboureurs reconnaissants
Elles recueillent les hommages. (*Bis.*)

Des Romains, au milieu de nous,
Méconnaîtrions-nous les mânes ?
Ils n'échappent qu'à l'œil jaloux
Des aristocrates profanes :
Dans nos temples et dans nos cœurs
Brutus et Scévola respirent ;
Contre le crime, et pour les mœurs,
Avec nous sans cesse ils conspirent. (*Bis.*)

Voltaire nous dit tous les jours :
« C'est moi qui vous ai fait connaître
« Le fanatisme, ses détours,
« En un mot, ce que c'est qu'un prêtre. »
Rousseau nous dit : « Je l'ai planté,
« Dans un discours philosophique,
« Cet arbre de la liberté
« Qui couvre enfin la République. » (*Bis.*)

Législateur ou magistrat,
Cultivateur ou bien artiste,
Ouvrier ainsi que soldat,
A l'oubli que chacun résiste!
Un burin magique à la main,
L'histoire, en liberté, nous crie :
« Mérite aujourd'hui, pour demain,
« Les souvenirs de ta patrie. » (*Bis.*)

Si cet hymne religieux,
Qui m'est dicté par la nature,
Quelque jour, au gré de mes vœux,
Parvient à la race future,
Puissent mes fils, sous un cyprès,
Un soir par an, mais d'âge en âge,
Me payer de quelques regrets
L'intention de mon ouvrage! (*Bis.*)

de Piis.

L'AUTEL DE LA PATRIE.

AIR : *Du Serin qui t'a fait envie.*

C'EST UN PÈRE QUI PARLE A SON FILS.

Eh quoi! tu peux dormir encore!
N'entends-tu pas ces cris d'amour?
Réveille-toi, voici l'aurore.
Mon fils, voici ton plus beau jour.
C'est à l'autel de la patrie,
Que tu vas marcher sur mes pas;
Cours à cette mère attendrie,
Qui t'appelle et t'ouvre les bras. (*Bis.*)

Mon fils, vois-tu ce peuple immense,
Comme il accourt de toutes parts!
De ces guerriers chers à la France,
Vois-tu flotter les étendards!
C'est à l'autel de la patrie
Que l'amour dirige leurs pas:
Tous vont à leur mère chérie
Se dévouer jusqu'au trépas. (*Bis.*)

Dans tes regards brille une flamme
Qui plaît à mon cœur paternel;

Ouvre les yeux, fixe ton âme
Sur ce spectacle solennel.
C'est à l'autel de la patrie
Qu'il faut consacrer tes quinze ans;
Et c'est là que l'honneur te crie
D'apporter tes prèmiers serments. (*Bis.*)

Tu l'as fait ce serment auguste
Devant la France et devant moi;
Tu serviras, vaillant et juste,
Et la République et la loi.
C'est à l'autel de la patrie
Que tu viens de le prononcer;
Plutôt perdre cent fois la vie
Que de jamais y renoncer. (*Bis.*)

Il est d'autres serments encore
Qu'exigent ton père et l'honneur:
Un Dieu puissant que tout adore
Va bientôt appeler ton cœur.
Mais sur l'autel de la patrie
A la beauté jure en ce jour
Que jamais sa vertu flétrie
Ne gémira de ton amour. (*Bis.*)

Si d'une belle honnête et sage
Tu sais un jour te faire aimer,
Le nœud sacré du mariage
Est le seul que tu dois former.
Mais à l'autel de la patrie
Courez tous les deux vous unir :

Que jamais votre fois trahie
N'ordonne au ciel de vous punir. (*Bis.*)

Dans cette chaîne fortunée
Si tu deviens père à ton tour,
Pour premier don, si l'hyménée
Accorde un fils à ton amour,
Offre à l'autel de la patrie
Ce fruit heureux de ton lien;
Dans ton cœur c'est elle qui crie
Qu'il est son fils comme le tien. (*Bis.*)

Tu vois ce fer d'un œil d'envie,
Il doit un jour armer tes mains;
De lui souvent dépend la vie
Ou la mort des faibles humains.
C'est à l'autel de la patrie
Qu'il faut le suspendre aujourd'hui;
N'y touche pas qu'elle ne crie :
Prends ce fer, j'ai besoin de lui. (*Bis.*)

Quand le temps qui marche en silence,
Par d'imperceptibles efforts,
Aura miné mon existence
Et décomposé ses ressorts,
C'est sous l'autel de la patrie
Que tu creuseras mon tombeau :
Est-ce perdre en entier la vie,
Que de rentrer dans son berceau? (*Bis.*)

LE MÊME PÈRE A SON FILS.

Mon cher fils, la saison dernière,
J'excitais ainsi ton ardeur;
Et j'ai vu la chaleur guerrière
Naître et fermenter dans ton cœur.
Viens à l'autel de la patrie
Reprendre ton arme aujourd'hui;
Entends sa voix, elle te crie :
« Prends ce fer, j'ai besoin de lui. » (*Bis.*)

Va sur cette horde inhumaine,
Qui la dévaste au nom des rois,
De ta valeur républicaine
Signaler les premiers exploits.
C'est à l'autel de la patrie
Que je t'embrasserai vainqueur.
Va..., mais plutôt perdre la vie
Que d'y revenir sans honneur. (*Bis.*)

COUPLETS CIVIQUES.

AIR : *Allons, enfants de la patrie.*

Arbre sacré, charmant feuillage,
Que ta vue a pour nous d'appas!
Tu ranimes notre courage,
Tu nous fais braver le trépas. (*Bis.*)
Quand les Français, jaloux de gloire,
Sont parés d'un de tes rameaux,
Son ombre les rend des héros,
Ils sont certains de la victoire.
Braves Républicains, avec solennité,
Plantons (*bis*), en vrais amis, l'Arbre de Liberté.

Ne craignons pas, sous son ombrage,
Les maux de nos premiers parents;
Un fruit causa leur esclavage,
Et fit naître tous leurs tourments. (*Bis.*)
Victimes de la jalousie,
Quel fut leur déplorable sort!
Un arbre leur donna la mort,
Celui-ci nous rend à la vie.

Braves Républicains, etc.

Charles-Louis TISSOT.

RONDE.

AIR : *Du Curé de Pomponne.*

En tout pays l'on portera
Le nœud patriotique;
Dans peu le Français entrera
Dans l'État britannique;
Alors *Pitt* chantera :
La lira,
Vive la République!

Partout où le Français ira
Plus de loi despotique;
Pour toute couronne on verra
La couronne civique,
Et l'on ne formera,
La lira,
Plus qu'une République.

Bientôt le Français entrera
Dans cette Rome antique;
Notre saint Père enragera
En ce moment critique;
Malgré lui chantera :

La lira,
Vive la République!

Le bonheur du Français sera
Dans l'union publique;
Tout l'univers ne formera
Qu'une famille unique;
Et chacun chantera,
La lira,
Vive la République!

Ch.-L. Tissot.

HYMNE A LA LIBERTÉ.

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

O Liberté ! Liberté sainte !
Déesse d'un peuple éclairé,
Règne aujourd'hui dans cette enceinte ;
Par toi ce temple est épuré.
Liberté ! devant toi
La raison chasse l'imposture,
L'erreur s'enfuit,
Le fanatisme est abattu ;
Notre évangile est la nature,
Et notre culte est la vertu.

Longtemps nos crédules ancêtres
Laissèrent usurper leurs droits,
Liés de l'étole des prêtres,
Courbés sous le sceptre des rois.
Qu'aux accents de ta voix
Tombent les sceptres et les mitres !
Du genre humain
Que les droits partout soient gravés ?
Le monde avait perdu ses titres,
La France les a retrouvés.

Aimer sa patrie et ses frères,
Servir le peuple souverain :

Voilà le sacré caractère
Et la foi d'un républicain.
D'un enfer chimérique
Il ne craint point la vaine flamme;
D'un ciel menteur
Il n'attend point les faux trésors :
Le ciel est dans la paix de l'âme,
Et l'enfer est dans les remords.

Et vous! despotes de la terre,
Monstres et tigres couronnés!
Vous, auteurs d'une affreuse guerre,
Fédéralistes forcenés!
Ennemis des Français,
Lâches qui désiriez un maître,
La liberté
S'affermit par vos propres coups.
Malgré vous nous l'avons fait naître;
Nous la garderons malgré vous.

Sur la MONTAGNE indestructible,
Dont les oracles nous sont chers,
Le patriote incorruptible
Dicte la loi de l'univers.
Liberté, c'est de là
Que sonne le tocsin du monde.
Tyrans, tremblez!
Fuyez, ô superstitions!
Sur cette MONTAGNE se fonde
La liberté des nations.

N. FRANÇOIS (de Neufchâteau).

STROPHES.

Du sein de ses flots indomptables
Neptune a donc vu les Français,
De leurs rivages redoutables,
Chasser les féroces Anglais!
Jamais un aussi fier courage,
Jamais un aussi grand carnage
N'ont frappé ses regards surpris;
Jamais son onde enorgueillie
De tant de sang ne fut rougie,
Et ne roula tant de débris.

En vain le barbare insulaire,
Jaloux de notre heureux destin,
Voulait aux horreurs de la guerre
Ajouter celles de la faim :
Déjà nos vaisseaux le devancent :
Déjà sur les siens ils s'élancent,
Pour lui disputer nos trésors;
Et les secours de l'Amérique,
Conservés à la République,
Sans crainte, abordent dans nos ports.

Eh! qui peut de cette journée
Nous retracer tous les exploits?

L'infatigable renommée
N'a point assez de ses cent voix.
Que de traits dignes de mémoire,
Quelles riches moissons de gloire
Ont faits nos guerriers triomphants !
Vous surtout, illustres victimes,
Du *Vengeur* défenseurs sublimes,
Que ce jour vous a rendus grands !

Les Anglais, dans leur lâche rage,..
Ont frappé, brisé *le Vengeur* ;
De la bataille, du naufrage,
Ils lui montrent la double horreur :
Le péril accroît son audace ;
Son dernier boulet le menace :
Mais ses mâts tombent fracassés ;
Et de ses voiles déchirées,
Sur les ondes ensanglantées,
Les lambeaux voguent dispersés.

Les héros que son sein renferme,
Tous, hélas ! blessés ou mourants,
Bravent encor, d'une âme ferme,
Les canons, les flots rugissants...
Soudain plus de combat, de craintes!
Les blessés étouffent leurs plaintes;
Un calme effrayant règne à bord :
Et les léopards, pleins de joie,
D'avance dévorent leur proie,
Qui leur doit échapper encor.

Que deviendront nos braves frères ?
Céderont-ils à leurs revers ?
Courberont-ils leurs têtes fières ?
Recevront-ils d'indignes fers ?
Ah ! pour eux soyons sans alarmes !
Le trépas peut avoir des charmes
Pour les fils de la Liberté !
Sur le pont, qui résiste à peine,
Par le moins faible qui s'y traîne,
On voit le plus faible porté.

Aussitôt les *flammes* [1] paraissent,
Les pavillons sont arborés ;
Ils se réunissent, se pressent
Autour de ces signes sacrés :
Le naufrage le plus horrible
Semble être une fête paisible
Que célèbrent tous ces héros :
Ils font, d'une voix attendrie,
Leurs derniers vœux pour la patrie,
Et disparaissent dans les flots ?

O gloire ! ô trépas héroïque !
Vous admirez, Anglais cruels !...
Et vous, fils de la République,
Votre mort vous rend immortels !
Ombres chères et magnanimes !
Pour recevoir vos noms sublimes

[1] Ornements de vaisseaux.

Voyez le Panthéon s'ouvrir !
Courons, dans cet auguste temple,
Apprendre, par ce grand exemple,
Comment il est beau de mourir !

. . . .

Vous que le Dieu des vers inspire,
Échos de la célébrité !
Chantez ces noms sur votre lyre,
Doublez leur immortalité !
Et toi, muse de la peinture,
Saisis, d'une main libre et sûre,
Tes plus énergiques pinceaux !
Arrache aux gouffres d'Amphitrite,
Retrace, anime, ressuscite,
Et *le Vengeur* et ses héros !

. . . .

Que dis-je ? Les mers étonnées
Reverront encor *le Vengeur* ;
Un vaisseau, cher aux destinées,
De ce nom a reçu l'honneur :
De nouveaux fils de la Patrie,
Dont l'âme n'est pas moins hardie,
Guideront ce *Vengeur* nouveau ;
Vainqueurs des léopards avides,
Ces Républicains intrépides
Justifieront un nom si beau !

. . . .

Fier océan ! l'Anglais sauvage
Trop longtemps voulut t'asservir !
Tu ne verras plus l'esclavage :

Tremble, Albion, tu vas périr !
Déjà, cédant à la fortune,
Le sceptre usurpé de Neptune
Échappe aux mains de tes enfants ;
Et bientôt, libres par la guerre,
Les vastes mers, comme la terre,
Ne connaîtront plus de tyrans.

JAURE.

LE VENGEUR.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

I.

Les marins du VENGEUR, sur des vagues tranquilles,
Se hâtaient vers la France; et leurs voiles dociles
Les guidaient sans effort pleines de vents heureux.
Pour voir grandir un peuple aux bords du Nouveau-
[Monde,
De l'Océan naguère ils avaient passé l'onde,
Et du retour enfin l'heure approchait pour eux.

Pleins d'espoir ils rêvaient à leur belle patrie.
Déjà l'astre du jour, dans la mer aplanie,
Répandait les splendeurs d'un radieux déclin;
Mais avant que la nuit, sur les flots descendue,
Des mers ait assombri la tranquille étendue,
A la rive sacrée ils toucheront enfin.

Sur le pont du vaisseau, tête nue, en silence,
Ils attendaient... Aux bords de l'horizon immense,
Les flots voilaient encor la France aux voyageurs;
Mais sur les flots en paix, pour l'heureux équipage,

Elle approchait toujours... et, vers son doux rivage,
Se tournaient tous les yeux, tous les bras, tous les
[cœurs.

II.

Une voile! une voile! Est-ce une voile amie?
Conduit-elle un vaisseau de leur France chérie?
Voit-on ses trois couleurs, signal de liberté?
Non. — Déployant soudain pavillon d'Angleterre,
Aux marins du VENGEUR il apporte la guerre,
Et déjà pour combattre avance avec fierté.

Il n'est pas seul... Un autre, et puis un autre encore!
Tous ont vu resplendir l'étendard tricolore,
Éblouissant drapeau flottant sur le VENGEUR;
Et des mers et des cieux l'immensité tressaille:
Leurs canons, proclamant l'espoir d'une bataille,
Vomissent à la fois l'éclair provocateur.

Au belliqueux appel du tonnerre qui gronde,
Le VENGEUR fuira-t-il sans que sa voix réponde?
Non... le VENGEUR s'arrête, et sa voix répondra.
Devant les trois vaisseaux de la flotte ennemie,
Il est seul... Mais il touche aux bords de sa patrie,
Et s'il doit succomber la France le verra.

Des navires anglais, longtemps, comme un orage,
Le feu gronda terrible..., et longtemps son courage
Repoussa, glorieux, leur impuissant effort.
Et quand la sombre nuit, sur les flots descendue,

Déploya son grand voile et couvrit l'étendue,
Lutteur infatigable il triomphait encor....

III.

Mais contre une tempête, implacable, éternelle,
Que pouvait un navire?... Il fut brisé par elle,
Vit ses deux flancs ouverts par les flots envahis,
De ses mâts entendit tomber la tête altière,
Et bientôt, dévasté de l'avant à l'arrière,
Il traîna dans les mers ses canons endormis.

Et ses marins, hélas!... presque tout l'équipage
Désormais n'était plus qu'un funèbre assemblage
De grands débris humains couverts d'un étendard.
Bien peu restaient debout. — Mais, la main en-
Et le cœur sans espoir, à la flotte ennemie [gourdie
Ceux-là ne lançaient plus qu'un impuissant regard.

Ceux-là se rendront-ils? Verront-ils leur navire,
Aux combats jusqu'alors si fier de les conduire,
S'engloutir tout entier sans tomber avec lui?
Le Vengeur, dans les flots, descendrait solitaire?
Et ses marins, à bord d'un vaisseau d'Angleterre,
Pour la première fois mendîraient un abri?...

Non... jamais... Si le nombre, accablant leur vail-
[lance,
De leur main belliqueuse a trompé l'espérance,
Du mépris des vainqueurs la mort les défendra.
De ses flots l'Océan doit leur faire une tombe,

Et chacun d'eux, à l'heure où le VENGEUR succombe,
Avec sa liberté dans les flots descendra.

Et, réchauffant leurs seins, l'Esprit de la patrie
Des marins mutilés réveilla l'énergie;
Et sur un mât brisé s'éleva leur drapeau;
Et comme des géants, groupés sur des ruines,
Ils sentirent encor sur leurs mâles poitrines
Flotter les plis sacrés de son dernier lambeau.

IV.

Tous alors, pour adieux, de leurs voix unanimes,
Chantèrent à la France un de ces chants sublimes
Qui s'échappent des cœurs comme un élan d'amour.
Et l'Anglais, maîtrisé par cette voix soudaine,
Laissa dormir enfin son tonnerre et sa haine,
Et, jaloux des vaincus, fit silence à l'entour.

Tous les flots se taisaient... et leurs chants héroï-
[ques
Se répandaient au loin sur les mers atlantiques,
Et s'élevaient en chœur dans le calme des cieux.
Et la France, attentive à leur voix bien-aimée,
Au bord des océans immobile et charmée,
Pleurait en écoutant leurs suprêmes adieux.

Mais ils chantaient toujours, tournés vers la patrie;
Et pour elle avec joie abandonnant leur vie,
Tranquilles et debout descendaient au cercueil.
Et quand tout l'équipage entra dans ses abîmes,

Pour donner un sépulcre à ces grandes victimes,
A leurs pieds l'Océan s'ouvrit avec orgueil.

Et l'Anglais, dans son île emportant sa victoire,
Quitta ce lieu funèbre, y laissant la mémoire
D'un triomphe éclipsé par l'éclat d'un revers.
Et couvrant de clartés la tombe glorieuse
Des héros endormis, la nuit silencieuse
De tous ses astres d'or illumina les mers.

Ma belle France, alors jeune républicaine,
Des grandes nations était la souveraine,
Et les rois se courbaient devant sa majesté.
Alors, obéissant à sa voix solennelle, [elle,
Tous ces généreux fils, quand ils mouraient pour
Ne voyaient dans la mort que l'immortalité.

Clle André Lemoyne.

LA CHIENLIT.

« Mon masque ne vaut plus rien,
Se dit le roi citoyen ;
Je le vois bien,
Il faut en changer :
Le moment est propice.
Qu'on m'aille chercher
Mon préfet de police?...
Ah! le voici! »
Ohé! à là chienlit!
A la chienlit!

— Vous pouvez vous déguiser,
Sire, sans rien dépenser.
— Viens m'embrasser.
Dis-tu vrai? — Pardieu!
Empruntez un visage
Au juste-milieu :
Vingt sont à son usage,
Au vôtre aussi.
Ohé! etc.

Dites à chacun de nous
Qu'il se cotise pour vous ;
Moi, je m'en f...
V'là mon bras manchot ;

Que Talleyrand vous fasse
Don de son pied bot;
Surtout, prenez la face
A Kératry.
Ohé! etc.

Tout ce qui fut dit fut fait;
Le roi garda son toupet;
Montalivet
Lui prêta sa voix,
Et Barthe son œil louche,
Et la sœur du roi
Fit une fausse couche,
Voyant ceci.
Ohé! etc.

Le roi, sur cet accident,
Jugea son déguisement,
Et fut content.
— Puisque je fais peur,
Sur la place publique
Montrons-nous, ma sœur,
Pour que la République
Avorte aussi.
Ohé! etc.

Un cheval blanc comme un lys
Porte le roi dans Paris,
Coiffé de gris.
L'escorte suivait,

En grande mascarade ;
On y remarquait
Thiers et sa camarade,
Mam'zelle Boury.
Ohé ! etc.

D'un air triste et débraillé,
Vient la charte-vérité.
A son côté,
Poulet, ricanant,
Lui place le derrière ;
Elle, honnêtement,
Bonne fille et pas fière,
Lui dit : Merci !
Ohé ! etc.

Lafayette le suivait,
En programme de Juillet.
Il se disait :
Je vois bien déjà
Que Philippe m'attrape...
Eût-on cru cela
D'un soldat de Jemmape
Et de Valmy ?
Ohé ! etc.

En Paillasse, Talleyrand
Arrive clopin clopant :
Bleu, rouge et blanc.
— Messieurs, me voici !

Mes couleurs sont les vôtres ;
J'ai du fil aussi
Pour en coudre bien d'autres
A mon habit.
Ohé ! etc.

« A tous les gouvernements
On m'a vu prêter serment
Complaisamment.
Je me f... de tout ;
Empire ou république,
Charles dix ou vous,
Cœur, carreau, trèfle ou pique,
De tout je vis.
Ohé ! etc.

Cent mille assassins adroits
Tirent sur le roi bourgeois,
Tous à la fois :
Sabres et canons,
Un millier de cartouches,
Fusils, mousquetons,
Dont l'un pluma deux mouches
Auprès de lui.
Ohé, etc.

Le roi, satisfait, rentra ;
Sa famille l'entoura,
En bon papa.
Comme chaque enfant

Est vraiment de son père
Le portrait vivant,
La foule tout entière
Ne fit qu'un cri :
Ohé! à la chienlit!
A la chienlit!

LE PHILIPPISTE.

Ab uno disce omnes.

Air : *La Boulangère a des écus.*

L'ordre de chose a des écus ;
Le peuple n'en a guère,
Vivent les gens qui sont repus !
Et nargue la misère !
Aussi je me range à sa loi ;
En ardent royaliste,
Ma foi,
Je deviens philippiste !

L'ordre de chose aime la paix ;
Le peuple veut la guerre ;
De migraine j'ai mon accès,
Quand gronde le tonnerre.
Aussi je me range à sa loi ;
En épicier droguiste,
Ma foi,
Je deviens philippiste ?

L'ordre de chose au gobelet
Est d'une rare adresse ;
Moi, l'escamotage me plaît ;

Dès longtemps je m'y dresse.
Aussi je me range à sa loi ;
En apprenti banquiste,
Ma foi,
Je deviens Philippiste !

L'ordre de chose se tient coi
Lorsqu'un roi le bafoue ;
Quand un soufflet tombe sur moi,
Je tends mon autre joue.
Aussi je me range à sa loi ;
En pur évangéliste,
Ma foi,
Je deviens philippiste !

L'ordre de chose a fait, dit-on,
Son jardin d'une rue ;
C'est pour cultiver le chicon ;
Je suis pour la laitue.
Aussi je me range à sa loi ;
En humble botaniste,
Ma foi,
Je deviens philippiste.

L'ordre de chose s'est muni
De plus d'une indulgence ;
Il a rendu le pain bénit
Et fait sa pénitence.
Aussi je me range à sa loi ;
En dévot catéchiste,

Ma foi,
Je deviens philippiste!

L'ordre de chose sait par chœur
Le contrat de louage;
Il connaît mieux que maint docteur
La loi du prêt sur gàge.
Aussi je me range à sa loi;
En docte économiste,
Ma foi,
Je deviens philippiste!

L'ordre de chose en bon parent
Traite la branche aînée;
En son nom même, on le prétend,
La France est gouvernée.
Aussi je me range à sa loi;
En dévoué carliste,
Ma foi,
Je deviens philippiste!

ALTAROCHE.

LE VIEUX CHAPEAU.

ROMANCE FAVORITE DE M. CASSETTE.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Te souviens-tu ; disait monsieur Cassette,
Au vieux chapeau sur son crâne soudé,
Ex-fin castor usé par la vergette,
Sur qui la crasse aux poils a succédé ;
T'en souviens-tu, dans sa boutique obscure,
De ton cordon Brutus t'a revêtu,
Et la Raison a cousu ta bordure...
Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Si, sous les plis de ta molle vieillesse,
L'œil cherche en vain ton éclat d'autrefois,
C'est que mon front t'a promené sans cesse
Depuis l'exil jusque sur le pavois.
Depuis trente ans que le ciel nous rassemble,
Sur le terrain que nous avons battu
Nous avons pris bien des taches ensemble...
Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Lorsqu'au berceau de notre république,
La main du peuple osa frapper un roi,

De longs bravos la tribune publique
S'émut soudain : le claqueur c'était moi.
Lancé dans l'air, en signe d'allégresse,
Tu retombas, fracassé, rabattu :
De tels excès ont flétri ta jeunesse...
Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu?

Tu pris ta part de la palme immortelle
Des vieux combats de Jemmape et Valmy.
Mais il fallut, aide de camp fidèle,
Suivre mon chef dans le camp ennemi.
Couvert ici de sang et de poussière,
Tu sus trouver, moulu, rompu, tortu,
Un retapeur par delà la frontière...
Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu?

Au sein des cours, comme à l'arrière-garde,
Tu sus changer, suivant l'arrêt du sort,
Habilement de forme et de cocarde :
Claque au midi, chapeau rond dans le nord.
Contre la France, on te vit en Espagne,
Honteux d'avoir pour elle combattu,
Briguer l'honneur de faire une campagne...
Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu?

De la victoire à prix d'or achetée,
A Waterloo quand sonna le signal,
Sur tes rebords une ganse ajoutée,
De toi fit presque un chapeau triomphal.
Quand notre Ulysse entrait aux murs d'Ithaque,
Ton poil usé, fraîchement rebattu,

Luisait derrière un bonnet de cosaque...
Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu?

Lorsqu'un enfant, arc-en-ciel du veuvage,
De mes aînés vint consoler le deuil,
Cadet frustré d'un immense héritage,
Au nouveau-né je fis un triste accueil.
Dissimulant devant eux à merveille,
Humble on te vit sur mon front abattu :
Mais derrière eux, je te mis sur l'oreille.
Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu?

Depuis qu'enfin j'ai fixé la fortune,
Toi, seul ami que je n'ai point quitté,
Pour saluer une foule importune,
Combien de fois t'ai-je encor molesté?
Mais par le fer ta vieillesse affermie,
Me fut comptée à titre de vertu.
On l'appela, je crois, économie...
Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu?

Hélas! mon vieux! le temps rompra trop vite
Nos sacrés nœuds serrés dès le berceau.
Si ce n'est pas mon chapeau qui me quitte,
C'est moi qui vais quitter mon vieux chapeau.
En te voyant sur mon front chauve et blême,
Chacun se dit : « C'est un chapeau... *perdu!* »
Las! bien souvent on le dit de moi-même...
Dis-moi, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu?

ALTAROCHE.

LE DÉSESPOIR DE CASSETTE.

IMITÉ DE LA DOULEUR DU PACHA,

ORIENTALE DE VICTOR HUGO.

Air à faire.

On se disait partout : « Qu'a donc monsieur Cassette?
Un noir penser fermente en son âme inquiète,
Et rend plus sombre encor son front triste et blêmi!
Qui nous révélera le malheur qui le frappe ?
Aurait-il ébréché le briquet de Jemmape,
Ou le coupe-choux de Valmy ?

« Quel chagrin imprévu l'agite et le tourmente ?
Le Trois aurait-il donc baissé de trois francs trente,
Ou le pain serait-il diminué de deux liards?
A-t-on mis par hasard trop d'huile en la salade,
Dans le bischop du sucre au lieu de cassonade,
Trop de beurre aux croûtons frits pour les épinards?

« Son aîné, qui reçut tous les dons en partage,
Convoite-t-il déjà le tardif héritage
Du rifflard paternel et du grand coffre-fort ?
A-t-on dans son verger dérobé quelques pêches,
Ou sa portière a-t-elle accépté des dépêches
Où l'on n'ait pas mis *franc de port?*

« Le vaisseau qui portait ses fonds en Angleterre
A-t-il dû délaisser, avant de toucher terre,
Aux vagues en courroux sa riche cargaison?
A-t-on sur ses volets dessiné quelque poire?
A-t-il vu se glisser au fond du réfectoire
Un vieux chat, hôte oisif de sa vieille maison?

« Qu'a donc monsieur Cassette? » Ainsi partout l'on
[glose,
Tous se trompent. Hélas! de son humeur morose
Si nul ne peut encor pénétrer le secret;
Piteux comme un ventru que l'on charivarise,
Si, dans le désespoir qui le mine et le brise,
Il épile son faux toupet,

Ce n'est pas que le temps ou la rouille dévore
Le sabre de Valmy, qui serait neuf encore
S'il n'en avait fait faire un cercle de tonneau;
Ni que dans son verger il craigne l'escalade;
Ni qu'on ait prodigué beurre, huile ou cassonade;
Ni qu'aux bancs de la Manche ait sombré son vais-
[seau.

Sa portière eut toujours trop d'ordre et de prudence
Pour immoler trois sous à la correspondance:
Du Trois comme du pain on voit les prix florir;
Trop sale est son volet pour subir une poire,
Et son œil n'aperçoit, au fond du réfectoire,
Ni chat, ni Schon... à nourrir.

Son fils ne conçoit pas de coupable espérance;

De la loi naturelle il attendra la chance ;
Hormis une future, il ne convoite rien,
Que lui faut-il pourvu qu'une main prévoyante
Lui compte chaque mois ses douze francs cinquante,
Pour ses menus plaisirs et pour son entretien ?

Ce n'est ni la Pologne au cercueil étendue,
Ni la jeune Italie au gibet suspendue,
Ni la Grèce qu'Othon reçoit comme un joujou ..
— Mais qu'a-t-il donc enfin, ce malheureux Cassette,
Aussi morne qu'Étienne en un temps de disette?
— Il vient d'égarer un gros sou (1).

ALTAROCHE.

[1] Cette pièce de vers fut publiée à l'époque où l'on raconte qu'un illustre habitant des Tuileries, avait cherché pendant plus d'une heure une pièce de deux sous, perdue dans la cendre de son foyer (*Note de l'Éditeur.*)

PRIÈRE DU FRANÇAIS RÉPUBLICAIN.

O toi, dont je bénis et conçois l'existence,
Toi qu'adore mon cœur, sans que ma main t'encense,
Grand Dieu, si désormais la terre est ton autel;
Si le mur de ton temple est l'enceinte du ciel;
Si la France te sert ainsi que tu dois l'être;
C'est qu'entre l'homme et toi, tout vient de dispa-
[raître.
C'est qu'il s'élève enfin jusqu'à son Créateur.
La dignité de l'homme, ajoute à ta grandeur.
Protége, tu le dois, notre liberté sainte;
Sur nos fronts élevés, reconnais son empreinte.
Ainsi l'homme est sorti de tes puissantes mains.
Ne souffre pas, ô Dieu! qu'on change ses destins;
Veille au milieu de nous : conserve à la Patrie
Ce roc vainqueur des flots et des vents en furie,
Que l'éclair sillonnant, que la foudre en éclats,
Partent de la montagne et ne l'ébranlent pas.
Donne à l'Égalité que tu créas toi-même,
Le charme, la douceur, qui font le bien suprême.
Contre nos ennemis nous ne t'invoquons pas :
Dans nos vaillantes mains est le sort des combats.
N'as-tu pas au Français commandé le courage?
Vaincre, c'est t'obéir. Sa gloire est ton ouvrage.

LA RÉFORME DES SAINTS.

AIR : *De la Madeleine.*

Je vais vous conter, chers amis,
L'article du journal céleste ;
Un ange en mes mains l'a remis :
C'est un des anges le plus preste.
Il est daté du mercredi,
Il l'eut jeudi,
Vint vendredi,
Et nous le donna samedi.

Il me dit : J'arrive des cieux.
Ah ! c'est un bacchanal énorme ;
On voit mille séditieux
Au sujet de cette réforme ;
Les saints qui s'y trouvent compris,
Grands et petits, (*Bis.*)
Font les diables en paradis.

Chez le plus grand des tout-puissants,
On vit douze saints d'une bande,
Suivis de tous les innocents,
Faisant tous la même demande.
Mathias d'abord dit à Jésus :

Par quel abus (*Bis.*)
Paris ne nous fête-t-il plus?

Les deux Jacques veulent parler :
La rage leur ferme la bouche ;
Laurent ne fait que bégayer,
Et Barthélemy paraît louche.
Ils ne font tous que bredouiller,
Jurer, crier, (*Bis.*)
Qu'on change le calendrier.

Qu'on me fête, dit saint Mathieu,
Ou jamais d'ici je ne bouge ;
Saint Michel dit au fils de Dieu :
Je veux être récrit en rouge,
Moi qui piétinais sur Satan !
Monsieur saint Jean (*Bis.*)
A bien sa fête une fois l'an !

Dans leurs discours quoique empêtrés,
Ils parlairent avec arrogance.
Philippe et Jude sont entrés :
Ce sont des saints en survivance ;
Christophe les suit, l'œil troublé,
Dit essoufflé : (*Bis.*)
Je ne serai point persiflé.

Non, nous ne souffrirons jamais
Que nos noms soient des jours ouvrables :
On nous prendrait pour des benêts.

Nous devons être inébranlables ;
Mes confrères, sans ce moyen,
Tenons-nous bien, (*Bis.*)
Et nous pourrons ne perdre rien.

Dans ce temps, l'Éternel entra :
Pourquoi, dit-il, qu'on se désole ?
On croirait être à l'Opéra ;
On n'entend pas une parole ;
Au lieu de saints, je vois des fous!
Mais qu'avez-vous (*Bis.*)
Pour renverser la paix chez nous?

Simon commence à pérorer,
Disant : L'archevêque m'abhorre.
On entend Marcel murmurer ;
Martin dit qu'on le déshonore ;
Un autre vient tout effaré :
C'est saint André, (*Bis.*)
Criant comme un désespéré.

Saint Thomas dit : Sans me vanter,
Je crois en valoir bien un autre ;
Monsieur saint Denis va rester,
Parce qu'il fait le bon apôtre :
Ce saint, quoique décapité,
En vérité, (*Bis.*)
Est le saint le plus entêté.

Paix là ! dit la divinité,

Ou je vous enverrai tous paître !
Parce que vous avez été,
Vous prétendez donc toujours être ?
Rien n'est de toute éternité.
La vanité (*Bis.*)
Sied mal avec la sainteté.

CHANT D'UNE ESCLAVE

AFFRANCHIE PAR LE DÉCRET DE LA CONVENTION NATIONALE,

SUR LE BERCEAU DE SON FILS.

Au jour plus pur qui t'éclaire
Ouvre les yeux, ô mon fils!
Toi seul consolais ta mère
Dans ses pénibles ennuis.
Si du sommeil qui te presse
Elle interrompt la douceur,
C'est qu'il tarde à sa tendresse
De t'éveiller au bonheur.

Quoi! libre dès ton aurore,
Mon fils, quel destin plus beau!
De l'étendard tricolore
Je veux parer ton berceau.
Que cet astre tutélaire
Brille à tes regards naissants;
Qu'il échauffe ta carrière,
Même au déclin de tes ans!

En ton nom, à la patrie,
Je jure fidélité:
Tu ne me dois que la vie,

Tu lui dois la liberté.
Sous le ciel qui t'a vu naître,
Rétabli dans tous tes droits,
Tu ne connaîtras de maître
Que la nature et les lois.

Dieu puissant, à l'Amérique
Ta main donna des vengeurs :
Répands sur la République
Tes immortelles faveurs ;
Fais, dans les deux hémisphères,
Que ses appuis triomphants
Forment un peuple de frères,
Puisqu'ils sont tous ses enfants!

GOUPIGNY.

COUPLETS PATRIOTIQUES.

Air : *Allons, Enfants de la Patrie !*

Contre nous, des rois en délire,
En vain l'étendard fut levé.
Partout le despotisme expire,
Et notre pays est sauvé!
Vils ennemis, tyrans perfides,
Tous vos efforts sont superflus;
Nous avons, aux champs de Fleurus,
Puni vos complots homicides,
Aux armes, citoyens ! ne nous reposons pas !
Marchons ! (*bis*) préparons-nous à de nouveaux [combats.

Sur la cime des Pyrénées
Nous avons vengé nos revers ;
Déjà nos armes fortunées
Ont triomphé sur les deux mers.
Du Nord la cohorte sauvage,
Les Anglais, lâches assassins,
Et les Vandales, les Germains,
Ont éprouvé notre courage.
Aux armes, citoyens ! ne nous reposons pas !
Marchons ! (*bis*) préparons-nous à de nouveaux [combats.

Remplis d'une mâle assurance,
Marchons en vrais républicains;
Songeons que du sort de la France
Dépend le destin des humains.
En vain contre nos lois sublimes
Tous les rois sont coalisés;
Bientôt, sur leurs trônes brisés,
Les peuples puniront leurs crimes.
Aux armes, citoyens! ne nous reposons pas!
Marchons! (*bis*) préparons-nous à de nouveaux
[combats!

FABRE-OLIVET.

COUPLETS

SUR LA VICTOIRE

DES RÉPUBLICAINS FRANÇAIS A FLEURUS.

AIR des *Montagnards*.

Sonnons la trompette guerrière,
Brisons nos frêles chalumeaux ;
Il faut, d'une voix mâle et fière,
Célébrer nos dignes héros.
Quand le laurier de la victoire
Orne partout nos étendards,
Tout Français doit chanter la gloire
De nos belliqueux Montagnards.

Du Danube et de la Tamise
Les habitants dégénérés,
Vainement servent l'entreprise
De vingt despotes conjurés.
Esclaves vendus à la honte,
Voyez vos bataillons épars ;
A frapper la foudre est moins prompte
Que le bras de nos Montagnards.

Charleroi, déjà tes murailles
S'ébranlent, tombent sous nos coups.
Cobourg croit, au sein des batailles,
Mieux réussir en son courroux :
A Fleurus, ses troupes d'élite
Se rassemblent de toutes parts ;
La mort vole, on se précipite :
La victoire est aux Montagnards !

Telle une vague mugissante
Contre le roc vient se briser,
Telle votre rage impuissante,
Tyrans, se borne à menacer.
La liberté nous sert de guide ;
Et, pour mieux fixer les hasards,
Elle couvre de son égide
Tous ses fidèles Montagnards.

GAMAS.

COUPLETS PATRIOTIQUES.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Arbre consacré pour la fête
Des enfants de la Liberté,
Élève-toi, porte ta tête
Vers la suprême majesté :
Annonce au ciel et sur la terre
Combien nous détestons les rois ;
Et que, malgré leur ligue entière,
Ils tomberont par nos exploits. (*Bis.*)

Digne présent de la nature,
Sois le témoin de nos serments ;
Croîs chaque jour, sois la peinture
De nos civiques sentiments :
Non, point de paix, point de remise
Par un peuple trop irrité ;
Tyrans, apprenez la devise
Des enfants de la Liberté. (*Bis.*)

Jurons, jurons guerre éternelle
A l'ennemi de l'union ;
Surveillons le cœur infidèle
Aux lois de la Convention.

Par nos armes, notre courage,
Éternisons l'égalité :
Sans-Culottes, c'est l'apanage
Des enfants de la Liberté. (*Bis.*)

UN MEMBRE DES QUINZE-VINGTS.

HYMNE A LA RAISON.

Auguste compagne du sage,
Détruis des rêves imposteurs;
D'un peuple libre obtiens l'hommage,
Viens le gouverner par les mœurs.

O Raison! puissante, immortelle!
Pour les humains tu fis la loi:
Avant d'être égaux devant elle,
Ils étaient égaux devant toi.

Inspire à l'active jeunesse
Des exploits l'illustre désir;
Accorde à la sage vieillesse
Un doux et glorieux loisir!

Victimes d'intérêts contraires,
Les humains s'opprimaient entre eux:
Réunis tous ces peuples frères
Dont les rois ont brisé les nœuds!

Ton éclat, exempt d'imposture,
Ressemble à l'éclat d'un beau jour;
Ta flamme, bienfaisante et pure,
Rallume les feux de l'amour.

Sur tes pas, austère sagesse,
Amenant l'aimable gaîté,
Des arts la troupe enchanteresse
Vient couronner la Liberté.

CHÉNIER.

HYMNE

Chanté à la fête qui a eu lieu en mémoire des victoires des armées françaises, et notamment à l'occasion de la prise de Toulon, 10 nivôse an II.

Toulon, redevenu français,
N'étend plus ses regards sur une onde captive;
Son roc, purifié par de nouveaux succès,
Menace Albion fugitive.
Les feux qu'ont allumés des ennemis pervers,
Dirigés contre eux-mêmes, ont foudroyé leurs têtes;
Et leurs vaisseaux, tyrans des mers,
Sont poursuivis par les tempêtes.

Il sera partout abattu,
Le rival insolent d'un peuple magnanime.
Le Français, aux combats, marche avec la vertu,
Et l'Anglais marche avec le crime.
Le pouvoir éternel qui siége au haut des cieux,
Du peuple souverain protége le génie;
Et les éléments furieux
S'arment contre la tyrannie.

Les esclaves cherchent les rois;
Toulon vomit au loin ses habitants coupables:

D'autres mortels plus purs invoquèrent nos lois
Sur ces rivages mémorables.
Abandonnant des cours l'asile corrupteur,
D'autres traverseront la liquide campagne,
Et viendront chercher le bonheur
Au port sacré de la *Montagne*.

Anglais perfides, vos vaisseaux,
Teints du sang qui coula sous les remparts de Gênes,
D'une cité française osant souiller les eaux,
Venaient nous apporter des chaînes :
Les nôtres à Plimouth, portant l'égalité,
Consoleront la Manche, à des brigands soumise;
Et le jour de la liberté
Luira sur la sombre Tamise.

En vain vous prétendez encor
Appesantir sur l'onde un trident tyrannique,
Roi, ministres, guerriers, vainqueurs avec de l'or,
Triomphants par la foi punique :
L'univers se soulève, il remet en nos mains
Le soin de recouvrer le public héritage;
Et les bras des nouveaux Romains
Renverseront l'autre Carthage.

Lève-toi, reprends tes lauriers,
Ceins d'olive et de fleurs ta tête enorgueillie,
Fille de l'Océan, dont les flots nourriciers
Baignent la France et l'Italie;
Sur ton sein généreux porte-nous les trésors

De l'onde Adriatique et des mers de Bysance ;
Appelle et conduis dans nos ports
Les deux tributs de l'abondance.

Peuple libre et triomphateur,
Français, votre destin fera le tour du monde ;
C'est un soleil nouveau, dont le feu bienfaiteur
Réjouit, anime et féconde.
Au fond de leur palais, s'il consume les grands,
Guidés pas ses rayons, les peuples qu'il éclaire
Quittent les pas de leurs tyrans
Devant cet astre tutélaire.

J.-M. Chénier.

HYMNE.

Quand je contemple la structure
De ce globe à la fois étonnant, enchanteur,
Sublime auteur de la nature!
Mon esprit est toujours d'accord avec mon cœur.

L'astre qui répand la lumière,
Jamais, jamais en vain ne peut frapper mes yeux;
Dès que ce flambeau nous éclaire,
Mes regards attentifs interrogent les cieux.

Un mouvement subit de l'âme
D'un heureux avenir alors vient me flatter;
Et l'espérance qui m'enflamme
Me donne des vertus pour mieux le mériter.

Qu'il est consolant de se dire :
Je renaîtrai pour vivre en l'éternel séjour!...
L'homme sage croit à l'empire
Où nous devons sans cesse aimer d'un pur amour.

Oh! combien il est méprisable
Le philosophe impie et qui croit au néant!
Il est un Dieu juste, adorable;
L'esprit peut en douter, jamais le sentiment.

Croyons à la suprême essence,
A l'enivrant espoir de l'immortalité;
Faisons tous des vœux pour la France,
Et mourons, s'il le faut, pour notre liberté.

LEMARCHANT-LAVIÉVILLE.

LA CHUTE DES BARRIÈRES

OU

LA FÊTE DES PEUPLES.

AIR : *La bonne aventure au gué.*

Qu'à célébrer ce grand jour
Tout Paris s'apprête ;
Faisons du mois de l'amour
De Bacchus la fête.
Le vin ne manquera pas :
Les barrières sont à bas.
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

Nous allons donc dire enfin,
Malgré nos despotes,
La vérité dans le vin,
Aux faux patriotes ;
Tandis qu'ils cabaleront,
Les citoyens chanteront
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

A ceux qui nous ont traités
En vrais camarades,

A tous les bons députés,
Nous boirons rasades :
Crancé, Lameth et Pétion,
Robespierre et d'Aiguillon,
Seront de la fête au gué,
Seront de la fête.

Des rois, depuis neuf cents ans,
La toute-puissance
Avait au joug des traitants
Asservi la France.
Mais nous voilà tous égaux
En plaisirs comme en impôts :
Vive la patrie au gué,
Vive la patrie.

Enfin des grilles de fer,
La porte fiscale
Ne fera plus un enfer
De la capitale.
Et nos diables de commis
Iront près des ennemis
Garder la frontière au gué,
Garder la frontière.

Jadis chez les courtisans
Régnait l'abondance :
Aujourd'hui les artisans
Vont faire bombance;
Et comme disait ce roi

Qu'on croyait de bonne foi :
Ils mettront la poule au pot,
Ils mettront la poule.

Voulez-vous de sûrs moyens
Pour que cela dure?
Formez de bons citoyens
La législature.
Ne prenez que des Dantons,
Et toujours nous chanterons
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

Quand nous avons de Paris
Brûlé les barrières,
Nous avons été proscrits
Comme incendiaires ;
Mais du sénat aujourd'hui
Le décret vient à l'appui
De cet incendie, au gué
De cet incendie.

Mais pour que d'un tel décret
Chacun se ressente,
Au sortir du cabaret
Que le mai se plante ;
Alors femmes et maris
Rediront dans tout Paris :
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

Toi, brave Parisien,
Ne sois plus frivole;
En généreux citoyen
Brise ton idole;
Et digne du nom de Franc,
Laisse là ton cheval blanc,
Et celui qu'il porte au gué,
Et celui qu'il porte.

Du grand baron de Copet
Vous savez l'histoire;
D'un autre appui de Capet
Vous vantez la gloire;
Bientôt elle finira,
Et le héros s'en ira
Dans le Nouveau-Monde au gué,
Dans le Nouveau-Monde.

Si le bonhomme Sylvain
Fait une sottise,
Nous irons, le verre en main,
Aux clubs qu'il méprise,
Dire qu'il nous a bernés...
Mais que l'on a sur son nez
Un peu trop de prise au gué,
Un peu trop de prise.

LE STOICISME.

AIR *du vaudeville des Visitandines.*

Reconnais un Être suprême,
Agent caché de l'univers;
Sers la vertu pour elle-même,
Venge-la de tous les pervers. (*Bis.*)
Quand tu fais du bien, qu'on l'ignore;
Dès aujourd'hui sois juste, humain,
Et dispose-toi, pour demain,
A l'être trois fois plus encore. (*Bis.*)

Fuis le plaisir, toujours frivole;
Suis les mœurs, toujours de saison;
Crois que la fleur d'esprit s'envole,
Mords dans les fruits de la raison.
Au théâtre on peut aller rire,
Au portique on peut disserter;
Mais écoute pour profiter,
Et ne parle que pour instruire.

Le bien public, au mariage,
Devant te provoquer un jour,
N'imagine pas que le sage
Puisse être insensible à l'amour :
A cette passion permise
S'il tenait son cœur trop fermé,

Le sexe ne serait aimé
Que du vice et de la sottise.

S'il se présente un misérable,
Au risque d'en faire un ingrat,
Sans délai secours ton semblable,
Quel que puisse être son état.
S'il en vient d'autres, à mesure,
De recommencer sois jaloux :
Répandre ses bienfaits sur tous,
C'est ressembler à la nature.

Quand tu t'habilles, quand tu manges,
Braver le luxe est ton devoir;
Il faut mériter des louanges,
Et ne jamais en recevoir.
Si quelque douleur te harcèle,
Philosophe, tu dois souffrir;
Patriote, tu dois mourir,
Dès que la liberté chancèle.

Je sais que la vertu stoïque,
Pour bien des gens, a peu d'appas;
Mais à son austère pratique
Pourquoi ne nous ferions-nous pas?
Les écoles républicaines
N'ont jamais changé que de nom;
Et les disciples de *Zénon*
Étaient les jacobins d'Athènes.

PIIS.

FRAGMENT D'UN POEME PATRIOTIQUE

SUR LES PREMIERS HÉROS

ET LES PREMIÈRES VICTIMES DE LA LIBERTÉ.

A BARRA.

Amour de la patrie! ô pouvoir invincible,
Qui meut d'un vaste corps les ressorts délicats,
Feu céleste, fécond, pénétrant, invisible,
Dont la chaleur ranime et soutient les États.

O toi, Liberté sainte! objet de notre hommage,
Germe heureux, écrasé sous le pied des tyrans,
Déjà de vos beautés l'ineffaçable image
Vit, et se trouve empreinte au cœur de nos enfants!

Intéressant *Barra!* noble et tendre victime!
L'amour de ton pays faisait battre ton cœur :
Tu te sentais brûlé de ce feu créateur
Qui d'un timide enfant fait un héros sublime!

La fureur dans les yeux, et d'un ton menaçant,
En vain un ennemi farouche
Voudrait glacer ton cœur, voudrait souiller ta bouche
Du cri que tout Français repousse en frémissant :
Ta fierté dédaigneuse, au cri du vil esclave,

Sourit avec mépris, et répond par ces mots :
Vive la République! et gloire à nos héros!
Voilà le dernier vœu d'un Français qui te brave.
Il dit ; et des brigands le tube meurtrier,
La rage forcenée et l'homicide acier
Dirigés contre lui, sur lui s'appesantissent.
Il combat : mais enfin ses forces le trahissent ;
Et, semblable à la fleur des champs
Que tranche par le pied le fer de la charrue,
Semblable au jeune lys couché par les autans,
Il tombe ; un voile affreux se répand sur sa vue,
Il n'entend plus : la mort, de victimes avide,
La mort pâle et livide,
Moissonne ce héros au matin de ses ans.
Oh ! de ta mère inconsolable
Qui pourrait rendre la douleur !
Le seul excès de son malheur
Est à sa peine comparable.
Objet de tous ses vœux, espoir de ses vieux jours,
Ta main eût de sa vie embelli l'heureux cours ;
De la tendresse inépuisable
Elle eût éprouvé les secours.
Va ! son cœur maternel ressentira toujours
L'effet de ce coup déplorable !
Toujours !... si de nos soins le baume consolant,
De notre adoption si la faveur constante
Peut de ta douleur gémissante
Être un digne soulagement,
Crois que du temps la main et délicate et sûre

D'un cœur qui saigne encor fermera la blessure !
Ah ! tu ne verras point, sans un plaisir touchant,
De ton fils glorieux le triomphe éclatant,
Le deuil des mères éplorées,
De pleurs reconnaissants ses cendres honorées,
Par nos cris, nos transports et nos accents guerriers
Du Panthéon français les voûtes ébranlées,
Des grands républicains les ombres consolées,
Et celle de ton fils planant sur ses lauriers !

CLOTTEREAU.

CHANT FUNÈBRE D'UNE MÈRE

SUR LE TOMBEAU DE SON FILS

MORT POUR LA LIBERTÉ.

AIR : *Pauvre Jacques, etc.*

Réveille-toi, mon fils, à mes accents ;
Viens sécher les pleurs d'une mère :
Appui qu'en vain espéraient mes vieux ans,
Qui consolera ma misère?... (*Bis.*)

Gage sacré de nos chastes amours,
Quand mes soins formaient ton enfance,
Dieux ! m'écriais-je, ah ! veillez sur ses jours ;
Son bonheur est ma récompense !

Réveille-toi, etc.

Mais tu reviens des ombres du trépas
Consoler mon âme attendrie ;
Ton sang me dit : Mère, ne pleure pas
Ton fils mourant pour la patrie.

Réveille-toi, etc.

A ma douleur pardonne, mon pays ;

Elle ne te fait pas injure :
Laisse couler quelques pleurs sur un fils !
Mon cœur les doit à la nature.

Réveille-toi, etc.

Que ma patrie épuise encor ce flanc :
Je suis républicaine et mère ;
La Liberté va me payer mon sang,
Et consolera ma misère.

Réveille-toi, etc.

COUPIGNY.

A L'ARBRE DE LA LIBERTÉ.

AIR : *Arbre charmant qui me rappelle.*

Arbre chéri, bien doux emblème
De notre auguste liberté!
Toi que plantas l'égalité,
Du Français déité suprême;
Croîs chaque jour, croîs sous nos yeux,
Du bonheur (*bis*) gage précieux! (*Bis.*)

Élève ta tête immortelle,
Qu'elle plane à l'abri du temps;
De cent orages menaçants
Ta tige sortira plus belle!
Croîs chaque jour, croîs sous nos yeux,
Du bonheur (*bis*) gage précieux! (*Bis.*)

Un jour, sous ton épais feuillage,
Dormiront nos heureux enfants;
La paix régnera dans nos champs,
Et l'amitié sous ton ombrage!
Jurons, jurons fraternité
Sous l'arbre (*bis*) de la Liberté! (*Bis.*)

Quand les bergers du voisinage

Viendront prendre part à nos jeux,
Arbre chéri, courbe sur eux
Tes rameaux épaissis par l'âge!
Jurons, jurons fidélité
Sous l'arbre (*bis*) de la Liberté! (*Bis*.)

Lance sur nous tes vives flammes,
Liberté, sainte Liberté!
Près de toi, que l'égalité
Ravisse et transporte nos âmes!
Jurons, jurons mort aux tyrans!
Liberté! (*bis*) reçois nos serments! (*Bis*.)

TALAIRAT.

CHANSON PATRIOTIQUE.

AIR : *Va, va, mon père, etc.*

Citoyens, malgré les intrigues
Des fanatiques et des rois,
Pour prix de nos longues fatigues,
Nous jouirons de tous nos droits. (*Bis.*)
Que notre seule politique
Soit d'être toujours bien unis,
Et nous recueillerons les fruits
Que nous promet la République. (*Bis.*)

Donnons un autre nom, mes frères,
A nos balles, à nos boulets,
Envoyés par nos volontaires
Aux auteurs de tant de forfaits. (*Bis.*)
Ce fut pour eux un émétique,
Ils ont rendu Longwy, Verdun,
Et ce remède peu commun
C'est celui de la République. (*Bis.*)

Nous irons voir dans la Turquie
Le disciple de Mahomet;
Il faut qu'il soit de la partie;
Nous lui dirons notre secret. (*Bis.*)

S'il prête son serment civique
Et s'il abjure l'Alcoran,
Nous lui donnerons pour turban
Le bonnet de la République. (*Bis.*)

De notre saint-père de Rome
Nous ne craignons plus les fureurs;
Il voit que près des Droits de l'homme
Ses bulles ne sont que vapeurs. (*Bis*)
Portons dans cette ville antique
Le catéchisme de nos lois,
Pour la voir encore une fois
Devenir une République. (*Bis.*).

Si nous voulons que la victoire
Fasse le bonheur des humains,
De l'Espagne que notre gloire
Fasse trembler les paladins. (*Bis.*)
Que ce peuple mette en pratique
Notre adorable instruction,
Et que la grande inquisition
Rende hommage à la République. (*Bis.*)

L'AMOUR DE LA PATRIE.

AIR : *des Versaillais*.

UN CORYPHÉE.

Brisons, brisons les fers qu'ont portés nos ancêtres.
Les tyrans réunis osaient parler en maîtres
Au peuple généreux qui rentre avec fierté
Dans les droits de l'égalité. (*Bis*.
Jurons de leur livrer une implacable guerre
Et que ces bras vengeurs en purgeront la terre.
Français, quand la patrie implore nos secours,
Offrons à cette mère et nos cœurs et nos jours.

CHŒUR.

Français, quand la patrie, etc.

LES MÈRES.

Ils reviendront couverts d'une immortelle gloire,
Nos fils, ces chers enfants qu'illustre la victoire;
Après avoir puni les rois et leurs fureurs,
L'amour va parler à leur cœur. (*Bis*.)
Nous recevrons leurs soins à notre heure dernière;
Le plus doux sentiment nous clora la paupière.

Français, quand la patrie implore vos secours,
Offrez à cette mère et vos cœurs et vos jours.

CHŒUR.

Français, quand la patrie, etc.

LES JEUNES FILLES.

Défenseurs généreux qui volez aux frontières,
Contre de vils tyrans vous protégez vos pères.
L'intrépide valeur de ces guerriers si chers
Nous a délivrés de nos fers. (*Bis.*)
Sous les lois de l'hymen nous ne serons unies
Qu'aux seuls vainqueurs des rois et de leurs tyran-
[nies.
Français, quand la patrie implore vos secours,
Offrez à cette mère et vos cœurs et vos jours.

CHŒUR.

Français, quand la patrie, etc.

LES ENFANTS.

Quel spectacle imposant a frappé notre enfance!
Pour détester les rois on nous donne naissance.
Méritons nos destins, notre félicité :
Nous croissons pour la liberté. (*Bis.*)
Nous avons vu fonder son glorieux empire,
Et jusques au trépas on nous entendra dire :
Français, quand la patrie implore nos secours,

Offrons à cette mère et nos cœurs et nos jours.

CHŒUR.

Français, quand la patrie, etc.

UN CORYPHÉE.

Nos guerriers sont vainqueurs, ils brisent les cou-
[ronnes;
Sous leurs pieds l'Éternel a renversé les trônes.
Il fait tomber enfin les tyrans orgueilleux,
Qui régnèrent au nom des cieux. (*Bis.*)
Vois un grand peuple uni célébrer ta puissance,
Et reçois les transports de sa reconnaissance;
Répands dans l'univers tes sublimes bienfaits,
Dieu de la liberté, premier dieu des Français!

CHŒUR.

Répands dans l'univers, etc.

FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

HYMNE

POUR LE 1er VENDÉMIAIRE.

AIR *du vaudeville des Jumeaux.*

O jour à jamais mémorable !
Un grand peuple vient répéter
Le serment sacré, redoutable,
Que Dieu même daigna dicter...
A la félicité publique,
Jurons de maintenir les lois;
Nous défendrons la République : } *Bis.*
L'homme est rentré dans tous ses droits. }

Telle qu'un éclatant tonnerre,
Ta voix, auguste Liberté,
Annonçait en vain à la terre
Qu'on outrageait l'humanité.
Sortez d'un sommeil léthargique,
Abjurez les tyrans, les rois,
Et fondez une république : } *Bis.*
L'homme va rentrer dans ses droits. }

La France entend ces cris de gloire,
Se réveille, brise ses fers,
Et ce n'est plus que dans l'histoire
Qu'on voit les maux qu'elle a soufferts.
Des vertus l'amour énergique
Enfante les plus grands exploits;
Il affermit la République, } *Bis.*
Et l'homme rentre dans ses droits.

Tandis qu'aux champs de la victoire
Combattaient nos fiers défenseurs,
Les dangers, la mort et la gloire
Illustraient nos législateurs.
Avec quel courage héroïque
Tombent ces victimes des rois!
Ils ont fondé la République, } *Bis.*
Et l'homme est rentré dans ses droits.

Français, que d'immortels ouvrages
Portent à vos derniers neveux
De vos héros et de vos sages
Les beaux noms à jamais fameux;
Et dans un solennel cantique,
Unissez vos cœurs et vos voix
Pour célébrer la République : } *Bis.*
L'homme est rentré dans tous ses droits.

L'astre qui lance la lumière,
Et fut le premier de nos dieux,
Va recommencer sa carrière;

Il nous guide du haut des cieux.
Vendémiaire ouvre l'année
Pour les républicains Français;
De pampre elle s'est couronnée : } *Bis.*
Présage heureux de ses bienfaits. }

LE SOLDAT DE LA LIBERTÉ.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Si tous les rois de la terre
Mènent sur nous leurs soldats,
A notre seul cri de guerre
Qu'ils tremblent pour leurs États !
Bientôt eux-mêmes en proie
A leurs projets insensés,
Nous ferons un feu de joie
Avec leurs sceptres brisés.

Autrefois, soldats du prince,
Nous marchions sous le bâton,
Pour le gain d'une province
Ou pour lui faire un vain nom.
A la mort comme à la vie,
Soldats de la liberté !
A présent, pour la patrie
Nous servons avec fierté.

Montrons-nous ce que nous sommes,
Et toujours aux combats prêts,
Déclarons à tous les hommes
Les droits de l'homme et la paix.

Est-il peuple assez stupide
Pour vouloir se mesurer
Contre la France intrépide,
Qui ne veut que l'éclairer?

TABLE.

FIN.